



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

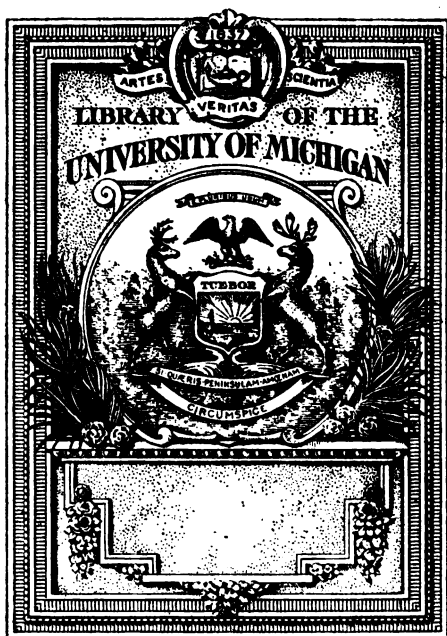
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

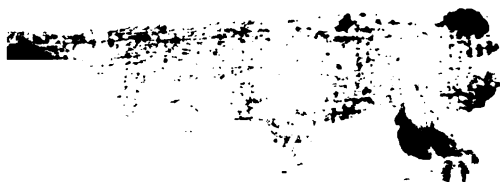
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







840.9

669



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE.

THE
B. 1007 AE

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, O U HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇOISE,

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut
retirer des Livres publiés en François depuis
l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance
des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences
& des Arts ;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur
les principaux Ouvrages en chaque genre ,
écrits dans la même Langue.*

Par M. l'Abbé ^{Claude Pierre} GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital, Associé des Acadé-
mies de Marseille, de Rouen, & d'Angers,

TOME SEIZIEME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN,
à Saint Thomas d'Aquin.
P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

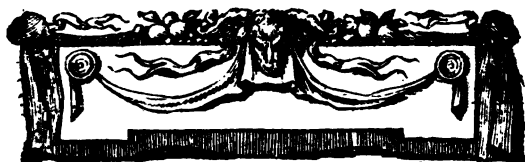
1911

1911

1911

1911

1911



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE
FRANÇOISE.

SUITE DE LA HUITIEME PARTIE.
POETES FRANÇOIS.

*****X*****

PHILIPPE HABERT.

J'AI déjà parlé dans le volume précédent de quelques membres de l'Académie Française qui se sont distingués par leurs Poésies à la naissance de cette célèbre Compagnie. J'en ferai connoître plusieurs autres dans ce volume, & dans ceux qui suivront. Je commence par *Philippe HABERT*, d'une famille fort ancienne dans Paris, qui a eu des alliances très-honorables. Il étoit né

PHILIPPE
HABERT.
1637.

Tome XVI.

A

avec beaucoup de génie & de goût pour les Lettres ; mais il n'eut pas assez de temps & de loisir pour les cultiver. Les emplois dans lesquels il entra , après avoir achevé ses études , l'engagerent insensiblement dans la profession des armes. Charles de la Porte Duc de la Meilleraye , depuis Maréchal de France , de qui il étoit aimé & considéré , lui donna la place de Commissaire d'Artillerie , dont il s'acquittoit avec honneur , lorsqu'il fut tué en 1637. devant le Château d'Emery en Haynaut , entré Mons & Valenciennes. Ce fut par l'imprudence d'un soldat qui laissa tomber la mèche de son mousquet sur un tonneau de poudre. Le feu y prit , & fit tomber une muraille, sous les ruines de laquelle Habert fut accablé. Il n'avoit alors que 32. ans.

Le Temple de la Mort qui est peut-être le seul ouvrage en vers qu'on ait de lui , a été regardé en son temps comme une des plus belles pieces de la Poésie Françoisé. Habert fit ce Poème pour M. de la Meilleraye , sur la mort de sa premiere femme , Marie Ruzé, fille d'Antoine Marquis d'Effiat, Maréchal de France , morte en 1633.

PHILIPPE
HABERT.
1637.

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 232.
Tiron du
Till. Parn.
Fr. p. 205.
Baill. jug.
des Sav. in-
4. t. 5. p.
352.

F R A N Ç O I S E. 3.

à l'âge de 20. ans ; & ce Poëme a reçu

des éloges du Pere *Mambrun* Jésuite , PHILIPPE
de Gabriel *Guéret* , de M. *Pellisson* , & HABERT.
de la plûpart des Critiques qui ont eu 1637.
occasion d'en parler , comme on peut
le voir dans les *Jugemens des Savans* de
M. *Baillet*. L'Auteur en avoit changé
& rechangé les vers durant trois ans ,
pour les porter à cette perfection où
nous les voyons. Ce bel Ouvrage con-
tient environ trois cens vers. Il fut im-
primé à Paris en 1637. & inséré de-
puis en différens Recueils. Le dernier
est la *Bibliothèque Poétique* de M. Le T. 1. édit.
Fort de la Morinière , qui a cru qu'il in-4. p. 131.
pouvoit en retrancher quelques en-
droits.

L'Académie Françoisé témoigna le
regret qu'elle avoit de la mort de M.
Habert , en lui faisant faire un Eloge
par M. de Gombaud , & une Epitaphé
en vers par M. Chapelain.

CLAUDE - GASPARD BACHET
Seigneur DE MEZIRIAC.

Cette illustre Compagnie perdit un

an après , le 26. Février 1638. un CLAUDE-
autre de ses membres , en la personne GASPARD
de *Claude Gaspard BACHET* , Seigneur BACHET
de *Méziriac* , Gentilhomme né à Seigneur
DE
MEZIRIAC

Bourg en Bresse le 9. Octobre 1581.

CLAUDE- de Jean Bachet, Ecuyer, Seigneur de
GASPARD Méziriac & de Vauluisant, Conseiller
BACHET du Duc de Savoie, & Juge des Appel-
Seigneur lations de Bresse, & de Marie-Fran-
D B çoise de Chevanes, fille de François
MEZIRIAC de Chevanes, Ecuyer, Seigneur du-
1638. dit lieu. Savant dans les Langues, en

Eloges de
quelques Au-
teurs Fr. p.
2. & suiv.
Remarques
de M. Joly
sur Bayle,
in-fol. pag.
522. 523.

particulier dans la Langue Grecque, il n'étoit pas moins profond dans la connoissance de la Fable, dans l'Algebre, dans les Mathématiques, & dans les autres Sciences curieuses. Il entra chez les Jésuites à l'âge de 20. ans, & régenta la Rhétorique à Milan. C'est un fait que Colomies rapporte dans ses Opuscules, où il ajoute, qu'étant tombé malade, il quitta cette Compagnie & rentra dans le siecle. Fatigué de ses voyages, il se retira vers l'âge de 30. ans à Bourg sa patrie, dont il ne paroît pas qu'il soit sorti depuis. Il y épousa Philiberte de Chabeu, fille de Claude de Chabeu, Ecuyer, Seigneur de Bechetel. Il a fait plusieurs traductions, & composé un assez grand nombre d'ouvrages, en prose & en vers, en Latin, en François, & en Italien.

Ne le considérant ici que comme

F R A N Ç O I S E.

Poëte François, je ne dirai rien, ni de ses Traductions, ni de ses Ecrits de Mathématique & d'Histoire, ni de ses Poëhes Latines & Italiennes, &c. je ne répéterai pas non plus ce que j'ai dit ailleurs de ses Imitations d'Horace, & de sa Traduction des Epîtres d'Ovide. Ceux qui seroient curieux de connoître tout ce qui concerne ce Savant, peuvent se satisfaire en lisant son Eloge historique & critique par M. l'Abbé Joly, Chanoine de Dijon, qui fait partie des *Eloges de quelques Auteurs François*, imprimés en 1742; & les Remarques du même sur le Dictionnaire critique de Bayle. Je pourrois aussi renvoyer à l'Histoire de l'Académie Française, enrichie des notes de M. l'Abbé d'Olivet, aux Mémoires du P. Nicéron, & aux Jugemens des Savans de M. Baillet; mais M. l'Abbé Joly a rapporté tout ce qu'on pouvoit dire de Méziriac.

CLAUDE-
GASPARD
BACHET
Seigneur
DE
MEZIRIAC
1638.

Biblioth.
Fr. nouv. é-
dit. t. 5. p.
314. 433. &
suiv.

Dans le *Recueil de Lettres nouvelles* publié in-8. à Paris 1634. par Nicolas Faret, on lit, au tome 2. une Lettre de Faret même; (c'est la neuvième,) où il parle ainsi de Méziriac :
» On peut dire sans flatterie & sans
» hyperbole, que si les meilleurs Li-

6 BIBLIOTHEQUE

vres de l'antiquité & des dernière
 siècles étoient perdus, on les pour-
 roit retrouver dans votre mémoire
 que si la Langue Hébraïque,
 Grecque & la Latine étoient tou-
 à-fait mortes, vous les pourriez re-
 susciter ; enfin que si les Italiens
 les Espagnols, & les François avoient
 oublié les leurs, vous pourriez égale-
 ment à tous en rendre l'usage, &
 leur en donner des préceptes. Je
 loue beaucoup son jugement, & lui
 attribue une science universelle.

Selon une autre Lettre de Jacques
 de Billy, Jésuite, écrite à Philiberte
 de la Mare, Conseiller au Parlement
 de Dijon, datée d'Autun le 12. Ju-
 in 1655, & que M. Joly a fait imprimer.
 Méziriac savoit les délicatesses de
 notre Langue Française. Les Poésies
 qu'il a composées, en donnent
 de suffisans témoignages : & ce qui
 mérite d'être bien considéré, c'est
 qu'il ne s'employoit point, comme
 les Poètes folâtres, à faire des vers
 à l'honneur d'une beauté caduque
 mais sur des sujets de piété & de devo-
 tion : témoin sa belle Prose sur
 le Saint Sacrement, & ses Sonnets
 sur les flétrissures de S. François, &

Ces Poésies, désignées dans la Lettre du P. de Billy, sont des *Chansons dévotes & saintes sur toutes les principales Fêtes de l'année, & sur autres divers sujets*, composées par les deux freres *Guillaume & Gaspard Bachet*. Ce Recueil plus pieux que poétique, parut en 1615. à Dijon. Le titre caractérise suffisamment l'ouvrage, qui a été réimprimé à Lyon en 1618.

CLAUDE-
GASPARD
BACHET
Seigneur
DE
MEZIRIAC
1638.

Dans les *Délices de la Poésie Française* de 1620. & 1627. on lit de Méziriac une Paraphrase des sept Pseaumes de la Pénitence : un *Dialogue entre l'Amant & l'Amour* ; des Stances & un Sonnet sur une Dame que M. de Gerzan sieur du Soucy aimoit : des *Stances sur les Misères de son temps* : une Ode sur ce qui constitue le vrai bonheur : l'imitation de l'Ode d'Horace, *Eheu fugaces!* quarante Sonnets sur divers sujets sacrés & profanes ; & quatre Épîtres imitées d'Ovide. Le goût de ces Poésies a beaucoup vieilli ; & l'on peut dire avec M. Baillet, que les Poètes qui sont venus depuis Méziriac, l'ont tellement effacé, qu'il ne paroît presque plus de lui, que ce qui est soutenu par son érudition. On peut en juger par ce Sonnet sur la

mort du Cardinal du Perron, qui est peut-être un de ses meilleurs.

**CLAUDE
GASPARD**

**BACHET
Seigneur**

**DE
MEZIRIAC**

1638.

Ah ! vraiment ce n'est pas sans sujet légitime ;

Déloyal Apollon, que je te vais blasmant,

Et vous, ingrates sœurs, dont j'ai fait tant d'estime ;

Si je me dis de vous, ce n'est que justement.

Deviez-vous devenir coupables de ce crime,

Qu'un que le Ciel doña d'un si beau jugement,

D'un esprit si subtil, d'un sçavoir si sublime,

Estant trahy par vous soit mis au monument ?

Mais il n'est point besoin que ma plume s'employe ;

Afin qu'à l'avenir votre honte se voye,

Lui-même est suffisant pour se venger de vous.

Car les doctes labeurs partis de son estude ;

Qui repaissent les yeux & les esprits de tous,

Eternisent sa gloire & votre ingratitude.

**PIERRE FORGET Sieur DE LA
PICARDIERE.**

**PIERRE
FORGET**

**Sieur DE
LA PICAR-**

DIERE

1638.

Les affaires politiques occuperent

plus que les lettres humaines Pierre

Forget, Chevalier, sieur de Beauvais &

de la Picardiere ; il ne négligea pas

cependant les secondes ; il s'amusa sur-

tout de la Poësie, autant que ses em-

ploiis purent le lui permettre, & il se

fit en ce genre quelque réputation.

J'ai vû de lui l'*Hymne de la Reine*

Régente, Mere du Roy Louis XIII,

imprimée en 1613. in-4°. C'est un

pompeux éloge de Marie de Médicis, où la flaterie a trop de part. Ce Poème ou ce Panégyrique en vers, a été réimprimé en 1620. dans les *Délices de la Poésie Française*, où l'on a encore réuni diverses autres Poésies de Pierre Forget, telles que douze Sonnets sur l'amour de *Mélice*; des Stances & une Elégie, qui ont le même objet. La passion est fortement exprimée dans ces Poésies; & si l'Auteur n'étoit amoureux qu'en idée, il a du moins tâché de persuader qu'il en avoit tous les sentimens. Il se plaint même de l'inconstance de sa Maîtresse, quoiqu'il regarde ce vice comme ordinaire à ce sexe. *Malgré les sermens de Chloris*, dit-il,

PIERRE
FORGET
SIEUR DE
LA PICARDIERE
1538.

..... Devois-je pas penser

Que la foy d'une fille est chose imaginaire ?

En constance en Amour dont elles parlent tant,

Servant d'ombre & de fard à leur cœur inconstant,

Puisque le changement est leur plus grande gloire,

Et leur fidélité, si l'on croit aux effets,

Est, comme le Phoenix, une fable en l'histoire,

De qui l'on parle assez, & qui ne va jamais.

Forget est plus réservé & plus judicieux dans ses *Sentimens universels*, recueil de Quatrains politiques, philo-

PIERRE FORGET sophiques & moraux, où il n'a cher-
Sieur DE LA PICARDIERE ché qu'à instruire, & où il donne en
 1638. effet des avis utiles. Un peu plus
 d'ornement, & plus d'ordre dans les
 matieres, en rendroient la lecture &
 plus agréable & plus profitable. Prêt
 à partir, dit-il, pour de longs voya-
 ges que le service du Roy exigeoit
 de lui; il n'avoit pas dessein de laisser
 voir le jour à ces Quatrains, n'ayant
 pas eu le tems de les revoir & de les
 limer. Mais ses amis le presserent de
 les leur abandonner; il y consentit,
 composa même l'avis au Lecteur, qui
 est daté de Lyon le 15. Février 1630.
 & ce recueil fut imprimé durant son
 absence, en 1630. même.

Au retour de ses voyages, ayant
 appris que ce livre, quoique mal
 digéré & incomplet, comme il en
 convient, avoit été favorablement
 reçu; il s'appliqua à le retoucher,
 à le corriger, à l'augmenter aussi;
 & il en donna lui-même une seconde
 édition en 1636. L'Epître dedica-
 toire au Cardinal de Richelieu ne
 nous apprend guères autre chose, si-
 non qu'il ne voyoit rien que de grand,
 & même d'héroïque dans cette Emi-
 nence. Il lui devoit beaucoup, il le

payoit en flateries; c'est la monnoie des Courtisans. Du reste, il n'y a pas plus d'ordre dans cette seconde édition que dans la premiere.

PIERRE
FORGET
Sieur DE
LA PICAR-
DIERE
1638.

Pierre Forget prend à la tête de cet ouvrage les titres de Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & Privé, & de l'un de ses Maîtres d'Hôtel ordinaires. Honorat de Meynier, dans son Catalogue des Poëtes François, dit qu'il fut envoyé à Constantinople avec la qualité d'*Agent pour les affaires du Roi*. Dans le Catalogue des Grands Maîtres, Chevaliers & Officiers de l'Ordre de Saint-Michel, à la suite des Statuts dudit Ordre, imprimés en 1725. in-4°. on lui donne le titre de Secrétaire de la Chambre du Roi & de ses Finances; & l'on ajoute qu'il fut envoyé vers plusieurs Princes d'Allemagne. La même liste nous apprend qu'il fut pourvû de la Charge de Généalogiste dudit Ordre de Saint-Michel, sur la démission de Bernard de Girard, Seigneur du Haillan, Historiographe de France, le 10 Juillet 1607. Il paroît qu'il ne garda pas long-temps cette place, puisque Gabriel Cotignon, Seigneur de Chauvry, Secrétaire du Roi & des Commande-

PIERRE FORGET mens de la Reine Marie de Médicis Régente, en fut pourvû le 4 Octobre 1610. Forget est mort en 1638.

Sieur DE LA PICARDIERE Guillaume Colletet, dans son *Discours de la Poésie morale*, dit que les *Sentimens universels* ont eu quatre éditions, & que la première est de 1636.

1638. Collet. n. il se trompe sûrement sur cette date. Il avoue que ces Quatrains ne sont pas égaux par-tout, que par-tout ils n'ont pas toutes les justesses qui seroient à désirer. Il ne laisse pas que de les louer beaucoup, & d'en conseiller la lecture; il ajoute que c'est un témoignage sincère & véritable qu'il rend à un ancien Poète qu'il a respecté en sa jeunesse, & de qui il a été connu & aimé.

FRANÇOIS DE LA BÉRAUDIERE.

FRANÇOIS DE LA BÉRAUDIERE Je ne puis assurer si François de la Béraudiere, Evêque de Périgueux, vivoit encore la même année 1638. La nouvelle édition du *Gallia Christiana* ne date point le tems de sa mort, & n'en parle même plus après l'année 1624. quoiqu'il paroisse certain que ce Prélat étoit encore au monde au moins en 1635. Il étoit de

La noble famille de Rouet dans le Poitou: Il fut pendant dix-huit ans Conseiller au Parlement de Paris, ensuite Doyen de l'Eglise Cathédrale de Poitiers, & Abbé de Nouaillé, où il introduisit la Réforme des Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, & enfin élevé sur le Siège Episcopal de Périgueux, où il s'est toujours conduit avec zèle & avec édification. Il travailla sans relâche à la conversion des Protestans, & eut le bonheur d'en faire rentrer plusieurs dans le sein de l'Eglise. Il a fondé un Séminaire à Périgueux, comme on le voit par ces vers, qu'il a composés, & qui sont au-devant de ses opuscules imprimés au même lieu en 1635. in-4^o.

FRANÇOIS
DE LA BE-
RAUDIERE
1638.

Je laisse à nos neveux, en partant de ce monde,
Mon livre, un Séminaire fondé de mes deniers;
Pour y faire nourrir des pauvres escholiers:
Mon Eglise refaite, à nulle autre seconde.
Face le Ciel bening que la postérité
Reçoive à ce sujet très-grande utilité:
Que de telle action le bon Dieu se contente;
De mes péchez passés il m'octroye pardon,
Me donne Paradis à la fin pour guerdon;
C'est à ce point où gît mon désir, mon attente.

Parmi les Opuscules contenus dans

14 BIBLIOTHEQUE

FRANÇOIS DE LA BEAUDIERE
1638.
le volume où on lit ces vers, on trouve quelques autres Poësies, qui ne sont pas meilleures, entr'autres un Poëme intitulé, *La France Triomphante*, où l'auteur prend les titres de *Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, & Parlement de Paris & Bourdeaux*. Les autres écrits sont quelques harangues, l'Oraison funèbre de Henri IV, prononcée à Poitiers, le 21 Juin 1610, plusieurs écrits de controverse, & autres dont on peut voir le détail dans le *Supplément du Dictionnaire de Moréri*, donné en 1749.

L'AUTEUR ANONYME DE LA FILITE ou du ROMANT en vers.

L'AUTEUR ANONYME de la Filite ou du Romant, en vers.
[Je serai aussi court sur *la Filite*, ou le *Romant en vers*, divisé en huit Chants, qui parut en 1640. je n'en connois point l'Auteur; & M. l'Abbé Lenglet a oublié l'ouvrage dans sa Bibliothèque des Romans] *La Filite* est en vers de huit syllabes: c'est un Poëme en assez mauvaise prose rimée, moitié sérieux & moitié burlesque. L'amour en est l'objet, & les digressions sont fréquentes: c'est un tissu

D'avantures qui n'amuse point, & qui plaisent encore moins. L'Imprimeur fait dire à l'Auteur que ce Poëme étoit achevé dès 1625. ou environ ; que le Poëte étoit jeune alors, qu'il n'avoit montré son ouvrage qu'à quelques amis, & qu'on a été obligé de le lui dérober pour le livrer au public. C'est une défaite ordinaire, dont personne n'est plus la dupe. Au surplus c'est au public qu'on faisoit porter la peine du vol. Celui au nom duquel le privilege est accordé, n'est désigné que par ces lettres B. B. S. D. J. je laisse à d'autres à deviner cette énigme.

L'AUTEUR
 ANONYME
 de la *Filire*
 ou du *Romant*, en
 vers.
 1640.

CHARLES DE BOUQUES.

L'Auteur du *Poëme sur les Merveilles de Jesus-Christ* n'a pas laissé cet embarras à ses Lecteurs ; il se nomme lui-même noble Charles de Bouques, Seigneur du Pons, du Diocèse de Montpellier. Je ne sçai quels furent ses emplois ; il en eût, s'en vit privé, se retira dans la solitude, y médita sur le néant du monde, le connut, s'en convainquit, & tourna toutes ses pensées du côté des choses sérieuses. C'est ce qui a

CHARLES
 DE
 BOUQUES.
 1642.

16 BIBLIOTHEQUE

CHARLES DE BOUQUES,
1642.
produit son Poëme; il en promettoit deux parties; je n'ai vû que la première. Celle-ci a cinq Chants: l'objet du premier est la naissance de Saint Jean, *Héraut de Jesus*; celui du deuxième, *le ventre glorieux de la Sainte Vierge*, c'est à-dire sa Conception. Le sujet du troisieme est *la naissance & le berceau de Jesus*. Dans le quatrieme le Poëte rapporte le Baptême conféré par Saint Jean au Sauveur du monde, qui n'étoit que figuratif du Baptême des Chrétiens. Dans le cinquieme Jesus-Christ conduit par l'esprit dans le désert, y est tenté par le Diable qu'il confond. Le Sieur de Bouques devoit traiter ainsi les autres circonstances principales de la vie de Jesus-Christ. J'ignore s'il l'a fait.

ARMAND-JEAN DU PLESSIS,
Cardinal DE RICHELIEU.

ARMAND-JEAN DU PLESSIS,
Cardinal DE RICHELIEU.
1642.
Cette même année 1642. le 4. de Décembre, la France perdit le Cardinal de Richelieu, à l'âge de cinquante-huit ans. Comme on a coutume de le mettre au nombre des Poëtes, j'en dirai ici quelque chose, mais sans entrer dans un grand détail

de sa vie, dont l'histoire a été écrite par plusieurs Auteurs fort connus. Je laisserai aussi ses autres ouvrages, pour ne m'arrêter qu'aux Poësies qu'on lui attribue.

ARMAND-JEAN DU PLESSIS, Cardinal DE RICHELIEU.

Armand-Jean du Plessis de Richelieu naquit le 5 Septembre 1585. selon les uns au Château de Richelieu du côté de Tours, à Paris selon d'autres. Il étoit le troisieme fils de François du Plessis, Seigneur de Richelieu, Chevalier des Ordres du Roi, & Grand-Prevôt de l'Hôtel, & de Susanne de la Porte, fille de François de la Porte, célèbre Avocat au Parlement de Paris. Ayant perdu son pere à l'âge de cinq ans, sa mere, sous la tutelle de qui il fut élevé, le mit en pension au Collège de Navarre à Paris, où il fit ses Humanités, & ensuite au Collège de Lisieux, où il étudia en Philosophie. De-là il passa à l'Académie pour apprendre à monter à cheval, & les autres exercices qui convenoient à un jeune homme que l'on destinoit aux armes. Mais il quitta bien-tôt cette profession pour embrasser l'état Ecclésiastique.

LIEU.
1642.
Eloge du Card. de Richel. parmi les Eloges de quelques Aut. Franç. pag. 260 & suiv.

Il n'avoit pas encore vingt-deux

ans lorsqu'il fut nommé Evêque de
 ARMAND- Luçon, sur la démission de son frere
 JEAN DU Alphonse-Louis du Pleffis de Riche-
 PLESSIS, lieu, qui quitta la Prélatiure pour en-
 Cardinal trer dans l'Ordre des Chartreux, &
 DE RICHELIEU. depuis devint Cardinal, Archevêque
 1642. d'Aix, ensuite de Lyon, & Grand
 Aumônier de France. Sa jeunesse fit
 naître des difficultés pour les Bulles;
 il falloit une dispense d'âge, & on
 avoit de la peine à l'accorder. M. de
 Richelieu se transporta lui-même à
 Rome en 1606 pour la solliciter, &
 il l'obtint. Il fut sacré à Rome par
 le Cardinal de Givri, le 17 Avril
 1607.

Revenu en France, il prêcha; &
 la réputation qu'il se fit, lui valut
 la charge d'Aumônier de la Reine
 Marie de Médicis. Henri IV. qui
 l'aimoit, désirant de le voir Docteur
 de Sorbonne, le jeune Prélat présenta
 à une assemblée de la Faculté, une
 supplique datée du premier Août
 1607. où il demanda qu'il lui fût
 permis de soutenir le premier acte à
 l'ordinaire, mais *sans Président*; la
 Sorbonique, & la troisieme these
par maniere de Résompte. Il soutint sa
 these en Camail & en Rochet, cou-
 vert & ganté.

Après avoir pris possession de son Evêché, il se retira à la campagne, où il étudia pendant un an, s'appliquant sur-tout à la Controverse. S'étant ensuite rendu à la Cour, son habileté dans le maniement des affaires, lui procura une charge de Secrétaire d'Etat, le 30 Novembre 1616. avec des Lettres patentes du Roi, qui lui accorderoient la préférence sur les autres Secréétaires d'Etat. La mort du Maréchal d'Ancre ayant occasionné du changement dans le Gouvernement, il se retira dans son Prieuré de Couffay auprès de Mirebeau, & en 1618. à Avignon, jusqu'à ce qu'il eût été rappelé à la Cour; ce qui ne tarda pas. Il reçut le chapeau de Cardinal, du Pape Grégoire XV. le 5 Septembre 1622. & fut nommé premier Ministre en 1624. Enfin après avoir porté sous son administration la gloire de la France au plus haut point, il mourut, comme je l'ai dit, le 4 Décembre 1642.

Il suffit, dit M. Tiron du Tillet, pour marquer l'estime que le Cardinal de Richelieu faisoit des Sciences, & la protection qu'il accordoit aux

ARMAND-
JEAN DU
PLESSIS,
Cardinal
DE RICHELIEU.
1642.

Parn. Fré
in-fol. page
207. 208.

ARMAND-à Paris le Collège qui porte par cette
 JEAN DU raison le nom de Collège *du Plessis*
 PLESSIS, que c'est lui qui a fait rebâtir avec
 Cardinal tant de magnificence la *Sarbonne*, &
 DE RICHELIEU. y a uni presque tous les revenus qui
 1642. y sont attachés; que c'est lui qui a
 fait ériger en 1635. l'Académie Fran-
 coise en Académie Royale par Let-
 tres patentes du Roi Louis XIII;
 qu'il en a été déclaré le premier Pro-
 tecteur, & qu'il a fait répandre les
 bienfaits du Roi sur plusieurs des
 Membres qui la composoient, & sur
 beaucoup d'autres personnes qui se
 distinguoient dans les Sciences &
 dans les beaux Arts.

Les Poètes en particulier avoient
 auprès de lui un accès presque tou-
 jours distingué, ceux sur-tout qui
 s'appliquoient à la Poësie dramatique
 qu'il désiroit de voir perfectionnée.
 Il récompensoit largement ceux qui
 pouvoient réüssir dans ce genre d'é-
 crire, pour lequel on peut dire qu'il
 avoit une passion qui tenoit quelque-
 fois de la manie. Aussi étoit-il en
 grande vénération parmi les Poètes,
 comme on le voit en particulier
 par ce Sonnet de Marin le Roy de

Gomberville, adressé au Cardinal ~~même~~ même ;

Après que ton grand cœur & ta haute sagesse
Ont travaillé long-temps au bien de l'Univers,
Tu suspens tes travaux & tes projets divers,
Et viens te reposer aux rives du Permesse :

ARMAND-
JEAN DU
PLESSIS,
Cardinal.
DE RICHELIEU.
1642.

Là tu répars sur nous l'immortelle richesse,
Qui te couvre le front de Lauriers toujours verts,
Et tu fais triompher nostre scène & nos vers
De la scène & des vers de l'une & l'autre Grèce.

Invoke qui youdra comme un des immortels
Ce fantôme, à qui Delphe érigea des Autels,
Et Paille consulter sur les bords de son onde :

Pour moy je ne tiens plus ce spectre pour un Dieu,
Et veux par mes écrits apprendre à tout le monde,
Qu'il n'est point d'Apollon que le grand Richelieu.

Ce Cardinal vouloit qu'on le crût
Poète lui-même. Mais il n'est pas
aisé de découvrir quelles sont les
Poésies dont il est le véritable pere.
Outre les Pièces qui furent compo-
sées par les cinq Auteurs, c'est-à-
dire par Pierre Corneille, Rotrou, de
l'Estoile, Boisrobert & Colletet, dont il
avoit donné les sujets, l'on sçait qu'il
avoit part à quelques unes qui paru-
rent sous le nom de Desmarests de
Saint Sorlin. « C'étoit son Confi-
» dent, dit M. de Fontenelle dans sa
» vie de Pierre Corneille, &, pour

Hist. du
Th. fr. t. 6.
P. 59. & 60.

» ainsi dire son premier Commis,

ARMAND- » dans le département des affaires

JEAN DU » poétiques. » On cite en particulier

PLESSIS, *Mirame, les Thuilleries, l'Aveugle de*

Cardinal *Smyrne & la Grande Pastorale.* On pré-

DE RICHELIEU. tend que le Cardinal travailla beau-

1624.

coup à la premiere. Il témoigna, dit

M. Pellisson, des tendresses de pere

pour cette Pièce, dont la représen-

tation lui couta deux ou trois cens

mille écus, & pour laquelle il fit

bâtir cette grande sale de son Palais,

qui sert encore aujourd'hui à ces

Spectacles. « J'ai oûi dire, ajoute

» M. de Fontenelle, que les applau-

» dissemens que l'on donnoit à cette

» Pièce, ou plutôt à celui que l'on

» sçavoit qui y prenoit beaucoup

» d'intérêt, transportoient le Cardi-

» nal hors de lui-même : Que tantôt

» il se levoit, & se tiroit à moitié

» du corps hors de sa loge, pour se

» montrer à l'Assemblée, tantôt il

» imposoit silence, pour faire entendre

» des endroits encore plus beaux. »

Le succès de cette Pièce répondit

mal cependant à tant de démonstra-

tions; & quelque politique que fût

Desmarets, il ne put le cacher au

Cardinal; mais il en rejetta la cause

sur les Acteurs, qui, disoit-il, ne sçavoient pas leurs rôles, & étoient à moitié yvres.

ARMAND-
JEAN DU
PLESSIS,
Cardinal
DE RICHELIEU.
1624.

On assure que dans *la Grande Pastorale* il y avoit jusqu'à cinq cens vers de la façon du Cardinal; mais cette Pièce, ajoute-t-on, n'a point été imprimée. On peut en voir la raison dans l'histoire de l'Académie Française par M. Pellisson. M. de la Monnoie, dans ses notes sur les Jugemens des Savans de M. Baillet, dit aussi que le Cardinal de Richelieu ne devoit pas avoir moins d'affection pour la Tragi-comédie de *Roxane*, qui est encore de Desmarets, ayant eu, comme on le croit, beaucoup de part à cette Pièce, à laquelle il est visible que Voiture, dans son Epître Latine à M. Bourillier de Chavigny, n'a donné tant de louanges que par rapport à cette Eminence, à qui il semble l'attribuer toute entière. Enfin c'est sous son nom qu'on a voulu faire passer *Europe, Comédie héroïque & allégorique avec un Prologue de la Paix descendant du Ciel*, quoique Desmarets en soit au moins l'auteur en partie. C'est une Pièce entièrement politique, dans laquelle la France, l'Espagne,

ARMAND-JEAN DU PLESSIS, Cardinal de RICHELIEU. 1642. & les autres Etats de cette partie du monde, parlent de leurs puissances, de leurs forces, & des autres intérêts qui les rendent amies ou ennemies les unes des autres.

François Colleter, dans son Recueil intitulé *les Muses illustres*, donné en 1659, rapporte, sous le nom du Cardinal de Richelieu cette Epigramme ou *Ordonnance* en vers pour Neufgermain :

De par le Roy, de Bullion,
Ne manquez d'esslargir la main,
Pour donner moins d'un million
Au facétieux Neufgermain.

JULIEN COLLARDEAU.

JULIEN COLLARDEAU. 1642. Il faut compter entre les Panégyristes du Cardinal de Richelieu Julien *Collardeau*, le même qui a donné dès 1619. une Satire latine contre les Danses & les Mascarades. Il étoit Procureur du Roi à Fontenay-le-Comte en Poitou. J'ai vû de lui un Poème d'environ huit cens vers, intitulé: *La Description de Richelieu, à la mémoire du Cardinal-Duc*, sans date, & sans indication du lieu de l'impression. Ce Poème, qui n'a été publié

publié qu'après la mort du Cardinal, ~~est dédié à Madame la Duchesse d'Aiguillon.~~ **JULIEN COLLAR-DEAU.** Comme on le croit fort rare, il ne sera pas hors de propos d'en donner une notice un peu étendue. 1642.

L'Auteur, dans l'Épître dédicatoire, rend compte des motifs qui l'ont déterminé à entreprendre cette description. « Madame, dit-il, voici » une pièce de cabinet que vous » pouvez mettre entre les effets de » la succession de feu M. le Cardinal » Duc de Richelieu : elle vous appartient comme à sa légitime hé- » tière ; & bien loin d'en espérer » quelque récompense, je vous de- » mande pardon de l'avoir si long- » temps retenue. Je ne l'ai fait à autre » dessein que pour la rendre plus » belle & plus digne de vous. Je » l'avois entreprise avec l'aveu de son » Eminence, & je la lui devois dé- » dier au retour de son voyage du » Languedoc, lorsqu'il revint triom- » phant de nos ennemis étrangers & » domestiques, & que l'on espéroit » qu'il habiteroit pour un tems dans » ce magnifique Palais, Puisque vous » viverez la mémoire du Maître, je

JULIEN
COLLAR-
DEAU.
1642.

» me promets que vous chériffiez les
» ouvrages, & même les copies qui
» sont tirées sur le naturel, comme
» celle-cy où je n'ay rien emprunté
» des embéliffemens de l'art, ayant
» trouvé dans la simple vérité des
» ornemens qui surpassent les plus
» hautes imaginations de la Poëti-
» que, &c. »

Le Poème débute par une figure de Rhétorique qui remplit soixante vers; c'est une copie en grand de l'Epigramme de Martial, *Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis*. L'Auteur, par une hyperbole extrêmement outrée, élève, pour ainsi dire, le château de Richelieu, sur les ruines des Pyramides d'Egypte, des murs de Babylone, du Mausolée d'Artémise, du Phare d'Alexandrie; du Colosse de Rhodes, de l'Escutial, &c. Il décrit ainsi le Phare, & le Colosse de Rhodes.

Qu'on impose silence à l'Egypte barbare;
Qu'on ne me parle plus de son superbe Phare;
Dont la pointe bravoit aux yeux des matelots,
Et la rage des vents, & l'écume des flots;
Qui servoit dans la nuit & d'Ourse & de bouffole
Contre tous les affauts de Néptune & d'Eole;
Et perçant à longs traits le noir cristal des eaux,

Eclaircit les Tritons, & guide les vaisseaux.

JULIEN
COLLARD-
DEAU.
1642.

Que l'Isle où le Soleil chaque jour se recrée,
Ne vante plus l'image à ce Dieu consacrée :
Ce superbe Colosse en qui l'art des humains
Conforma tant de jours, & laissa tant de mains ;
Dont la teste élevée au-delà du tonnerre,
Et les pieds embrassans & la mer & la terre,
Sembloient en leur stature, épouvantable aux yeux,
Joindre ensemble & la terre, & la mer, & les cieux.

Ces descriptions sont suivies de celle des avenues, de l'avant-cour, de la basse-cour, & de la cour du château de Richelieu. Le Poëte promene ensuite le Lecteur dans la cour, dans le vestibule, dans l'appartement du Cardinal, & lui fait admirer les différens morceaux de sculpture & de peinture qui ornent ces lieux. Il peint ainsi deux Captifs de marbre qui portent le balcon.

On voit roidir leurs nerfs, on voit grossir leurs veines :

Voi ce col détourné, ce pied droit suspendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu ;
La cruauté de l'art fait plaindre la nature
De tenir si long-temps leur corps à la torture ;
Les nœuds que vainement ils tâchent d'arracher ;
Les serrent jusqu'aux os, & meurtrissent la chair ;
Leurs yeux sont gros de pleurs, & leur visage exprime
La grandeur de leur peine, & l'horreur de leur crime.

L'appartement du Cardinal est orné

JULIEN
COLLAR-
DEAU.
 1642.

de deux grands tableaux ; l'un représente Moïse qui reçoit les tables de la Loi, & l'autre Salomon qui sacrifie aux Idoles de ses femmes. Dans l'antichambre de l'appartement voisin de celui du Cardinal, on voit dans trois grands tableaux, Hercule qui tue l'Hydre, un combat d'Esclaves & de Lions, & un cheval mort que des loups mangent,

Proche de ces tableaux dont l'esprit est ravi,
 Où *Sénèze* & *Robespierre* combattent à l'envi,

sont placés les ancêtres du Cardinal,
 Dans la pièce suivante, on admire
 un saint François de *Michel Ange*,
 que M. de Montmorenci avoit donné
 au Cardinal ;

D'un malheureux Héros le funeste présent,
 Et d'un sincère amour le témoin suffisant.

C'est d'après un tableau du même
 appartement, que le Poète peint en-
 suite *la Vérité que le Temps découvre* ;

D'un abîme sans fond & plein d'obscurité
 Le Temps pere des Dieux tire la Vérité :
 Dans les bras de ce Dieu cette Déesse nue
 Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue,
 Et paroît à nos yeux telle que le Soleil
 Sur les bords d'Orient au point de son réveil,

Son teint blanc & vermeil montre son innocence;

Les Princes & les Dieux réverent sa puissance:

C'est elle qui confond l'artifice & l'erreur,

Qui donne aux bons l'amour, aux méchans la terreur.

JULIEN

COLLAR-

DEAU.

1641.

Puis s'adressant au Cardinal, il ajoute:

Par elle en ta faveur on vit la calomnie

Claiement découverte & justement punie.

C'est dans la description de la galerie que l'Auteur déploye *les plus hautes imaginations de la poétique*. On y voit, dit-il, en adressant encore la parole au Cardinal,

..... En vingt tableaux les effets inouïs

De tes divins conseils, & des bras de Louis.

Le premier représente la prise de la Rochelle; le deuxieme, le secours apporté à l'isle de Ré; le troisieme, le pas de Suze; le quatrieme, le siège de Casal; le cinquieme, la réduction de Montauban; le sixieme, la prise d'Alet; le septieme, celle de Nîmes, & ainsi des autres. En général, il y a dans ces descriptions du feu, du génie, & souvent une expression assez heureuse. Celle du combat de Castelnaudari mérite d'autant plus d'attention que le Poëte, sous les yeux

~~Julien~~ même du Cardinal son héros, ose y
 JULIEN répandre des fleurs sur le tombeau
 COLLAR- de l'infortuné Duc de Montmorenci.
 DEAU.

1641.

Les deux camps sont aux mains ; une épaisse fumée
 Dérive à nos regards & l'une & l'autre armée.
 Dans ces tristes objets mon œil qui se confond
 Ne distingue qu'à peine & la ville & le pont.
 Là Castelnaudari du haut de sa muraille
 Attend avec effroi la fin de la bataille.
 Là le Duc qui tantost au gré de sa fureur
 Répandoit parmi nous la mort & la terreur,
 Sent faillir son cheval, & dans le sang qu'il verse,
 Sans force & sans couleur il tombe à la renverse.
 Dès le premier abord de ce choc furieux,
 Il voit cheoir à ses pieds la Feuillade & Rieux....
 Le plus juste parti lui ravit la victoire,
 Il n'a plus que la mort pour objet de sa gloire.
 Grand Héros qu'un excès d'amour & de valeur
 Engage aveuglément dans le dernier malheur:
 Tous ces autres exploits ont mérité de vivre ;
 Ils vivront à jamais sur le marbre & le cuivre.
 Tes sublimes vertus, dignes d'un meilleur sort,
 Effacent à nos yeux la honte de ta mort ;
 Et les siècles futurs, francs de haine & d'envie,
 Ne doivent pas juger de l'état de ta vie
 Par l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours
 D'une éclipse fatale au milieu de leur cours.

Le Poète décrit après cela les
 peintures qui ornent le plafond de
 la Galerie. Les morceaux les plus
 brillans de l'Odyssée y sont peints

dans dix cartouches; & dans dix autres on voit autant de morceaux de l'histoire Romaine, qui ont tous quelque rapport avec les grands événemens qui ont illustré le ministère du Cardinal de Richelieu. Le Poëme finit par la description du salon, de l'appartement de la Reine, de celui du Roi, & des jardins.

JULIEN
COLLAR-
DEAU.
1642.

On a encore de Collardeau un Poëme intitulé : *Les Tableaux des victoires du Roi Louis XIII.* que je ne connois que par ce Sonnet de Guillaume Colletet :

Diversif.
deuxieme
édit. p. 238.

Le temps est bien trompé si sa force présume
De pouvoir effacer ces *Tableaux* précieux ;
Ce sont de beaux Lauriers que chérissent les Dieux,
Que la foudre respecte, & jamais ne consume.
Dans les chauds mouvemens de l'ardeur qui s'élè-
lume,

Tu nous dépeins si bien ce Roy victorieux,
Que nous mettons au rang des faits prodigieux
Les coups de son épée, & les traits de ta plume.
Quoi qu'on ait cru d'Homere, & que tout l'Uni-
vers

Vante les fictions dont il orne ses vers,
Ne sois point ébloui de l'éclat de sa gloire.
Son art dans ces Tableaux résuscite aujourd'hui ;
Et d'autant que la fable est moindre que l'histoire,
D'autant s'estime-t-on plus louable que lui.

Il est aisé de sentir que cet éloge

JULIEN COLLARDEAU.
1642.
est outré. Colletet ne fut jamais avare de louanges. Dans le Recueil de pieces sur la mort de Scévole de Sainte Marthe, on a une Elégie latine du même Collardeau.

CHARLES D'ARCUSSIA,
Seigneur D'ESPARRON.

CHARLES D'ARCUSSIA,
Seigneur D'ESPARRON.
1643.
Si l'on veut des vers sans agrément, qui cependant peuvent avoir leur utilité pour ceux qui entendent & qui goutent la matiere dont ils traitent, il sera libre de parcourir, de lire même la Fauconnerie de Charles d'*Arcussia* de Capre, Seigneur d'Esparron, de Pallieres & du Revest en Provence. Pour moi je me contenterai d'indiquer ce que contient l'édition de 1643. Elle est divisée en dix parties. Les quatre premières traitent de la connoissance, de la nature, du traitement, des maladies, remèdes, usage & anatomie des oiseaux. La cinquième de l'Autourserie & des Eperviers. La sixième de la Fauconnerie du Roi, telle qu'elle étoit en 1615. La septième rapporte les conférences des Fauconniers sur le fait de la faucon-

nérie. La huitieme contient des discours de chasse, où sont représentés les vols faits en une assemblée de Fauconniers. La neuvieme expose les dernieres résolutions des Fauconniers, & raconte comment Robert de Sicile fut le premier qui vola les Hérons en Provence; exemple qui fut imité par Louis, mari de Jeanne premiere, de laquelle on donne l'histoire en abrégé. La dixieme partie comprend les lettres de Philoierax à Philofalco, qui traitent des maladies & remèdes des oiseaux.

CHARLES
D'ARCUS-
SIA,
Seigneur
D'ESPAR-
RON.
1643.

L'avertissement est daté de Paris, le 15. de Mars 1621, & finit par un Quatrain de l'Auteur, & un Sonnet de *Galland de Chasteuil*. Dans le cours de l'ouvrage on lit, page 327, un Poëme de la Fauconnerie; un Sonnet, à la page 332, précédé d'un Quatrain, & suivi de Stances à l'Auteur par le Sieur *Corbin*, *Avocat en la Cour*. Dans la septieme partie, où sont les conférences, on trouve quarante-deux Stances morales, chacune de huit vers, & ceux-ci de huit syllabes. Parmi les discours, il y a une méditation en vers sur les miseres du monde; l'Auteur dit qu'il la fit au

GUILLAUME DU
PEYRAT.
1645.

ses enfans, mais qui prenoit encore grand soin de les faire fleurir à Lyon. Il eut plusieurs fils, dont l'un fut tué étant fort jeune au siège de Beaurepaire, où il servoit le Roi en qualité de Capitaine de Chevaux légers; un autre, dont nous ignorons la profession, étoit Seigneur de la terre de Feisin en Dauphiné.

Du Peyrat,
hist. de la
chap. du Roi,
p. 443.

Guillaume du Peyrat, fils de ce dernier, & d'une mere Lyonnoise, qui étoit, à ce que je conjecture, nièce de Pierre Palmier Archevêque de Vienne, s'est distingué par ses Poésies Latines & Françoises, par son *Histoire Ecclesiastique de la Cour, ou Antiquités & Recherches de la Chapelle & Oratoire du Roi de France*, &c. & par quelques autres écrits. Il fut envoyé fort jeune à Paris, comme on le voit par l'Elégie xi^e. de ses *Essais poétiques*, où parlant du jardin des Thuilleries, dont il fait la description dans cette Elégie, il dit :

Fol. 121.

Lieux de moy tant aimez, berceau de mon enfance,
Où partant de Lyon, le lieu de ma naissance,
J'arrivay tendrelet, las ! que je fus ravi
De vous voir l'autre jour !

Il alla depuis étudier le Droit à

Bourges sous le célèbre Cujas, & après quelques autres courses, qu'il ne spécifie point, il revint à Paris qu'il trouva dans le trouble & l'agitation. C'étoit dans un tems de guerre civile. Les Thuilleries qu'il voulut revoir n'étoient plus, dit-il, qu'une place d'armes, & une demeure de Soldats :

GUILLAUME DU PEYRAT.
1645.

lb. Elég. XL

La plupart de l'armée estoit dans les Fauxbourgs ,
Et dedans vostre enclos tout étoit à rebours ;
On n'y voyoit par-tout que maintes barricades ,
On n'y oyoit siffler que maintes canonades :
Mille & mille Soldats d'un desbord furieux
Ravageoient à l'envy ce lieu délicieux ;
L'un y rompoit un huis , l'autre coupoit un arbre ;
Et l'autre en desfroboit tout le jaspe & le marbre, &c.

L'amour ne lassa pas de le surprendre au milieu de ces desordres ; il l'écouta & fut pris dans ses pièges. De-là ce grand nombre de poésies Latines & Françaises, où il ne nous entretient presque que de sa passion, & dans lesquels il s'exprime souvent avec une licence qui ne pouvoit être que le fruit de l'égarement de sa jeunesse, & de la corruption de son siècle. Il étoit si attaché à son Iris, que quoique sollicité, & ayant même

GUILLAU-
ME DU
PEYRAT.
1645.

Ib. fol. 43.

pris la résolution de voir l'Italie, il n'eut pas la force de s'éloigner d'elle; & comme il ne pouvoit toujours l'avoir auprès de lui, il engagea *Rachel* à faire son portrait, afin du moins que son image ne cessât point d'être présente à ses yeux.

Ib. Elég. 9.
fol. 116 & f.

Les horreurs de la guerre l'obligèrent cependant à se séparer. Sa belle, plus timide que lui, se retira secrètement chez quelques parens qu'elle avoit en Province. Le Poëte en fut au desespoir, & fit serment de la chercher par-tout. Lorsque le siège de Paris eut été levé, & qu'Henri IV. fut arrivé à Senlis, il alla en Brie, où du Peyrat semble dire que sa mere demeuroid alors. Il se transporta de-là à *Fermoullet*, dans le dessein d'y passer le mois de Juin, & peut-être celui de Juillet. Il crut trouver sa maîtresse à Melun; elle n'y étoit plus. Nouvelles courses par conséquent; on le voit successivement à Senlis, à Mante, à Blois, à Amboise, à Tours, cherchant toujours celle qu'il aimoit, & ne la trouvant nulle part. Son séjour le plus long fut à Tours; il alloit souvent rêver dans le parc du Plessis, près de cette

ville; & ce fut là qu'il composa en se promenant son *Hymne de l'histoire*, qu'il adressa au Sieur Girard du Hailan, Historiographe de France. Ce petit Poëme est suivi d'un *Adieu à la Touraine*, qu'il ne revit plus :

GUILLAUME DU
PEYRAT.
1645.

Hélas ! c'est à regret que je te dis adieu,
Et que je vais ailleurs faire ma résidence.

Il revint à Paris avec des idées différentes de celles qui l'avoient porté à quitter cette ville. L'ambition avoit pris la place de l'amour. Du Poyrat se livra de nouveau à l'étude du Droit, suivit le Barreau, & parvint à être Substitut de M. de la Guesle, Procureur Général du Parlement. Il travailla avec beaucoup de fruit & d'applaudissement sous MM. Marion, Servin & Lebrét, Avocats Généraux, qu'il qualifie de trois Démocrates dans ses ouvrages; & fut connu & estimé de la Reine mere.

Je ne sçai dans quel temps il embrassa l'état Ecclésiastique. Il reçut tous les Ordres sacrés, & sa fortune devint alors plus considérable. Il obtint la Trésorerie de la Sainte Chapelle de Vincennes, qu'il possédoit en 1604 & en 1605. comme le prouvent quel-

GUILLAU-
ME DU
PEYRAT.
1645.

ques Actes cités dans le *Gallia Chris-
tiana*, t. 8. p. 251. fut Protonotaire
du Saint Siège; & à la recomman-
dation de M. de Praslin, Capitaine
des Gardes du Corps de Sa Majesté,
il fut honoré sous Henri IV. d'une
charge d'Aumônier qu'il remplit très-
dignement. Il dit que cette charge
étoit fort ancienne dans sa famille,
y ayant succédé, ajoute-t-il, à trois
de ses oncles maternels, tous trois
Lyonnois de naissance; Jean Dodieu,
Evêque de Rennes, qui fut Ambas-
sadeur à la Cour de Charles V. en
1535; Claude Dodieu, son neveu,
sous Charles IX. & Henri III. &
avant celui-ci Pierre Palmier, Ar-
chevêque de Vienne, Maître de l'O-
ratoire, sous le règne de Henri II.
Dans la suite, du Peyrat eut l'Ab-
baye de Bon-repos en Basse-Breta-
gne, & le Prieuré de Rameru en
Champagne.

Sur la fin de sa vie, il quitta la
Cour malgré ses amis, auprès des-
quels il se justifia dans une réponse
qu'il leur adressa. Il se retira dans
quelque solitude, pour y méditer les
années éternelles, & y mourut,
comme je l'ai dit, en 1645, dans

le temps qu'on imprimoit son livre sur la Chapelle de nos Rois, qui parut la même année 1645, in-folio. Il avoit commencé cet ouvrage sous Henri IV. qui l'avoit engagé à s'y appliquer sérieusement. La mort de ce Prince, dont il fut extrêmement affligé, le lui fit interrompre, & il ne le reprit que par les ordres de Louis XIII. à qui il est dédié.

GUILLAUME DU
PEYRAT.
1645.

Ce fut durant son séjour en Touraine, que du Peyrat revit ses Poésies Françaises, qu'il appelle *les premiers esbats de sa Muse*, & *les premiers passe-temps de son Avril*. Il les dédia à Anne d'Anglure, Baron de Givry, Maréchal de camp de la Cavalerie légère de France, & les fit paroître à Tours même. J'ai fait usage de ce Recueil dans l'histoire de la vie de l'Auteur, & j'ai observé que le Poète s'y exprimoit souvent avec une licence qui a dû lui coûter dans la suite bien des larmes, s'il a fait un sérieux retour sur les égaremens de sa jeunesse. Ce caractère de liberté, qui va jusqu'à l'obscénité, se voit en particulier dans ses trois livres d'*Amours*, composés de Sonnets, de Chançons, Stances, Odes, Quatrains, où l'esprit n'est

GUILLAU-
ME DU
PEYRAT.
1645.

pas plus satisfait que le cœur. Les *Regrets de Bradamante & de Roger*, tirés de l'*Arioste*, ses treize Elégies, ses huit Odes, la plupart avec strophes, antistrophes & épodes, ne respirent presque que le même langage. C'est celui qui domine aussi dans ses *Meslanges*, qui comprennent encore un assez grand nombre de Stances, de Chançons & de Sonnets. Dans plusieurs de ses pièces, quittant le ton douxereux de la Galanterie, pour prendre celui de Panegyriste, il loue le Sieur du Haillant, le Baron de Giury, qui avoit été blessé au siège de Troyes; la *Semaine de du Bartas*, les écrits de M. de la Primaudaye, l'histoire de Job de M. de Thou, Sieur d'Emery, Conseiller d'Etat; Ferrante Guisone, Italien, de Mantoue, connu par divers ouvrages, du Pleffis Mornay, du Perron, le Poète Desportes, & Roland Brisset, Gentil, homme Tourangeau, Poète François & Latin. Du Peyrat dit de lui :

Fol. 134.

Ta Muse Françoisse & Latine
Ne redoute point Libitine,
Elle est assez forte de soy;
Et la Parque ourdissant ta vie,
Jura que la mort ny l'envie

N'auroient point de pouvoir sur toy.

Les Lauriers dont ta teste est ceinte

Du plus aigu foudre n'ont crainte;

Et les vers, de ta plume d'or

Semblent ce métal que la rouille,

Estant fils du Soleil, ne souille

Jamais, ny la fournaïse encor, &c.

GUILLAU-

ME DU

PEYRAT.

1645.

C'est le même ton d'éloges dans les *Epitaphes* de sa mere, de *Boiceau*, Sieur de la *Borderie*, Jurisconsulte Poitevin, ami de la *Péruse*, qui avoit déjà chanté ses louanges; de *Pierre de Ronsart*; du Sieur de *Thouart*, qui est ici qualifié Poète & Militaire; de *François de Coligni*, Comte de Châtillon, auquel du *Peyrat* s'étoit attaché, peu de tems avant la mort de ce Seigneur; du Sieur de la *Noüe*, Officier brave & expérimenté; du *Maréchal de Biron*; de *Jean Dorat*, & de quelques autres.

Dans les premières Poésies, du *Peyrat* est passionné sans retenue, & souvent sans pudeur; dans les suivantes, il se montre quelquefois fade adulateur, & toujours froid Panegyriste. Il fait paroître de la piété & de la religion dans son hymne de la Trinité, ses douze Sonnets chrétiens, & dans vingt Odes à qui il

GUILLAU-
ME DU
PEYRAT.
1645.

44 BIBLIOTHEQUE

donne le même titre ; mais il y est très languissant , sans ame , sans chaleur ; & l'on n'y apperçoit que trop que le langage de la Religion lui étoit encore peu familier , & que sa langue , accoutumée à chanter l'amour le plus profane , ne se délioit alors que difficilement pour exprimer les louanges de la vertu. La cinquième des vingt *Odes chrétiennes* est en forme de Confession : le Poète y gémit des plaisirs auxquels il s'étoit abandonné , des voluptés qui l'avoient séduit , de l'amour du monde qui l'avoit enchanté , & de l'oubli de Dieu où il avoit vécu. Je souhaite que son repentir ait été sincere.

J'ai parlé ailleurs des Poésies qu'il composa à l'occasion de la mort funeste d'Henri IV. & du Recueil des vers des autres Poètes sur le même sujet , qu'il adressa à la Reine Régente , & dans lequel il inséra les siens.

Du Peyrat a été loué à son tour , en Italien , par *Ferrante Guisane* ; en Latin , par Jean *Dorat* , Pierre *de Beauteins* , Auvergnat ; le savant Antoine *de Mornac* ; Louis *Andrieu* , d'Amiens ; & André *de Rossant* , Lyonnois , dont

j'ai fait une mention particuliere. Ses Panégyristes en vers François, furent Gilles *Durant*, Sieur de la *Bergerie*, dont j'ai aussi parlé; Philippe *Desportes*, qui a eu plus haut son article; Gabriel de la *Charlomie*, Sieur de la Vergne, d'Angoulême; & Roland *Brisset*. Du Peyrat a réuni dans ses *Essais* ces témoignages rendus en sa faveur. C'étoient des trompettes qui prétendoient faire retentir le bruit de sa gloire; le son s'en est dissipé avec l'objet qui l'avoit produit. Guy de Tours qui lui avoit prédit l'immortalité dans une de ses Odes, a été faux Prophète,

GUILLAUME DU PEYRAT.
1645.

Poës.
de Guy de
Tours, fol.
191.

M A R I E D E J A R S, Demoiselle
D E G O U R N A Y.

On trouve moins de termes surannés dans les Poésies de du Peyrat, que dans celles de la Demoiselle de *Gournay*, qui mourut la même année 1645. La raison de cette différence, c'est que le premier s'avoit profiter des progrès que faisoit notre langue, & que la seconde demeura toute sa vie attachée aux vieux mots de Ronsard, & des contemporains de ce

M A R I E D E J A R S, Demoiselle
D E G O U R N A Y.
1645.

**MARIE DE
JARS, De-
moiselle
DE GOUR-
NAY.**

1645.

Bibliot. fr.
nouv. édit.
t. 3. p. III. &
s.

Menagiana,
t. 4. p. 259.

Poète. J'ai déjà fait cette remarque, lorsque j'ai rendu compte de la *Dé- fense de la Poésie & du langage des Poètes*, que cette Demoiselle entre- prit, & dans laquelle elle réussit fort mal. C'est cet entêtement pour nos anciens mots, dont elle s'étoit dé- clarée la protectrice, jusqu'à se fâ- cher des changemens qu'on appor- toit à notre langue, qui a donné lieu à Ménage de la railler dans sa *Re- quête des Dictionnaires*. Après y avoir étalé la proscription de

Ces nobles mots, moult, ains, jasoit,
Ores, adonc, maint, &c.

Comme étant de mauvais François,

il feint que ces Dictionnaires exposent dans leur Requête, que

. Bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf votre Révérence,)
Fist préjudice aux supplians
Vos bons & fidèles clients ;
Et que de Gournay la pucelle,
Cette savante Demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eût nôtre corps sollicité
De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques ;
Toutefois, &c,

Dans la *Comédie des Académistes* ~~par M. de Saint Evremont, réim-~~ **MARIE DE**
 primée sous ce titre, *les Académiciens*, **JAKS, De-**
Comédie, on fait dire à la Demoiselle **moiselle**
 de Gournay, scène troisième du se- **DE GOUR-**
 cond acte : **NAY.**
 1645.

Otez moult & jasoit, bien que mal à propos ;
 Mais laissez pour le moins, *Blandice, Angoisse & Los*.

Ces railleries, non plus que les meilleures raisons, ne corrigerent point la Demoiselle de Gournay ; son entêtement dura autant que sa vie, de même que sa passion pour la Poësie Française, pour laquelle elle n'avoit absolument aucun talent. Cette *fil*
d'alliance du célèbre Montagne, qui **Bibl. fr.**
 n'avoit ni le génie, ni le naturel de **nouv. édit.**
 cet Ecrivain, comme je l'ai observé **t. 5. p. 24 &**
 ailleurs, ne vouloit rimer qu'à la ma- **35.**
 niere de Ronsard, de Desportes, de **Ibid. p. 314**
 du Bellay : ceux ci étoient ses héros, & elle les imitoit plus dans leurs défauts, que dans ce qu'ils pouvoient avoir d'estimable. J'en avois porté ce jugement, après avoir lû sa version de quelques endroits de Virgile ; & comment le retracter quand on n'a trouvé que de l'ennui & du dégoût dans son *Promenoir de M. de*

MARIE DE JARS, Demoiselle DE GOURNAY. *Montagne*, dans son *Bouquet de Pinde*, & dans ses autres Poésies, réunies avec celles-ci, dans ses deux volumes in-4^o. d'œuvres diverses, qu'il lui a plu d'intituler : *Les Advis ou les présens de la Demoiselle de Gournay* ?

1645.

Le personnage que lui fait jouer Gaillard dans sa *furieuse Monomachie*, dont j'ai donné une notice plus haut, est assurément ridicule ; mais il m'a paru être dans le vrai.

Je n'attaque point sa science ; je ne méprise point son érudition, qui étoit cependant assez médiocre ; je ne censure que ses vers, qui ne valent rien. Je sçai que dès son enfance elle eut une grande inclination pour les lettres, qu'elle apprit d'elle-même à ses heures perdues la langue Latine sans Grammaire, sans Maître, & seulement en conférant des traductions Françoises avec leurs originaux Latins ; qu'elle commença à apprendre la Grammaire Grecque ; qu'elle eut une forte inclination pour la Philosophie, & qu'elle voulut même connoître les secrets de l'Alchimie ; qu'enfin l'étude faisoit ses délices. Mais rien de plus commun que d'a-
voir

voir beaucoup de science & d'être
Poète détestable.

Cette Demoiselle se nommoit *Marie de Jars* : elle naquit à Paris vers la fin de l'an 1566. de Guillaume de Jars, Sieur de Neufvi & de Gournay, & de Jeanne de Hacqueville, sœur d'un Président au Grand-Conseil. Son pere, comme elle le dit dans l'*histoire de sa propre vie*, composée par elle-même, tiroit son nom & son origine du Bourg de *Jars* vers *Sancerre*. Il fut Trésorier de la Maison du Roi, & eut la capitainerie & le gouvernement des châteaux de *Remy*, *Gournay* & *Moyenville*. Elle étoit fort jeune quand elle le perdit, & fut élevée par sa mere, avec qui elle vint à Paris vers l'âge de vingt-deux ans. Elle avoit déjà lû les *Essais* de Michel de Montagne; cette lecture lui avoit plû; elle désiroit d'en connoître l'Auteur; elle apprit qu'il étoit pour quelques mois à Paris; elle envoya le saluer de sa part, en reçut la visite dès le lendemain, & leur liaison fut si étroite depuis ce moment, que Mademoiselle de Gournay se glorifioit de porter le titre de *filles d'alliance de Montagne*.

MARIE DE
JARS, De-
moiselle
DE GOUR-
NAY.

1645.

Titon du
Tillet, Parn.
fran. p. 215.
& suiv.
Nicer. Mém.
t. 16. p. 227.
Joly, Rem.
sur le dict.
de Bayle.
p. 404. &
suiv.

MARIE DE
JARS, De-
moiselle
DE GOUR-
NAY.

1645.

Celui-ci étant mort trois ans après, elle le pleura comme son pere, & chercha une consolation à sa douleur, en publiant les œuvres de celui qu'elle regrettoit. Elle les revit sur les manuscrits de l'Auteur, & les fit imprimer. Ayant perdu elle-même sa mere en 1591. elle se rendit aux instances de la veuve & de la fille de Montagne, & alla passer quinze mois avec elles en Guyenne. De retour à Paris, où elle fixa son séjour, elle continua d'entretenir un commerce exact de lettres avec la veuve de son pere adoptif, mais sur-tout avec sa fille Eléonor de Montagne, Vicomtesse de Gamaches, qui l'aimoit comme sa propre sœur. Le Cardinal de Richelieu n'avoit pas moins d'affection pour elle; & ce Ministre voulut reconnoître son attention à lui dédier les œuvres de Montagne, en lui procurant une pension du Roi. *Le Bouquet de Pinde* est adressé à Madame la Vicomtesse de Gamaches. Elle mourut à Paris le 13 Juillet 1645. non à l'âge de 80. ans, comme le disent presque tous ceux qui en ont parlé, mais n'ayant pas encore 79. ans accomplis, puisque, selon qu'elle le dit

elle-même, elle n'avoit que près de 25. ans lorsque sa mere mourut en 1591.

MARIE DE
JARS, De-
moiselle
DE GOUR-
NAY.

Après la mort de Mademoiselle de Gournay, on trouva dans son cabinet des lettres des Cardinaux du Perron, Bentivoglio & de Richelieu, de Saint François de Sales, de Charles I. Duc de Mantoue, de MM. Godeau, de Balzac, Mainard, Heinsius, Juste-Lipse; des Dame & Demoiselle Desloges, de Mademoiselle de Schurman, & des plus beaux esprits de l'Europe, qui s'étoient fait honneur d'être en commerce de Littérature avec elle. Tous lui donnent des éloges, & plusieurs des noms éclatans, tel que Dominique Baudius, qui a porté la flatterie jusqu'à l'appeller *La Sirène Françoisse* & la dixième *Muse*. Elle eut cependant des ennemis: qui est-ce, qui peut se flatter d'en être à couvert? On lui fit divers reproches assez durs dans une Satyre qui courut en 1610; elle se justifia dans ses *Avis*, & confondit la calomnie. Voyez sur cela & sur la raillerie faite, dit-on, contre elle par le Cardinal du Perron, ces mêmes *Avis* & les Remarques de M. l'Abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle.

1645.

P. 404. &
suiv.

52 BIBLIOTHEQUE.

COLLETET, Ménage, la Mothe le Vayer & quelques autres, composèrent des Epitaphes pour honorer sa mémoire. Voici celle de Colletet.

**MARIE DE JARS, De-
moiselle
DE GOUR-
NAY,
1645.**

Si l'on a tant chanté la vertu des Sibylles,
Et fait de leurs beaux jours de beaux siècles tran-
quilles,

Pour montrer leur mérite & l'heur qu'elles ont eû,
Tu remportes, Gournay, ce illustre avantage,
D'égalér en mourant les Sibylles en âge,
Et d'avoir en vivant surmonté leur vertu,

NICOLAS FARET.

NICOLAS FARET. Nicolas Faret est aussi un des Ac-
teurs de la Comédie des Académi-
ciens que je viens de citer ; c'est lui
1646. qui avec *Saint-Amant* ouvre le pre-

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. I, p. 254.
& suiv.

mier Acte. Il étoit de Bourg-en-
Bresse ; puisqu'il dit en écrivant au
Sieur Bachet de Méziriac (dans le
tome troisième du *Recueil de Lettres
nouvelles*, imprimé en 1634.) qu'il
étoit de la même ville que ce Sa-
vant. Sa famille étoit peu connue.
Il vint fort jeune à Paris, où il
languit assez long-temps sans trouver
aucun emploi ; quoique muni de
lettres de M. de Méziriac, qui le
recommandoit à MM. de Vaugelas
& de Boisrobert. Le dernier, joint

à quelques autres de ses amis, le donna enfin pour Secrétaire à M. le Comte d'Harcourt. Ce poste n'étoit pas alors fort brillant; la maison de Lorraine étoit dans la disgrâce, & le Prince n'avoit point d'établissement qui répondît à sa naissance. Faret contribua beaucoup à faire changer cette situation. Il persuada à l'Abbé de Boisrobert de conseiller au Cardinal de Richelieu de diviser la maison de Lorraine, son ennemie, en attirant à lui le Comte d'Harcourt, qui étant mal avec sa mere, & avec le Prince d'Elbeuf son frere aîné, se laisseroit facilement gagner. Le Cardinal goûta ce conseil, le suivit, & donna au Comte les premiers emplois.

Faret eut part à la fortune de son maître; il fut marié deux fois fort richement, sur-tout la dernière, & fit un bon usage de ses biens, en particulier par les secours réitérés qu'il donna à M. de Vaugelas, & qui l'incommoderent quelquefois lui-même. Il est vrai que Saint-Amant, son ami, l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché; & c'est à cela que l'on fait allusion dans la

NICOLAS
FARET,
1646.

34 BIBLIOTHEQUE

Comédie des Académiciens, où Port

NICOLAS fait dire à Farer,

FARET.

1646.

Acte 3. sc. II.

Si l'esprit & la sagesse,

Si l'avantage de raison,

Ne paroissent point dans l'enfance;

Et demeurent comme en prison;

C'est qu'on suce le lait d'une pauvre nourrice;

Et Dieu qui conduit tout sagement à sa fin,

De nos divins talens réserve l'exercice

Pour le temps précieux que nous buvons du vin.

Mais cette réputation que l'on don-
noit à Farer, n'étoit pas aussi bien
fondée qu'on a voulu le faire enten-
dre, quoiqu'il ne fût pas ennemi
de la bonne chère & du divertisse-
ment; & il dit lui-même que la com-
modité de son nom, qui rimoit à
Cabaret, étoit en partie cause de ce
bruit que Saint-Amant lui avoit
donné.

Mss. de
l'Acad. p.
256.

On voit par la lecture de ses écrits,
dit M. Pellisson, qu'il avoit l'esprit
bien fait, beaucoup de pureté & de
netteté dans le style, beaucoup de
génie pour la langue & pour l'élo-
quence. Son *bonnête homme* qu'il pu-
blia en 1633, est encore estimé; on
peut voir les titres de ses autres ou-
vrages écrits en prose, dans le même
Historien de l'Académie. Ceux qu'il

a composés en vers, ceux du moins qui se voient imprimés, sont en petit nombre. On a une Ode au Cardinal de Richelieu, dans le *Sacrifice des Muses*, un Sonnet dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, avec un tableau pour un vœu qu'il fit en Piémont au combat de la Route, où il étoit avec le Comte d'Harcourt; quelques vers au-devant de divers ouvrages de ses amis; & peut-être quelques autres dans les Recueils de son temps.

NICOLAS
F A R E T,
1646.

Faret mourut à Paris âgé de 46. ans en 1646. au mois de Septembre, selon Guichenon dans son histoire de Bresse. Mais cet Historien s'est trompé: Faret est mort âgé de 50. ans, le 21. Novembre de ladite année, comme on le voit par les registres de la paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois où il a été inhumé. Il avoit été l'un des premiers membres de l'Académie Française. Ce fut lui qu'on chargea de dresser le projet de cette Compagnie, & qui fut proposé au Cardinal de Richelieu pour travailler avec Vaugelas plus particulièrement au Dictionnaire. Il fit un Mémoire sur les Statuts de cette

Compagnie naissante, & nommé
pour revoir les Mémoires des autres.

NICOLAS
FARET.

1646.

FRANÇOIS MAYNARD.

La fortune fut beaucoup moins favorable à François *Maynard*, quoique d'une famille autrement distinguée que celle de Faret, & fort supérieur à lui pour la Poësie. Maynard étoit Toulousain. Jean Maynard son aïeul, né à Saint-Céré, fut estimé pour son savoir sous François premier. Il fit des Commentaires sur les Pseaumes, qui donnerent une idée avantageuse de sa piété & de son érudition Ecclésiastique. Géraud Maynard son fils, pere de François, fut Conseiller au Parlement de Toulouse, & demeura fermement attaché au service du Roi, dans un temps où les guerres civiles avoient partagé presque toutes les Cours souveraines du Royaume. Lorsque sa compagnie eut été opprimée par le pouvoir du Duc de Joyeuse, il se retira à Castel-Sarrasyn, quitta sa charge, revint à Saint-Céré, & profita de son loisir pour former un recueil d'Arrêts, où presque toute la

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 258.
& suiv.

Tit. du Till.
Parn. Fr. p.
217.

Baillet,
Jug. des Sav.
in-4. t. 5. p.
294. & suiv.

Jurisprudence du Languedoc est contenue. Le pere de M. Pellisson de Fontanier a rédigé ce Recueil, qui a été donné au public, & traduit en plusieurs langues. Géraud eut deux fils, *Jean*, qui mourut jeune, après avoir été Conseiller au Parlement de Toulouse, & *François*.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Celui-ci eut une charge de Président au Présidial d'Aurillac, & fut aussi honoré avant sa mort du brevet de Conseiller d'Etat; mais il s'est beaucoup moins fait connoître par la Magistrature, que par ses Poésies. Ami de Desportes & de Regnier, & disciple de Malherbe, il aspira toujours aux premiers honneurs du Parnasse, & on ne peut nier qu'il n'y ait eu un rang distingué. Dans sa jeunesse il vint à la Cour, & fut Secrétaire de la Reine Marguerite. Il composa alors un Poème en cinq livres, intitulé *Philandre*, dont j'ai vû une édition de 1621, quoique nos Ecrivains modernes ne citent pour la premiere que celle de 1623. C'est un Poème en Stances de six vers, chacun de huit syllabes, & qui est d'environ trois mille vers. L'amour profane en est le seul objet. L'Au-

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

teur le fit à l'imitation du *Sirène* d'Honoré d'Urfé, & des *Changeiens de la Bergere Iris* du Sieur de Lingendes, qu'il prit pour modèles.

En 1634. il accompagna à Rome François de Noailles, Comte d'Ayen, que le Roi y envoyoit en qualité d'Ambassadeur. Il y acquit l'amitié du Cardinal Bentivoglio, le plus bel esprit & le meilleur Ecrivain que l'Italie ait porté dans le dernier siècle; & il se concilia la bienveillance du Pape Urbain VIII. qui rechercha son entretien, & lui fit présent de ses poésies latines. En France, il gagna aussi l'estime & l'amitié des plus Grands, & des personnes les plus distinguées dans la République des Lettres. Mais il n'en reçut guères que des caresses & des louanges. Sa fortune n'en devint pas meilleure; il s'en plaint souvent dans ses ouvrages, & l'on a trouvé que ces plaintes étoient quelquefois excessives. Elles indiquent trop de foiblesse & d'amour propre. Si les Grands, les Princes sur tout, doivent favoriser les gens de lettres, les animer & les soutenir par leurs bienfaits, le vrai Savant doit aussi apprendre à être

indépendant de leur faveur & de leurs récompenses. C'est se rendre esclave que de les mandier ; c'est une foiblesse d'enfant que de se fier, si on ne reçoit pas celles qu'on eroit mériter.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Au reste, les plaintes de Maynard nous ont valu de beaux vers. Tout le monde connoît & estime cette Epigramme ou ces Stances :

Armand l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte,
Je verrai bien-tôt mes ayeux
Sur le rivage du Gocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le pere des Scavans
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir
Par ce beau récit de ta vie ;
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

S'il est vrai, comme on l'assure, que

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

le Cardinal de Richelieu n'ait fait à ces beaux vers, si flatteurs pour lui, que cette réponse brusque & dure ; Rien, cette mauvaise humeur n'étoit pas pour cette Eminence un titre de gloire ; mais en étoit-ce un pour autoriser le Poëte à s'en venger par les vers qu'il fit contre ce Cardinal, lorsque celui-ci n'étoit plus en état de lui faire ni bien ni mal ?

Maynard fit encore un voyage à la Cour sous la Régence d'Anne d'Autriche ; ce fut le dernier ; n'en n'ayant pas été satisfait, il fit ce Sonnet par lequel il dit pour toujours adieu à Paris :

Adieu Paris, adieu pour la dernière fois.
Je suis las d'encenser l'autel de la fortune,
Et brûle de revoir mes rochers & mes bois,
Où tout me satisfait, & rien ne m'importune.

Je n'y suis point touché de l'amour des trésors ;
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage.
Le bien qui m'est venu des peres dont je sors,
Est petit pour la Cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connois que le siècle est gâté,
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans ma solitude.

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre, & que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son Roi !

F R A N Ç O I S E. 61

Il se fixa dans sa Province, où il mourut le 28. Décembre 1646. étant âgé de 64. ans. Peu de temps avant sa mort il reçut un brevet de Conseiller d'Etat, qu'il avoit en quelque sorte demandé, comme le prouvent ces vers adressés au Roi:

**FRANÇOIS
MAYNARD
1646.**

Grand Prince on dit que vos oreilles
Trouvent quelque chose de net
Aux Epigrammes que mes veilles
Font naître dans mon cabinet:
Ce bruit ne me chatouille guères;
Mes ouvrages sont trop vulgaires,
Trop dépourvus de sel & d'art:
Je douterai de bien écrire,
Jusqu'à ce que de votre part
Un Brevet me le vienne dire.

Lorsqu'il se fut entièrement retiré,
il fit mettre cette inscription sur la
porte de son cabinet:

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du fort;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Il avoit déjà marqué son dégoût pour
le monde dans un de ses Sonnets,
qui commence par ces deux vers:

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moi, &c.

Il se seroit épargné bien des inquiétudes s'il eût pris plutôt cette Philosophie pour guide. Il avoit été reçu à l'Académie Française vers l'an 1632. & les Juges des Jeux floraux de Toulouse l'avoient associé à leur Corps, quoiqu'il n'eût ni disputé, ni gagné les trois fleurs, selon l'usage. Ils le comblèrent même d'éloges, & décidèrent qu'ils lui donneroient une Minerve d'argent, comme ils avoient autrefois donné un *Apolton* à Ronfard, & un *David* à Baïf. Mais les Capitouls, seuls exécuteurs de ces délibérations, refuserent ou négligerent d'exécuter celle-ci; ce qui leur a attiré quelques reproches du Poète dans une Epigramme, dont le titre est, *sur une Minerve d'argent, promise & non donnée.*

Maynard étoit homme de bonne mine, quoique d'une taille médiocre. Il étoit plein d'honneur & de probité, bon pere & bon ami, mais très-peu scrupuleux sur la matiere des mœurs, comme le prouvent ses *Priapées*, qui heureusement n'ont point été imprimées. Il aimoit naturellement la joie, & son humeur toujours agréable dans la conversation, le

faisoit rechercher dans les meilleures compagnies. Comme Poète, dit M. FRANÇOIS de la Mothe dans son Discours prononcé à l'Académie Française le jour de sa réception, il partagea les suffrages de son siècle avec les Malherbes & les Racans. Combien lui doit-on de ces vers heureux qu'on ne peut s'empêcher de retenir, ni se lasser de redire ? Avant M. de la Mothe, Balzac, Boisrobert, Gomberville, Scarron, Pellisson & beaucoup d'autres, lui donnoient la qualité de très-bon Poète. Ménage le regardoit comme une des plus grandes lumières du Parnasse François ; & Malherbe disoit que personne ne savoit mieux tourner un vers que lui. Mais il ajoutoit, selon l'Auteur de sa vie, attribuée à Racan, qu'il n'avoit point de force ; & en parlant de ses Epigrammes, qu'il s'étoit adonné à un genre de poésie auquel il n'étoit pas propre, parce qu'il manquoit de pointes. Malgré la sévérité de ce jugement, il me semble que les meilleurs Critiques avouent que la poésie de Maynard a une clarté, une élégance, & un certain tour qui la feront toujours estimer.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Et à l'égard de ses Epigrammes, & sur-tout celles qu'il a imitées des Anciens, je pense aussi qu'elles tiennent le premier rang parmi les poésies. Guillaume Colletet n'estimoit pas ses Sonnets. » La plupart, dit-il, » sont composés de deux Quatrains, » qui semblent avoir toujours en- » semble une guerre éternelle, puis- » qu'ils ne s'accordent jamais dans » l'union des rimes, & qu'ils riment » toujours diversement, & comme » en dépit l'un de l'autre, &c. » Mais Maynard est le premier en France qui s'aperçut qu'il étoit nécessaire de faire une pause au troisième vers dans les couplets ou stances de six vers, & d'en faire une au septième vers dans celles de dix, outre la pause du quatrième, en quoi Malherbe même s'est conformé à son exemple.

Disc. du
Sonnet, n.
II. p. 70.
& suiv.

M. Pellisson ajoute qu'une des raisons de la netteté qui régné dans la versification, c'est qu'il a affecté de détacher tous les vers les uns des autres; d'où il arrive qu'on en trouve fort souvent cinq ou six de suite, dont chacun a son sens parfait: il cite ceux-ci :

Nos beaux Soleils vont achever leur tour, &c.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Une deuxieme raison, c'est qu'il observe par-tout dans ses expressions une construction simple, naturelle, où il n'y ait ni transposition, ni contrainte.

Cependant il paroît qu'il craignoit que les suffrages du public ne lui fussent pas aussi favorables que ceux de ses amis, puisqu'il apostrophe ainsi le Recueil de ses Poésies.

Il n'est point de malheur que tu ne doive craindre

La Cour estime peu ce qu'elle a vu de toi.

On dit que les Sçavans qui charment les ruelles

Ne trouvent dans mes vers ni le bon ni le beau;

Que mes expressions ne sont point naturelles,

Et qu'il faut que mon nom aille sous le tombeau.

Ce Recueil parut en 1646. peu de temps après la mort de l'Auteur, avec une Préface de Marin le Roy de Gomberville. Il contient des Epigrammes, des Sonnets, des Odes & des Chançons. Dans le temps de son dernier voyage à la Cour, il avoit publié lui-même une partie de ses Poésies, avec une Préface qui lui valut une gratification de cent pistoles du Cardinal Mazarin, au rapport de Naudé dans son *Mascurat*, page 237.

Le Poème de *Philandre* n'est point FRANÇOIS dans l'édition de 1646. Il manque aussi diverses autres Poésies que l'on trouve dans le *Parnasse des plus excellens Poètes de ce temps*, au *Muses Françaises ralliées de diverses parts*, en 1607. in-12. dans le *Cabinet satyrique*; dans la *Crème des bons vers*, &c. Dans le *Cabinet des Muses*, ou *nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*, à Rouen, 1619. on a de Maynard deux Chançons, une Pièce intitulée, *Victoire de la Constance*; les Regrets d'une Dame sur la mort de son Serviteur; diverses Stances & Epigrammes, &c. Dans le *Recueil de Toussaint du Bray*, en 1620. in-8°. on retrouve plusieurs de ces Poésies, jointes à quelques autres, depuis la page 995. jusqu'à la page 1064. On en a encore dans le tome second du *Recueil de Serci*, & dans le tome premier du *Recueil de M. l'Abbé de Loménie de Brienne*, entre autres deux Sonnets & un Madrigal que Maynard fit quelques jours avant sa mort. Voici le Madrigal :

Qu'on ne m'accuse point de redouter la mort :
La terreur qu'elle inspire est juste & naturelle.
Contre ce monstre affreux il n'est rien d'assez fort,

Et le Sauveur du monde a tremblé devant elle.
 Seigneur, en ce moment qui doit borner mes jours,
 Que deviendrai-je hélas! si tu ne me secours?
 Disipe les frayeurs qui naissent de mes crimes;
 Permits-moi de prétendre à la gloire des Cloux;
 Et la mort qui m'appelle au rang de ses victimes,
 Toute horrible qu'elle est, fera belle à mes yeux.

FRANÇOIS
 MAYNARD
 1646.

Le dernier qui ait rapporté des extraits des Poésies de Maynard, est M. le Fort de la Morinière, qui en a fait un choix dans le tome I. de sa Bibliothèque poétique.

François Maynard avoit eu plusieurs enfans, entre autres un fils aîné, qui mourut avant lui, & qui donnoit de grandes espérances; & un autre nommé *Charles*, dont il parle souvent dans ses vers. C'est à lui qu'il adresse ces belles Stances:

Di-moi, mon fils, quand seras-tu
 L'amour des filles de Mémoire?
 Et quand verrai-je ta vertu
 Dans les premiers jours de sa gloire?
 Il te faut hanter ces grands morts
 Dont les écrits sont les fontaines
 Où l'on va puiser les trésors
 Qui restent de Rome & d'Athènes.
 Ménage tes nuits & tes jours;
 Honore le nom que tu portes;
 Et fais dans tes savans discours
 Vivre ces Républiques mortes.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Dérobe le foin à tes yeux

Pour les attacher sur un livre :

Le mérite de tes ayeux

Te sollicite de les suivre.

Je t'apprends que ces ennemis

De la fraude & de l'ignorance,

Ont enseigné l'art de Thémis

Au second Parlement de France.

Pour moi, qui suis vû d'assez loin

Sur un des sommets du Parnasse,

J'ai donné mon temps & mon soin

A l'art qui ment de bonne grace.

C'est dans les vers que j'ai tourné

Sous la Régence de MARIE,

Que les goûts les plus rafinez

Trouvent la fine raillerie.

Ils sont quelquefois l'entretien

Des cabinets & des ruelles,

Et les esprits comme le tien

En doivent faire leurs modèles.

Le Poète loue ensuite son fils sur ses
propres talens, & en particulier sur
ceux qu'il avoit aussi pour la Poésie;
& ajoute :

Né te donne pas tout entier

A cette éloquence enchainée,

Si tu ne veux estre héritier

Des malheurs de ma destinée.

Le métier de Virgile est beau,

Le barbare y trouve des charmes :

Mais Auguste est dans le tombeau,

Et Louis n'aime que les armes.

Pour travailler utilement,

Il faut que ton esprit se pique

D'exercer dans un Parlement

Les forces de ta Rhétorique.

Embrasse ardemment cet emploi;

Défends l'innocence opprimée;

Et tu verras entrer chez toi

L'opulence & la renommée.

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

Il lui conseille d'être moins *désireux*
du Louvre que du Palais; & voici les
raisons qu'il lui en donne.

Toutes les pompeuses maisons

Des Princes les plus adorables,

Ne sont que de belles prisons

Pleines d'illustres misérables.

C'est où les plus hauts élevés

Dorment avec moins d'assurance;

C'est où les prudents achevés

Sont les joiëts de l'espérance.

Heureux qui vit obscurément

Dans quelque petit coin de terre;

Et qui s'approche rarement

De ceux qui portent le tonnerre.

Puisses-tu connoître le prix

Des maximes que te débite

Un courtisan à cheveux gris,

Que la raison a fait hermite!

Il tient le même langage dans son
Ode à *Alcippe*, *vieux courtisan*, &
dans divers autres endroits de ses
Poésies, où il a seu réunir l'utile à

FRANÇOIS
MAYNARD
1646.

l'agréable. On a encore de lui un volume de Lettres en prose, qui n'ont paru qu'après sa mort, en 1653. & qu'il ne paroît pas qu'il eût destinées à l'impression. On peut dire cependant, d'après M. Pellisson, qu'elles ne font point de tort à sa réputation, & qu'on y retrouve la netteté de son esprit, & ce style simple & familier que demande ce genre d'écrire.

Dans *les Muses illustres*, Recueil publié en 1658. par François Colletet, fils de Guillaume, on lit (p. 69.) un Poëme à *M. de la Valette, Général de l'Armée des Vénitiens au pays du Levant*, signé *Maynard le fils*: c'est apparemment celui à qui François Maynard a adressé les Stances dont je viens de rapporter une partie.

CLAUDE DE MALLEVILLE.

CLAUDE
DE
MALLE-
VILLE.
1647.

Claude de Malleville fut reçu à l'Académie Française à peu près dans le même temps que Maynard. C'étoit aussi un bel esprit, & qui a fait quelque honneur au Parnasse François. Il étoit Parisien. Son pere avoit été Officier de la Maison de Retz,

& sa mere étoit de bonne famille de Paris. Sorti du Collège, comme on vouloit le pousser dans les emplois, il fut mis chez M. Potiers, Secrétaire du Roi, qui étoit aussi dans les Finances. Le poste ne tarda pas à lui déplaire; les occupations qu'il demandoit s'accordoient mal avec l'amour qu'il avoit pour les belles Lettres. Honorat Laugier Sieur de Porcheres, avec qui il avoit fait connoissance, le plaça auprès du Maréchal de Bassompierre, qui l'accepta en qualité de Secrétaire. C'est ce que dit M. Pellisson.

CLAUDE
DE
MALLEVILLE.
1647.

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 271.

François Ogier, dans sa Lettre à M. de Marolles Abbé de Villeloin, raconte ce fait un peu différemment.

» Malleville, dit-il, voyant que
» Croisilles s'étoit fait un nom par
» ses imitations des Epîtres amou-
» reuses d'Ovide, se mit sur les rangs;
» & comme c'étoit un esprit fort
» judicieux & fort poli, on estima
» qu'il l'avoit emporté sur l'autre,
» & en jugement pour l'invention,
» & en politesse pour l'élocution.
» M. le Maréchal de Bassompierre,
» qui avoit été l'un des Mécènes de
» Malherbe, & qui se connoissoit

Lettre à la
tête des Ep.
héroid. d'O.
vide, trad.
par Marol-
les, 1661,
in-8.

CLAUDE » parfaitement en cette sorte d'ou-
 » vrages, fit tant d'état de celui-ci,
 DE » qu'il en choisit l'auteur pour son
 MALLE- » Secrétaire. Et sans mentir, il eut
 VILLE. » raison de faire un tel choix. Il
 1647. » trouva chez lui de la suffisance &

» de la fidélité, dont il fut bien
 » servi en l'une & l'autre fortune.
 » Malleville fut l'adoucissement de
 » ses douleurs, & la principale con-
 » solation de sa captivité. Il le visi-
 » toit souvent à la Bastille, & lui
 » fournissoit ou des livres agréables
 » pour divertir son chagrin, ou des
 » lectures plus sévères & plus fortes,
 » pour consoler son innocence de
 » l'injustice qu'on exerçoit contre lui.
 » Il me souvient qu'en ce temps-
 » là, ajoute Ogier, il me consulta
 » plusieurs fois sur la traduction de
 » quelques passages que son Maître
 » ne pouvoit lire sur les originaux. »

Ogier ne dit pas que Malleville
 voyant que le Cardinal de Bérulle
 étoit en faveur, quitta M. de Bas-
 sompiere pour s'attacher à cette Emi-
 nence; mais que n'y ayant point
 avancé ses propres affaires, il rentra
 chez le Maréchal, & ne le quitta
 plus. Quand M. de Bassompierre eut
 recouvré

recouvré sa liberté, & sa charge de
Colonel des Suisses, il donna à M. CLAUDE
de Malleville l'emploi de Secrétaire DE
qui y est attaché; ce qui le mit en MALLE-
état de gagner quelque bien, dont VILLE.
il acheta une charge de Secrétaire 1647.
du Roi de la Grande Chancellerie.

*Dans le titre que j'ambitionne, dit-il à
M. le Chancelier en lui demandant
ses provisions, je n'envisage d'autre
félicité que celle de voir de plus près
votre Grandeur, & d'en approcher aussi
souvent que le devoir de ma charge l'exi-
gera. C'est à peu près ce qu'il répète
dans ce Sonnet qu'il adressa au même
dans cette occasion :*

Si je prens une charge en ce rigoureux âge ;
Où la nécessité ne connoît point de loy ,
Ce n'est pas , grand Seguier , pour prendre de l'employ
Ny d'un titre éclatant tirer de l'avantage.

Ce n'est pas pour entrer dans un noble héritage ,
Et m'affranchir des droits qui sont acquis au Roy ;
C'est pour avoir l'honneur de m'approcher de toy ,
Et te rendre un devoir où la charge m'engage.

C'est là le plus haut point de la félicité
Où mon ambition a son vol arrêté ;
C'est là de mon destin la plus douce aventure ;

J'adore ton mérite avec tous les humains ;
Et tu peux recevoir la foy que je te jure ,
Comme un second serment que je fais en tes mains :

CLAUDE
DE
MALLE-
VILLE.
1647.

Il accompagna M. de Bassompierre en Angleterre, & se fit dans ce Royaume des amis, qu'il eut soin de cultiver après son retour. Il est mort à Paris en 1647. âgé de 50. ans. On voit par ses Sonnets, qu'il avoit une sœur Religieuse, qui mourut avant lui.

M. de Malleville réussissoit dans la Poésie Latine & Française. Ses vers Latins sont en petit nombre, & je ne me souviens point d'en avoir vû d'autres que ceux qu'il fit contre le Parasite Montmaur, qui fut l'objet de la raillerie des beaux esprits de son temps. Ses Poésies Françaises ne furent réunies qu'après sa mort, en 1649. & en 1659. Elles consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, & quelques Paraphrases; l'une du Pseaume 30. *Exaltabo te, Domine*; la seconde, du Pseaume 136. *Super flumina Babylonis*; la troisieme, du Pseaume 126. *Nisi Dominus edificaverit domum*; la quatrieme, du Pseaume 113. *In exitu Israel*, &c. & une cinquieme, tirée de divers Pseaumes: c'est celle qui commence par ce vers:

Je veux chanter le Dieu qui régne sur la terre.

CLAUDE
DE
MALLE-
VILLE.
1647.

Beaucoup de ces Poésies ne roulent que sur l'amour; d'autres ont été faites pour des *Ballets*, ou à l'occasion de divers événemens arrivés durant la vie de l'Auteur.

M. Pellisson reconnoît que les Poésies de Malleville ont toutes de l'esprit, du feu, beaucoup de délicatesse & de douceur, qu'elles montrent une grande fécondité, & que le tour des vers plaît; mais il ajoute qu'il y a peu de ces pièces qui soient bien achevées.

Hist. de
l'Acad. Fr.,
ib.

Le Sonnet est le genre de Poésie pour lequel l'Auteur paroît avoir eu le plus d'inclination; c'étoit le plus difficile; & il n'avoit peut-être pas assez consulté ses forces en le choisissant. C'est ce que pensoit M. Despreaux, qui l'a eu, dit-on, en vûe plus que tout autre dans ces vers:

Art poét.,
ch. 2.

Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme,
Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard & Malleville;
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un fait chez l'Epicier,

CELUI de tous les Sonnets de Malleville, à qui on a donné la palme, est l'un des trois qu'il fit sur la belle *Matineuse*, c'est-à-dire, sur la comparaison de l'Aurore ou du Soleil, avec une belle personne que l'on rencontre à la pointe du jour.

Differt. de Ménage sur les Sonnets de la belle Matineuse, dans ses *Miscellanea*, in-4 p. 105. & suiv. deuxième part,

Le premier Poète que nous connoissons qui ait eu cette pensée, est Quintus Catulus, qui vivoit sur la fin de la République Romaine. Annibal Caro, Poète Italien, en fit usage dans un Sonnet, & fut imité à son tour par Francesco Rainerio, Gentilhomme Milanois, Secrétaire du Cardinal Verulano, & depuis de Pierre-Louis Farnese, fils du Pape Paul III. L'Epigramme de Catulus & le Sonnet de Caro plurent à nos Poètes François; & nous en trouvons plusieurs imitations dans leurs Poésies, entre autres dans celles d'Olivier de Magny & de Méziriac. Balzac mécontent de ces imitations, engagea Voiture à traduire en vers le Sonnet d'Annibal Caro; ce Poète y consentit, quoiqu'avec répugnance; son Sonnet François fut admiré; Malleville en fut jaloux, & sans en être prié, il fit trois Sonnets sur

le même sujet, qui remportèrent le prix sur celui de Voiture, & sur ceux de quelques autres beaux esprits, que l'exemple de Voiture avoit engagés dans la même carrière. Mais quelque estime que l'on ait faite de ces trois Sonnets, il paroît que les connoisseurs ont préféré celui-ci, qui est le vingt-neuvième dans le Recueil de Malleville :

CLAUDE
DE
MALLEVILLE.
1647.

Le silence régnait sur la terre & sur l'onde :
L'air devenoit serein , & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphire , affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde :

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil :
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde :

Quand la jeune Philis au visage riant ,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient ,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
Vous parutes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Quelque beauté qui ait été trouvée dans ce Sonnet, on a cependant critiqué ce vers *sacré flambeau du jour*, &c. Premièrement, parce qu'un flambeau n'est pas capable de jalousie. En second lieu, parce que ce mot

CLAUDE
DE
MALLE-
VILLE.
1647.

dégrade en quelque sorte le Soleil qui est traité de *Dieu* quelques vers plus haut. Je pourrois aussi censurer la pensée renfermée dans les trois derniers vers ; il n'y paroît une exagération extrêmement outrée :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

On estime encore son Sonnet sur la mort du Cardinal de Richelieu ; ses Stances sur la vanité du monde, que l'on a données mal à propos à M. Pavillon, dans l'édition de ses œuvres faite en Hollande , quelques Elégies, & plusieurs autres de ses Pièces, peu lûes aujourd'hui, peu connues même, & qui peuvent cependant être lûes avec satisfaction. Le Pere Rapiu, célèbre Jésuite, parlant du Rondeau dans ses Réflexions sur la Poésie, dit que Malleville en a fait d'admirables. Il cite en particulier celui-ci, qu'il traite de *chef-d'œuvre*, & qui est sur l'Abbé de Boisrobert.

Rap. édit.
in-4. p. 168.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere René devient Messire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,

Sous un bonnet enluminé
 En est, s'il le faut ainsi dire,
 Coiffé.

Ce n'est pas que Frere René
 D'aucun mérite soit orné,
 Qu'il soit docte, qu'il sçache écrire;
 Ni qu'il dise le mot pour rire:
 Mais c'est seulement qu'il est né
 Coiffé.

CLAUDE
 DE
 MALLEVILLE.
 1647.

Ce Rondeau a en effet la beauté que l'on souhaite dans les Rondeaux parfaits, qui consiste en ce que le mot répété est pris en trois sens différens.

Lorsque M. le Duc de Montausier recherchoit en mariage Julie-Lucine d'Angennes, Demoiselle de Rambouillet, il forma le dessein de lui présenter le jour de sa fête, un bouquet de fleurs toutes poétiques. L'exécution n'étoit pas difficile; ce Seigneur connoissoit par lui-même les routes du Parnasse. Cependant il voulut s'associer dans cette entreprise les Poètes les plus célèbres de son temps, & tous s'empressèrent à le satisfaire. Ils travaillèrent à l'envi à composer la *Guirlande* dont il vouloit couronner l'illustre *Julie*.

Claude de Malleville fut de ce nombre. Il fit lui seul neuf Pièces:

D iv

80 BIBLIOTHEQUE

CLAUDE DE MAILLE-VILLE. 1647. *La Couronne Impériale, la Violette, la Rose, la Flambe, les Soucis & les Pensées, le Soucy, l'Angélique, le Lys, & la fleur d'Adonis.* Les autres Poètes

qui travaillèrent en même temps, furent M. le Duc de Montausier lui-même, qui composa seize Pièces, MM. d'Andilly pere & fils, Chapelain, Colletet, Scudery, Habert Commissaire de l'Artillerie, Habert de Cerisy, Arnaud de Corbeville, Tallemant des Reaux, Martin, Gombaud, Godeau, Habert de Montmor, de Briote, Desmarets de Saint-Sorlin, & quelques autres dont on ignore les noms. On imprima dans le temps quelques-unes de ces petites pièces de Poésie; on en inséra dans divers Recueils; mais elles n'ont été réunies qu'en 1729. à la suite de la vie de M. le Duc de Montausier.

Le cabinet
de M. de
Boze.

Nous connoissons un cabinet de Livres rares & curieux, où l'on possède un Manuscrit de cette Guirlande, écrit sur velin par M. du Jarry en 1641. in-folio, avec les chiffres de Montausier & de Rambouillet; & l'on y apprend que M. le Duc de Montausier fit peindre en miniature par le fameux Robert, les fleurs les plus propres à former une Guirlande,

où il joignit à chacune les petites
pièces en vers dont je viens de par-
ler. M. Huet appelloit ce Manuscrit
le chef-d'œuvre de la Galanterie. Il
dit dans le *Huetiana* (p. 103. & 104.)
que ce fut le premier jour de l'année
1633. ou 1634. que Mademoiselle
de Rambouillet trouva à son réveil
ce présent sur sa toilette, & non en
1640. comme on le lit dans l'avis
qui précède le Recueil de ces vers,
à la suite de la vie du Duc de Mon-
tausier.

CLAUDE
DE
MALLE-
VILLE.
1647.

En 1641. Malleville, selon le récit
de M. Pellisson, fit imprimer un Re-
cueil de Lettres d'Amour de plusieurs
Auteurs dont il ne déclara point le
nom. Il y en a plusieurs de lui; quel-
ques-unes, dit-on, de Desportes; &
l'on en reconnoît de Voiture. On dit
aussi qu'il étoit l'auteur de la traduc-
tion de *Stratonice*, Roman Italien
de *Luca Asserino*, mais qu'il la donna
au Sieur Henri d'Audiquier son ami,
très-connu dans ce genre d'écrire, si
peu digne d'occuper le loisir d'un
honnête-homme, & d'amuser un es-
prit solide.

GUILLAUME CHEVALIER.

1647.

Guillaume *Chevalier* n'a pas dû se plaindre de n'avoir pas atteint, comme Poète, la réputation de Claude de Malleville. S'il s'est rendu justice, il a dû convenir qu'il ne le méritoit point. Il prend le titre de Docteur en Médecine, & se dit natif de la ville de Saint-Pierre-le-Moutier dans le Nivernois. J'ignore s'il a exercé sa profession à Paris, & s'il s'y est fait quelque nom. Son gros volume de Poésies, imprimé à Nyort en 1647, est demeuré dans l'oubli dont il étoit digne.

Dans son Epître dédicatoire au Roi Louis XIV. il dit qu'en 1643. Sa Majesté accepta de sa main un Sonnet de sa Muse lors fort jeune, & novice en son art; & dans la même Epître, il parle d'un premier tome, dans lequel il avoit essayé ses forces. Je ne le connois point. Mais à juger de ses premières forces par celles qu'il montre dans le volume que j'ai vû, j'ai droit de conclure qu'elles étoient plus que chancelantes dans son essai. Quand on a lû le titre de ce

deuxieme volume, on croit trouver
 dans ces *œuvres ou mélanges poétiques*,
les plus curieuses raretés & diversités
de la nature divine & humaine, traitées
en Stances, Rondeaux, Sonnets & Epi-
grammes. L'Auteur le promet; il ne
 lui a manqué que de tenir parole.

GUILLAU-
 ME CHE-
 VALIER.
 1647.

Une Anagramme, un Acrostiche,
 grand nombre de petits vers, enfer-
 més dans des fleurs de lys, à qui le
 Poëte donne le nom bizarre de *Stance*
pyramidale, le tout à la louange du
 Roi, forment une bonne partie de
 ce volume. Suivent des Stances en
 vers de diverses mesures, dont les
 sujets n'ont guères d'autre mérite que
 leur variété. Ici le Poëte parle sur
 les avantages d'une bonne réputa-
 tion; là, sur l'amour & l'amitié, la
 pudeur & l'honnêteté, la libéralité,
 & ce qu'on doit entendre par féli-
 cité. Dans d'autres Stances, il donne
 quelques préceptes sur l'étude, fait
 l'apologie des Arts & des Sciences,
 vante le bien de la Paix, discours
 sur l'Art militaire, sur les Loix, le
 génie du peuple, les devoirs du
 Magistrat; il s'élève même jusqu'à
 la Royauté, & entreprend d'expo-
 ser les devoirs qui y sont attachés.

GUILLAUME CHEVALLIER.
1647.
Il y a aussi des Rondeaux à la louange de la Reine Anne d'Autriche, & du Cardinal Mazarin. Je ne nie pas qu'il n'y ait dans tout cela des principes sages, solides, judicieux, de bonnes maximes qui méritent d'être mises en pratique : mais le tour est si prosaïque, le style est si froid, si languissant, l'expression est si mauvaise, que le Moraliste n'a guères dû trouver de Lecteurs.

Qui croiroit qu'avec ce goût Philosophique, un Médecin qui se montre si grave, si sérieux, eût aussi chanté l'amour & ses effets ? Notre Docteur le fait cependant dans un nombre de Sonnets, où il n'y a ni plus de chaleur, ni plus de génie poétique que dans ses autres Poésies. Il paroît par une Epigramme Latine, qu'il savoit jouer du Luth : à la bonne heure ; mais il touchoit fort mal celui d'Apollon.

Dès 1584. on avoit imprimé d'un Guillaume Chevallier ou de Chevallier, *les trois visions du décès ou de la fin du monde*, toutes par Quatrains. Si c'est là l'Essai dont parle notre Poète Médecin, il devoit être bien jeune lorsqu'il le composa, & dans un âge

fort avancé quand il donna en 1647. le recueit de Poésies dont je viens de faire mention. Quoi qu'il en soit, voici le jugement que Guillaume Colletet porte des trois visions dans son Discours de la Poésie Morale.

GUILLAUME CHEVALIER.
1647.
N. 67.

» Cet ouvrage , dit-il , justifie
 » assez clairement ce que j'ai dit
 » ailleurs, que les grands sujets di-
 » gnes de l'Épôpée, demandent bien
 » en notre langue un autre genre de
 » vers que celui des Stances ou des
 » Quatrains, puisque les siens, tous
 » enflés qu'ils soient, ne répondent
 » nullement à la dignité de sa ma-
 » tière, & n'ont pas ce bel air de la
 » Poésie qui flatte & qui transporte
 » ses Lecteurs où bon lui semble.
 » Ce n'est pas, ajoute Colletet, qu'il
 » n'y ait des endroits doctes, artifi-
 » ciels & considérables. Mais à mon
 » gré l'obscur & le médiocre l'em-
 » portent de bien loin sur l'éclatant
 » & sur le rare. »



VINCENT
VOITURE.

1648.

Disc. édit.
in-12. p. 49.
& 50.

VINCENT VOITURE.

» La Poésie Française, dit M.
» Pellisson dans son *Discours sur les*
» *œuvres de Sarasin*, avoit été gaie &
» folâtre du temps de Marot & de
» Mélin de Saint-Gelais; & quoique
» depuis elle eût encore paru quel-
» quefois avec le même visage, néan-
» moins les grands génies de Ron-
» sard, de du Bellay, de Remi Bel-
» leau, du Cardinal du Perron, de
» Desportes, de Bertaud & de Mal-
» herbe, plus graves & plus sérieux,
» l'avoient emporté par-dessus les
» autres, & nos Muses commen-
» çoient à être aussi sévères que ce
» Philosophe de l'antiquité, qu'on
» ne voyoit jamais rire. M. de Voi-
» ture vint alors avec un esprit très-
» galant & très-délicat, & une mé-
» lancholie douce & ingénieuse, de
» celles qui cherchent sans cesse à
» s'égayer. Il se souvenoit de la li-
» berté de notre ancienne Poésie; il
» avoit devant les yeux celle de
» quelques Italiens, & les finesses
» des plus polis Auteurs de Rome
» & de la Grèce. De tout cela en-

» semble, ne suivant personne, mais
 » éclairé seulement par ceux qui
 » l'avoient précédé, il se fit lui-
 » même un genre d'écrire, qui ne
 » charma pas moins par ses graces
 » que par sa nouveauté. Il dégoûta
 » même en quelque sorte la Cour &
 » les Dames, des choses plus fortes
 » & plus sérieuses. »

Il est considéré en France comme
 le pere d'un nouveau genre de Poésie,
 qui tient le milieu entre le sérieux
 & le burlesque; & qui étant égale-
 ment éloigné de la gravité & de la
 bouffonnerie, qui sont les deux extrê-
 mités de la Poésie, semble consister
 principalement dans le mélange de la
 badinerie avec la galanterie. Ce qui
 fait dire à Sarasin dans la *Pompe*
funèbre de Voiture, Pièce ingénieuse
 adressée à l'Abbé Ménage:

Voiture ce pauvre mortel,
 Ne doit plus être appelé tel;
 Voiture est mort, ami Ménage;
 Voituré qui si galamment
 Avoit fait je ne sçai comment
 Les Muses à son badinage.
 Voiture est mort: c'est grand dommage.

Ce fut lui qui fit revivre les Bala-
 des, les Rondeaux & les Triquets,

Tit. du Tit.
 Pam. Fr. p.
 226. 227.
 Baill. jug.
 des Sav. t. 5.
 p. 208.

Pompe funèbre
 parmi les œu-
 vres de Saraf.
 & dans le
*Liber adopti-
 vus de Mé-
 nage.*

VINCENT VOITURE. 1648. qui avoient été presque abandonnés depuis la réforme que Malherbe avoit faite sur notre Parnasse ; c'est lui qui fit revenir le goût qu'on avoit perdu pour Marot, qu'il prit en quelque sorte pour modèle de ses badineries & de ses enjouemens , mais qu'il n'imita pas servilement , & dont il fit plus consister l'imitation dans le tour qu'il donnoit à ce qu'il vouloit dire , & dans la maniere de les exprimer , que dans l'emploi des vieux mots de Marot.

Il avoit joint à ce goût , pour quelques-uns de nos anciens Poëtes François , l'étude des langues Latine , Italienne & Espagnole ; & c'est sur la lecture des meilleurs Auteurs qui ont écrit en ces langues qu'il a formé , selon M. Pellisson , *je ne sçai quel caractère nouveau* , qu'il n'a , dit-il , imité de personne , & que personne presque ne peut imiter de lui. Pour la langue Grecque , il paroît qu'il l'ignoroit ; sur quoi on lui fait dire dans sa Pompe funébre , que comme tout François de par Francus descendoit d'Hector , il avoit toujours haï les Grecs comme les ennemis de ses peres.

Part. 1.
Réflex. 3.

Le Pere Rapin dans ses Réflexions

sur la Poétique, prétend qu'il est un ~~des~~ des premiers qui ait entrepris de re- VINCENT
VOITURE.
1648.
trancher le faux brillant des grands
mots, & l'affectation du grand style
dans les vers. Mais il l'accuse aussi
d'être passé à une autre extrémité
par un soin trop scrupuleux de la
pureté du langage. Il croit que c'est
sans raison qu'il a voulu retrancher
l'usage des Métaphores, & de toutes
ces figures qui donnent de la force
& de l'éclat aux paroles; qu'il ne
s'est presque étudié qu'à renfermer
toute sa Poésie dans les bornes d'un
discours pur & châtié, sans l'exposer
au péril des expressions fortes & har-
dies.

Enfin, ce qui me paroît faire beau-
coup d'honneur à Voiture, c'est le
jugement favorable qu'en a porté M.
Despreaux, qui l'a élevé au-dessus
des Poètes de son temps, jusqu'à l'ap-
procher même d'Horace :

Et ne sçavez-vous pas que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

Sat. IX.

Et dans son Epître neuvième vers
164. & suivans :

VINCENT
VOITURE.
1648.

Condé même, Condé, ce héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle Tableau:
Et dans Sénéffe en feu contemplant sa peinture,
Ne défavoueroit pas Malherbe, ni *Voiture*.

Mais malgré ces éloges, que j'ai voulu rapporter de suite, me sera-t-il permis de dire que si Voiture a été selon le goût de son siècle, c'est que son siècle ne sentoît pas ses défauts, ou que ceux-ci n'étoient pas alors regardés comme tels par la multitude? Car enfin peut-on nier qu'on ne doive condamner dans Voiture les *pointes* qui y sont assez fréquentes, les petits *jeux de pensées*, les ridicules *jeux de mots*, les plates *équivoques*, & les *froides allusions* qu'on n'y rencontre que trop? A-t-on pû y approuver un certain libertinage qui régné dans toute sa galanterie, & qui n'est guères moins pernicieux pour les jeunes gens que les obscénités des autres Poètes?

L'autorité du célèbre Despreaux pourroit un peu plus m'embarrasser; je la respecte; & je sçai qu'on doit regarder cet Ecrivain comme ayant en quelque sorte créé le goût en France. Comment donc, avec l'esprit

naturellement juste, & l'amour du vrai, a-t-il pû faire autant d'estime de Voiture, qu'il paroît en avoir fait?

VINCENT
VOITURE.

Un Critique sage & judicieux s'est formé avant moi cette objection; & voici ce qu'il répond. » Tout ce

1648.

M. de Saint-
Marc, notes
sur Boileau,
t. 5. p. 406.

» que l'on peut dire pour excuser
» M. Despreaux, c'est qu'il est
» presque impossible que l'on ne
» conserve toujours quelques-uns des
» préjugés de sa jeunesse. Despreaux
» élevé dans l'admiration de Voiture,
» n'a pû cesser de l'estimer plus qu'il
» ne valoit; & ce qui peut l'avoir
» affermi dans son ancien préjugé,
» c'est que rien ne pouvoit être plus
» antipatique avec sa sorte d'esprit,
» que l'emphase de Balzac. Quoique
» Voiture soit au fonds aussi peu na-
» turel, & qu'il écrive moins bien,
» son style, tout recherché qu'il est,
» ne laisse pas d'être assez simple;
» quand on le compare à celui de
» Balzac, on lui trouve un certain
» air d'aisance, qui n'étoit que trop
» capable d'en imposer dans un temps,
» où le ton de la nature étoit encore
» moins connu qu'il ne l'est aujourd'hui.
» Despreaux, pendant tout le
» cours de sa vie, a vû Voiture des

» mêmes yeux qu'il l'avoit vû pen-
VINCENT » dant sa jeunesse. Voilà la cause de
VOITURE. » son estime pour ce Poète. »

1648.

Les Poésies Italiennes de Voiture, supposé qu'il en ait fait en cette langue, ne sont point imprimées. Des Espagnoles, je ne connois qu'une *Romance*, qui se trouve parmi ses œuvres; & des Latines, on ne parle que de la pièce d'environ 120. vers, intitulée *Hymnus Virginis, seu Astrææ*. Ses Poésies Françoises consistent en Elégies, Stances, Balades, Epîtres, Sonnets, Rondeaux, Chançons, vers burlesques, & *vers antiques*, c'est-à-dire, dans le vieux style. Un des Rondeaux contient en partie les règles de ce genre de Poésie; c'est celui-ci :

Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau
 M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
 Cela me met en une peine extrême :
 Quoi treize vers ? huit en *eau*, cinq en *éme* ?
 Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau ;
 Faisons-en six en invoquant Brodeau ,
 Et puis mettons par quelque stratagème
 Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
 Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau :
 Mais cependant me voici dans l'onzième ;

Et si je crois que je fais le douzième ;
 En voilà treize ajustez au niveau ;
 Ma foi c'est fait,

VINCENT
 VOITURE,
 1648.

Entre les Sonnets on lit celui-ci qu'il fit sur *la Belle Matineuse*, dont j'ai parlé à l'article de Claude de Malleville. Il n'est pas hors de propos de le rapporter afin qu'on puisse en faire la comparaison avec celui que j'ai cité dans le même article :

Des portes du matin l'Amante de Céphale
 Ses roses épandoit dans le milieu des airs ,
 Et jetoit sous les Cieux nouvellement ouverts ,
 Ces traits d'or & d'azur , qu'en naissant elle étale.

Quand la Nymphé divine , à mon repos fatale ,
 Apparut & brilla de tant d'attraits divers ,
 Qu'il sembloit qu'elle seule éclairât l'Univers ,
 Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux
 Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux ,
 Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde , la terre , & l'air s'allumoient à l'entour ;
 Mais auprès de Phillis on le prit pour l'Aurore ,
 Et l'on crut que Phillis étoit l'astre du jour.

Ce que l'on estime le plus dans les autres Poésies de Voiture, sont quelques Rondeaux, la Réponse à la plainte faite par *Patrix*, des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de *Neufgermain*, quel-

VINCENT
VOITURE.
1648.

ques Balades, & plusieurs Epîtres, entre autres, la Réponse à l'Epître écrite à Madame la Duchesse de Montausier, sur son nouvel accouchement, & celle qu'il adressa à M. le Prince, sur son retour d'Allemagne en 1645. C'est dans cette dernière Epître qu'on lit ces vers cités par différens Ecrivains, comme contenant une louange délicate :

C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins ;
Dès qu'elle vous fera ravie ,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roi , soit Prince , ou Conquérant ,
On déchet bien fort en mourant :
Ce respect , cette déférence ,
Cette foule qui suit vos pas ,
Toute cette vaine apparence ,
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoique vôte esprit se propose ,
Quand vôte course sera close ,
On vous abandonnera fort ;
Et , Seigneur , c'est fort peu de chose
Qu'un demi-Dieu quand il est mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la Barque ,
Où l'on ne reçoit point les corps ,
Et la gloire & la renommée ,
Ne sont que songe & que fumée ,
Et ne vont point jusques aux morts , &c.

Les Lettres de Voiture, écrites en prose, sont peut-être plus connues que ses Poésies, & elles ont fait autrefois les délices de la Cour & de la Ville; mais on ne les lit plus guères aujourd'hui. On estime encore son Roman d'*Alcidalis* & de *Zélide*, dont la matiere lui avoit été fournie par Julie d'Angennes de Rambouillet, Marquise de Montausier; & il n'a, dit-on, d'autre défaut que celui de n'avoir pas été achevé par lui-même. La conclusion de ce Roman, donnée par le Sieur des Barres, est en effet très-inférieure à ce qui précède. Disons maintenant quelque chose de la vie de l'Auteur.

VINCENT
VOITURE.
1648.

Vincent de Voiture né à Amiens l'an 1598. étoit fils d'un Marchand de vin en gros, suivant la Cour, homme de bonne-chere, & fort connu des Grands. Il fut élevé à Paris, où il étudia au Collège de Boncour avec M. le Comte d'Avaux, -qui commença dès-lors à le goûter; & qui étant devenu Surintendant des Finances, le fit son Commis, seulement afin qu'il en touchât les appointemens, sans en faire la fonction. Ce fut aussi lui qui l'introduisit à la

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1.
Tit. du Till.
Parn. Fr. p.
225.
Biblioth.
poët. t. 1. p.
181.

VINCENT VOITURE. Cour, où les agrémens de sa conversation & la délicatesse de son génie, le firent bien-tôt connoître, & obligerent les personnes du premier rang à oublier sa naissance, & à se familiariser avec lui. M. de Chaudbonne lui ouvrit l'entrée de l'Hôtel de Rambouillet, qui étoit le rendez-vous de tous les beaux esprits de ce temps-là, & il y fut goûté & désiré.

On ne se contenta pas de lui donner des louanges, toujours trop stériles quand elles sont seules. Il fut gratifié de plusieurs pensions, Maître-d'hôtel du Roi, & Introduceur des Ambassadeurs chez Gaston de France, Duc d'Orléans. Il suivit ce Prince en Languedoc pendant les troubles du Royaume; après quoi il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa par curiosité jusqu'en Afrique. Etant à Madrid il fit des vers Espagnols, qu'on croyoit être de Lopez de Vega, le Poète le plus célèbre qu'ait produit l'Espagne; tant la diction en étoit pure. Le Comte Duc d'Olivarés, Ministre du Roi d'Espagne, dont on trouve dans ses œuvres un fragment d'Eloge, l'honora de son amitié la plus particulière.

Ce

Ce fut encore Voiture qui fut chargé de porter à Florence la nouvelle de la naissance du Dauphin, depuis le Roi Louis XIV.

VINCENT
VOITURE.
1648.

Dans les deux voyages qu'il fit à Rome, l'Académie des *Humoristes* fut si charmée des vers qu'il composa en leur langue, qu'elle lui envoya des Lettres d'Académicien. Il avoit été reçu à l'Académie Française en 1634. Son bon esprit & sa politique parurent en diverses occasions; on en voit des preuves dans sa Lettre au sujet de la prise de la ville de Corbie sur les Espagnols en 1636, où il fait un éloge sage & fin du Cardinal de Richelieu, dont il appréhendoit la disgrâce, à cause de la retraite subite de Gaston d'Orléans. Comme la Cour est le théâtre de l'envie, sa naissance & son aversion pour le vin, étoient souvent l'objet des railleries des Courtisans; M. Pellisson en rapporte quelques-unes dans son Histoire de l'Académie; mais Voiture, loin de s'en fâcher, étoit le premier à tourner tout en plaisanterie. Il étoit poli, généreux, obligeant, sincère, & bon ami. Il étoit porté à la passion de l'amour, ou du moins il feignoit d'en

être tourmenté ; & quoiqu'on l'accusât de n'avoir jamais véritablement aimé, il se vantoit d'en avoir conté à toutes sortes de personnes, depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette, & depuis la Couronne jusqu'à la Cale, selon l'expression de Sarasin dans sa Pompe funèbre. Une autre de ses passions, c'étoit le jeu ; elle étoit extrême, il y perdoit quelquefois des sommes considérables, & s'y livroit fréquemment jusques fort avant dans la nuit. C'est à quoi Sarasin fait allusion dans le même Ecrit, où après avoir dit que l'Aurore noya toutes les fleurs,

Pompe fun.
de Voit. p.
Eo. du Liber
adoptivus de
Ménage.

Du grand déluge de ses pleurs ,
Et grossit les flots d'Hypocrène
Presque autant que ceux de la Seine ,

Il ajoute :

Quelque bel esprit me dira
Qu'encor que Voiture eût des charmes ,
Il ne méritoit pas ces larmes :
Que l'Aurore se faisoit tort
De pleurer chaudement sa mort ;
Veu qu'il montrait par-tout pour elle
Une aversion naturelle ,
Ne la voyant que rarement ,
Et toujours fort chagrinement :
Se couchant quand elle alloit naître ,
Luy fermant au nez la fenestre ,

Et mesmes estant si hardy

De receler jusqu'à midy

Sous une pesante paupiere

Le sommeil qui hait la lumiere.

VINCENT
VOITURE.

1648.

Sans cette passion Voiture auroit pu mourir fort riche. Son tempérament foible, joint à peu de ménagement, & à une colique dont il fut longtemps tourmenté, abrégé ses jours. Il mourut sans avoir été marié, un Mercredi 27. Mai 1648. à Paris, rue Saint-Thomas du Louvre, & fut enterré à Saint-Eustache. C'est ce que dit M. l'Abbé d'Oliver dans ses notes sur l'Histoire de l'Académie Française de M. Pellisson. Sarasin, dans sa Pompe funébre de Voiture, étoit, sans doute, mal instruit lorsqu'il a mis la mort de son ami le 7. Juillet.

Cet écrit de Sarasin, ouvrage mêlé de prose & de vers, est très-ingénieux ; il contient une partie des aventures de Voiture. Son génie, & le caractère de son esprit, sont aussi très-naïvement représentés en la personne de *Callicrate*, dans le troisieme volume du Roman de *Cyrus*. Sarasin a fait sur sa mort cette Balade, où il fait ainsi parler Marot :

Pompe fun.
ib. p. 95.

E ij)

VINCENT
VOITURE.
1648.

Maître Vincent nous avoit retirés,
Par ses beaux vers faits à nostre maniere,
Des dents des vers nos ennemis jurés,
Du long oubly, d'une sale poussiere.
Lorsque jadis nous tenions cour pleniere,
Tout gentil cœur composoit un Rondeau;
Vieille Balade estoit un fruit nouveau,
Les Triolets avoient grosse pratique,
Tout nous rioit : mais tout est à vau-l'eau,
Voiture est mort ; adieu la Muse antique.
Bien est raison que soyons explorez
Quand Atropos la Parque safraniere,
En retranchant les beaux filets dorés
Où tant se plut sa sœur la Filandiere,
A fait tomber Voiture dans la Biere.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au Renouveau
Le Rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter, en pleurant comme un veau,
Voiture est mort ; adieu la Muse antique.

Or nous serons par-tout deshonorés ;
L'un sera mis en cornets d'espiciere :
L'autre exposé dans les lieux esgarez
Où les mortels d'une posture fiero
Luy tourneront par mespris le derriere.
Plusieurs seront balayez au ruisseau.
Maint au foyer traînant en maint lambeau
Sera bruslé comme un traître Hérétique.
Chacun de nous aura part au gasteau.
Voiture est mort ; adieu la Muse antique.

E N V O Y.

Prince Apollon, un funeste corbeau,
En croissant au sommet d'un ormeau,
A dit trois fois d'une voix prophétique,

Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau :

Voiture est mort ; adieu la Muse antique.

VINCENT
VOITURE.

1648.

On a plusieurs éditions des œuvres de Voiture. Celle que j'ai principalement consultée, est celle de 1672. donnée par Etienne *Martin de Pinchesne*, neveu de l'Auteur. Elle est dédiée à M. le Prince de Condé ; & dans la Préface, l'Editeur fait un éloge très-flateur de son oncle. Il a publié à la fin la Lettre de Costar, sur le sujet du fragment d'*Alcidalis*, les *Nouvelles Lettres de Voiture*, qui n'étoient pas dans les premières éditions de ses œuvres ; les vers Latins de Gilles Ménage, & de Jules Pilet de la Ménardière sur la mort de Voiture, & ce Sonnet de Pinchesne lui-même sur le même sujet :

C'est trop pleurer un mort , à qui les destinées

Firent un si riant & si tranquille cours ;

Qui sut si bien user des momens de ses jours ,

Et vit de tant d'honneur ses veilles couronnées,

Une suite , en vivant , de graces enchaînées ,

De leurs dons plus exquis ornerent ses discours ;

Et l'art à leurs beautés ajoutant son secours ,

Sur un parfait modèle accomplit ses années.

Il est vray que la mort , par qui tout est détruit ;

Trop tost du noir bandeau de l'éternelle nuit

A voilé sa belle ame , & fillé sa paupière.

Mais sans plus rien devoir au céleste flambeau,

VINCENT Brillant dans ses écrits de sa propre lumière,

VOITURE. Ne va-t-il pas revivre en dépit du flambeau?

1648.

On voit par ce Sonnet que le neveu étoit fort inférieur à l'oncle pour les talens Poétiques; mais j'en parlerai ailleurs. Je remarquerai seulement que Pinchesne n'attendit pas à l'année 1672. pour mettre au jour les œuvres de Voiture. Il en avoit donné une édition dès 1650. in-4°. qu'il dédia à M. le Prince de Condé, premier Prince du Sang, avec une Préface ou *Avis au Lecteur*, qui contient en particulier un grand éloge de Voiture; & cette édition a été suivie de plusieurs autres, tant en France que dans le pays étranger. Voyez le Catalogue à la fin de ce volume.

La réputation de Voiture fut attaquée après sa mort par Paul Thomas Sieur de Girac, Conseiller au Présidial d'Angoulême, qui fit contre les Lettres du premier, une Dissertation Latine qu'il adressa à M. de Balzac. Cet écrit échauffa les Partisans des œuvres de Voiture. Costar prit la défense des Lettres de son ami, & Etienne Martin Sieur de Pinchesne, la fit imprimer en 1653,

& en donna une seconde édition en 1654. Cette Défense est précédée d'un assez long avertissement de l'Editeur. VINCENT
VOITURE.
1648.
Le Sieur de Girac répondit en 1655, & joignit à cette Réponse des Remarques sur le Livre intitulé, *Entretiens de M. de Voiture & de M. Costar*, qui avoit paru en 1654. Costar opposa en 1655. une *Suite de la Défense des œuvres de M. de Voiture*, qu'il adressa à Ménage. La même dispute produisit en 1657. l'*Apologie de M. Costar* par lui-même, adressée encore à Ménage; & enfin la *Réplique de Girac à Costar*, qui parut en 1660, & fut réimprimée en 1670, & qui termina la contestation. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce démêlé, où il n'est presque point question de Voiture comme Poëte. Le Sieur de Pinchesne décida le différend de sa propre autorité en faveur de son oncle, par ce *Sonnet aux Mânes de Voiture*, qu'il mit à la fin de la *Défense des œuvres* de cet Ecrivain:

En vain pour effacer l'honneur de ta mémoire
Qui longtems après toy fit un bruit rompareil,
L'envie, à ce grand bruit qui causa son réveil,
Vint opposer son ombre à l'Astre de ta gloire.
Des monstres enfantez de sa malice noire,

VINCENT
VOITURE,
1648.

L'amas fut impuissant pour ternir ce Soleil ,
Qui tousjours en lumiere à soy-mesme pareil ,
Vit cette Hydre aux abbois te céder la victoire.

Costar en ce besoin ton *Ægide* rendu ,
Du venin de ses traits t'a si bien deffendu ,
Que leur mortelle atteinte en retourna sur elle ;

Et que sous cet *Atléte* , avec les bras liez ,
Et trop courts pour te faire une guerre nouvelle ,
Elle tomba captive , & mourut à tes pieds.

Je pense què Voiture auroit été plus
flaté s'il eût pû lire ces vers que M.
de Callieres a faits à sa louange , &
qui font partie des éloges de quel-
ques Poètes , imprimés à la suite. de
la Science du Monde , par le même
M. de Callieres.

Pour faire une exacte ~~ceinture~~
De l'esprit du fameux *Voiture* ,
Il faudroit emprunter le sien ;
Il eut des graces sans égales
Dans ses vers , dans son entretien ,
Dans ses Lettres originales ;
Par-tout il badina si bien ,
Qu'il fit des chef-d'œuvres de rien.



FRANÇOIS DE CAUVIGNY, FRANÇOIS
Sieur DE COLOMBY. DE
 CAUVIGNY

Sieur DE
 COLOMBY.

1648.

Huet orig.
 de Caen, p.
 369.
 Hist. de
 l'Acad. Fr.
 t. 1. p. 289.

François de Cauvigny, *Sieur de Colomby*, ou de *Coulomby*, comme il signoit quelquefois, mourut, ainsi qu'on le conjecture, la même année que Voiture, en 1648. à l'âge de 60. ans. Il étoit aussi de l'Académie Française. De six freres, nés, comme lui, à Caen, il fut le quatrième. Son frere aîné avoit épousé la fille de M. Morant Trésorier de l'Epargne, qui en cette considération lui procura des graces de la Cour. Il y possédoit une charge qui n'avoit point été avant lui, & qui n'a point été depuis; c'étoit celle d'*Orateur du Roi pour les Discours d'Etat*. C'étoit en cette qualité qu'il recevoit douze cens écus tous les ans. Il tiroit aussi d'autres bienfaits de la Cour, & il vouloit qu'on les crût encore plus considérables qu'ils n'étoient. Sur la fin de ses jours il embrassa l'état Ecclésiastique, mais sans entrer dans le Sacerdoce. Il étoit parent de Malherbe, avoit été son disciple, & fut toujours son partisan. Il paroît

qu'il ne se trouva plus aux assem-
blées de l'Académie François, de
puis qu'il eut quitté la Cour & char-
gé d'habit.

FRANÇOIS
D E
CAUVIGNY
SIEUR DE
COLOMBY.

Ouvres de
Saint Evrem.
t. 1.

Tous ces faits sont énoncés, a
moins en partie, dans ce que M. d
1648. S. Evremont lui fait dire dans la Co
édie des Académiciens, Scene IV. du
premier Acte. Car après que Por-
cheres d'Arbaud lui a fait ce com-
pliment :

Illustre *Colomby*, vrai cousin de Malherbe,
De ton mérite seul glorieux & superbe ;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui ?

Colomby répond :

Malherbe ne v's plus, Bertaut n'est plus au monde ;
D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde. . . .
Vous savez que j'avois auprès du Potentat
La charge d'*Orateur des affaires d'Etat*. . . .
Or n'étant point payé de mes appointemens, . . .
Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes, . .
Aux Auteurs assemblés prenez soin de le dire,
Que las de mes emplois, enfin je me retire. . . .
Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de réformer les mots, je me réformé.

Colomby étoit de grande taille, &
fort puissant, d'une humeur ambi-

tieuse, & concerté en toutes ses actions. Il n'estimoit pas M. Coëffeteau; il blâmoit même tout ce qu'il voyoit de lui. Ses Poésies Françaises ne sont pas méprisables; on y voit de la facilité, & une sorte de génie, sur tout dans sa *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque durant sa captivité*, Poëme d'environ 300. vers, imprimé en 1616. Cependant, si l'on en croit l'Auteur de la vie de Malherbe, attribuée à Racan, Malherbe disoit de Colomby, *qu'il avoit bon esprit, mais qu'il n'avoit point le génie à la Poésie*. Mais je ne pense pas qu'il faille prendre cette critique trop à la lettre.

FRANÇOIS
DE
CAUVIGNY
SIEUR DE
COLOMBY.
1648.

Outre la *Plainte de la belle Caliston*, on trouve encore de Colomby treize pièces dans les *Délices de la Poésie Française*, chez Toussaint du Bray, 1620. in-8°. Sçavoir, des Stances où le Poëte rend graces à Dieu des Mariages du Roi Louis XIII. & de *Madame*, & des heureux succès de la Régence de la Reine Mere; *Consolation à la même Reine* sur la mort du feu Roi Henri IV. Cette pièce avoit déjà paru dans le *Cabinet des Muses, ou nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*,

FRANÇOIS DE CAUVIGNY
Sieur DE COLOMBY.
 1648. en 1619. à Rouen. Quatre Sonnets;
 une Chançon; la Plainte de Madame
 de Rohan sur la mort de Madame
 la Duchesse de Deux-Ponts sa fille,
 arrivée le 10. Mai 1607, après avoir
 été mariée le 28. Août 1604. avec
 Jean II. Duc de Bavière & de
 Deux-Ponts; des Stances où le Poëte
 chante une *Victoire amoureuse*; un Dis-
 cours présenté à Henri IV. lorsque
 ce Prince partoît pour faire le siège
 de Sedan; par conséquent en 1606.
*Des vers pour le Carrousel des maria-
 ges du Roi & de Madame; & une*
Prière à Jesus-Christ. Quelques-unes
 de ces pièces ne roulent que sur
 l'Amour; mais le Poëte n'y passe que
 rarement les bornes de la sagesse, soit
 dans les pensées, soit dans les expres-
 sions, témoin ce Sonnet qui m'a
 paru assez bien tourné:

Celle qui m'a soumis à l'amoureux servage,
 Un jour se promenant près des flots de la Mer,
 Ecrivir de son doigt sur le bord du rivage,
 Jusqu'au tombeau, Daphnis, je promets de t'aimer.

Facile à décevoir comme un Amant peu sage,
 Cette visible erreur je me vais imprimer,
 D'avoir par ma constance arrêté ce courage
 Qu'Amour, ny la pitié ne scauroient entamer.

Mais je fus bien déçu par cette Ame infidelle:

La faute toutefois vint de moy comme d'elle ,

De croire aux fictions d'un esprit si rusé.

Car je devois juger son amour périssable ,

Puisque le vain serment dont je fus abusé

Fut des mains d'une femme écrit dessus le sable.

FRANÇOIS
DE
CAUVIGNY
SIEUR DE
COLOMBY.
1648.

Colomby est encore auteur de quelques Lettres qui sont dans le Recueil de *Faret*; d'un Discours sur l'autorité des Rois; d'une Lettre à M. le Charicelier, où il ajoute à sa qualité d'*Orateur du Roi pour les Discours d'Etat*, les titres de Seigneur de Colomby, & de Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé; d'une Réfutation de l'Astrologie judiciaire; de la traduction d'une partie du Livre premier des Annales de Tacite, avec des observations politiques, topographiques & historiques; & d'une traduction de Justin. Ce dernier ouvrage est le plus considérable de ceux que Colomby a composés; il le fit par l'ordre du Roi. Tannegui le Févre estimoit cette traduction; & il en a donné une nouvelle édition par lui retouchée, avec des notes, en 1672. Pour ce qu'il a traduit de Tacite, Balzac n'en faisoit aucun cas, comme on le voit par une de ses Lettres, écrite à Chapelain le

premier Août 1640, où il dit qu'il
 FRANÇOIS y avoit peu d'intelligence entre Colomby
 DE & Tacite au temps même de leur plus
 CAUVIGNY grande familiarité.
 Sieur DE
 COLOMBY.

1648.

NICOLAS VAUQUELIN,
 Sieur DES IVETEAUX.

L'Académie Françoisé ne s'associa
 point Nicolas *Vauquelin des Iveteaux*,
 qui avoit encore plus de mérite que
 LIN, Sieur le sieur de Colomby, son contem-
 DES porain. Il étoit fils de Jean *Vauquelin*
 IVETEAUX Sieur de la *Frenaye*, dont j'ai parlé
 1649. ailleurs, né, comme lui, à la Fre-
 Huet, orig naye, près Falaise, & avoit pris dans
 de Caen, p. la maison paternelle l'amour & le
 354. & f. goût de la Poésie Françoisé. Il n'a-
 voit que 14. à 15. ans lorsque son
 pere lui adressa une de ses *Satires* ou
 Vign. Marv. Épîtres en vers, dans laquelle il lui
 Mélanges, t. 1. p. 177. & donne des avis très-sages que son
 suiv. fils a fort mal suivis. Il lui dit entre
 Poés. de Jean autres choses :
 Vauquel. p. 328, & f.

Tu portes, mon cher fils, le nom assez fameux
 De ton grand Bisayeul : c'est pourquoy si tu veux
 Ensuivre les vertus, tu as un exemplaire,
 Sans le chercher plus loin, pour t'apprendre à bien
 faire. . . .
 Tu es jeune, étudie en ta belle jeunesse ;

FRANÇOISE. III

Et tandis que tu l'as , employe en allegresse
 Le temps & la saison.
 De nature tu n'es robuste ni puissant ,
 Pour des armes porter le fais rude & pesant ;
 Ains tu as un esprit qui tenant de Mercure
 Et du chantre Apollon , des lettres aura cure. . . .
 Mais par sur-tout , mon fils , je te prie , étudie
 D'apprendre la sagesse , & de former ta vie
 A l'exemple des bons ; & n'apprend le sçavoir
 Pour richesse ou profit quelque jour en avoir :
 Tu seras assez riche ayant en ta jeunesse
 Appris par les vertus à gagner la sagesse ,
 A n'être point méchant , à n'avoir dans le cœur
 Un bourreau qui cruel te traite à la rigueur. . . .
 Fautif , ne te prend pas , mon fils , à l'Eternel ,
 Comme s'il t'avoit fait pour être criminel.
 Bref il te faut garder , de sottise véhémence ,
 Accuser du haut Dieu la haute providence ;
 (Car rien n'est fait sans cause ;) ains prendre en bonne
 part .
 Et les biens & les maux , ainsi qu'il les départ. . . .
 Le sage n'est jamais de rien nécessaire , &c.

NICOLAS
 VAUQUE-
 LIN, Sieur
 DES
 IVETEAUX
 1649.

Des Iveteaux fit ses études à Caen ,
 & il y fit des Discours publics dans
 l'Université en habit de Cavalier ;
 usage qui n'étoit pas rare alors , com-
 me je l'ai observé dans la vie de
 Malherbe. Jean Vauquelin son pere ,
 qui étoit Lieutenant Général de
 Caen , l'adopta d'abord à son Tri-
 bunal , & ensuite lui résigna sa char-
 ge. Il l'exerçoit depuis quelque temps ,

NICOLAS VAUQUELIN, Sieur DES IVETEAUX. 1649. lorsque François-Annibal Duc d'Estrées, depuis Pair & Maréchal de France, passant par Caen, à son retour de Bretagne où il avoit tenu les Etats, goûta son esprit dans une visite qu'il en reçut, lui conseilla de ne point passer sa vie à rendre des Sentences, & l'exhorta à venir à la Cour, où il lui promit sa protection. Des Iveteaux déjà dégouté de son état, parce qu'il venoit d'être cité au Parlement de Rouen, pour y rendre compte d'une Sentence qu'il avoit donnée, suivit le conseil du Duc d'Estrées, vendit sa Charge à son frere puiné Guillaume Vauquelin, se retira de Caen, & alla trouver son nouveau Protecteur, qui par son crédit & celui de Philippe Desportes, Abbé de Thiron, le fit choisir pour Précepteur de M. de Vendôme, fils de sa sœur, la fameuse Gabrielle d'Estrées.

Ce fut pendant le temps qu'il étoit chargé de cette éducation, que des Iveteaux composa son Poème *de l'institution du Prince*, qu'il adressa à son Disciple. C'étoit à ce qu'il paroît, en 1607, le jeune Prince étant alors âgé de 13. ans. Ce Poème commence ainsi :

F R A N Ç O I S E. 113

César, fils de Henry, le miracle du monde,
 Il sera bientôt temps que ta vertu responde
 Aux présages heureux que tu donnes de toy,
 Et qu'en les surmontant, tu contentes le Roy. . .
 Suy les pas de ton pere.
 Ce grand Mars à treize ans aux batailles estoit,
 Et son Ange en naissant aux périls le portoit.

NICOLAS
 VAUQUE-
 LIN, Sieur
 DES
 IVETÉAUX.
 1649.

Les avis qu'il lui donne ensuite sont
 judicieux; & l'on remarque dans ce
 Poëme des tours singuliers, mais
 énergiques, un caractère original,
 mais plein de sens. Tout y coule de
 source, & le Poëte n'emprunte rien
 que de lui-même. Il n'exhorte pas
 seulement son Disciple à pratiquer
 les vertus morales, il veut qu'il ait
 les chrétiennes :

Jettes les yeux au Ciel, c'est là que je voudrois
 Prendre l'appuy des Grands, & l'ornement des Rois. . .
 Donne ton cœur à Dieu, recherche son secours,
 Et sur luy seulement fonde l'heur de tes jours :
 Fuy, pour suivre ses loix, les fortunes prosperes,
 Et ne t'esloigne point de la foy de tes peres. . .
 Tu peux en tous endroits, & lorsque tu le veux,
 Invoquer l'Eternel, & luy faire des vœux :
 Pour ceux qui vivent bien le Monde n'est qu'un Temple;
 Mais tu luy dois ta vie, au peuple son exemple ;
 Le Chef peut sur la foy, comme il fait sur les mœurs, &c.

Parlant de la protection que les

Princes doivent accorder aux Arts & aux Sciences, il lui dit :

VAUQUE-

LIN, Sieur Ramene donc icy ces beautez dédaignées ;

DES Et fay que par *César* les Muses esloignées ,

IVETEAUX. Qui si soigneusement jusqu'ici t'ont nourry ,

1649. Reviennent à la Cour , au siècle de Henry.

Je ne veux pas pourtant que ton cœur s'en affole ,

Instruy-toy pour le monde , & non pas pour l'escole ;

Il faut que ton sçavoir se découvre en vivant ;

Je t'aime beaucoup mieux habile que sçavant. . . .

Sans espouser les arts , ni sans les ignorer ,

C'est estre assez savant que de les honorer.

Prends tes secours par-tout , aux jardins , à la table :

Que même le menteur te fasse véritable , &c.

Ce fut lui , & pendant qu'il étoit encore dans le même emploi , qui introduisit à la Cour Jérôme Bignon , qui devint depuis si célèbre , & dont les talens extraordinaires étoient déjà fort connus.

Hieron. Bi-
gnon. Elog.

Tous ceux qui ont parlé du Sieur des Iveteaux , disent qu'il fut aussi Précepteur de Louis XIII. alors Dauphin. On lui en donne le titre dans l'Eloge funébre en Latin de Jérôme Bignon ; l'Abbé de Marolles le dit aussi dans son *Dénombrement* ; M. Huet le répète dans ses *Origines de Caen*. Aucun ne marque le temps où il fut honoré de cet emploi. Cette

époque est cependant fixée dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de France (t. 2. p.) 265. voici ce qu'on y lit. » En ce mois (de Février) » le Roi donna à M. le Dauphin » pour Précepteur un nommé des Iveteaux, qui n'étoit pas l'homme » de *Platon*, ains au contraire des plus » vicieux. Il avoit toutes les bonnes » parties requises en un parfait Cour- » tisan. Sa Majesté néanmoins vou- » lut qu'il le fût nonobstant toutes » prières & remontrances. Même la » Reine en fut si mal contente, qu'on » disoit qu'elle en pleura. Aussi quand » des Iveteaux se présenta devant » elle pour l'en remercier, elle lui » dit: Si j'avois été crue, vous n'au- » riez jamais été le Précepteur de » M. le Dauphin. » Il se fit cepen- » dant aimer du jeune Prince, ajoute le même Historien; » mais il fut » congédié en 1611. pour avoir ba- »illé entre autres de M. d'Ancre; » & dit que si le Roi pouvoit une » fois être majeur, il leur donneroit » gens en tête qui auroient plumé » & poil. » Nicolas le Fèvre, hom- » me plein de piété & de sçavoir, fut » mis à sa place.

NICOLAS
 VAUQUE-
 LIN, Sieur
 DES
 IVETEAUX
 1649.

Ibid. p. 377.

Des Iveteaux sortit au reste de la Cour avec une pension de deux mille écus, & deux Abbayes, celle du Val, & celle de la Trappe. Mais sa vie toute épicurienne ayant déplu au Cardinal de Richelieu, cette Eminence lui en fit des reproches, & le chagrina; ce qui l'engagea à se démettre de ses Bénéfices, croyant acquérir par-là la liberté de vivre comme il le vouloit.

NICOLAS
VAUQUE-
LIN, Sieur
DES
IVETEAUX
1649.

Edit. de
1725. t. I. p.
177. & suiv.

.. Voici ce qu'on lit sur lui dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, donnés sous le nom de *Vigneul Marville*. » Fatigué de la Cour, des » Iveteaux se retira dans sa belle » maison du Fauxbourg Saint-Germain, où il mena jusqu'à une » extrême vieillesse la même vie qu'il » a décrite dans le fameux Sonnet, » qui commence par ces vers :

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Rechercher en tout temps l'honnête volupré,
Contenter ses desirs, conserver sa santé, &c.

» L'amour des plaisirs l'enyvra, &
» le rendit ridicule aux yeux de
» ceux-là même qui excusoient da-
» vantage ses foiblesses. Un jour,
» pour son malheur, sortant de chez

» lui, il trouva à sa porte une jeune
 » personne, tombée en foiblesse. Il
 » lui fit donner du secours; la re-
 » garda, en fut regardé; elle lui
 » plut; dès ce moment cette Circé
 » devint la maîtresse absolue de son
 » cœur & de sa maison. » L'Au-
 » teur la nomme *Dupuis*, & dit qu'elle
 » étoit femme d'un de ces Joueurs de
 » violon qui courent les cabarets. Elle
 » jouoit très-bien de la harpe, & avoit
 » une belle voix; ce qui ne lui servit
 » pas peu à s'attacher des Iveteaux,
 » qui aimoient passionnément la Musique
 » & les Instrumens,

NICOLAS
 VAUQUE-
 LIN, Sieur
 DES
 IVETEAUX
 1642.

» Comme il s'imaginoit, ajoute
 » le même Ecrivain, que la vie
 » champêtre est la plus heureuse de
 » toutes les vies, & qu'il vouloit
 » être heureux, il s'habilloit en Ber-
 » ger; & prenant l'air d'un *Pastor*
 » *fido* avec sa Dame, la houlette à
 » la main, la panetière au côté, le
 » chapeau de paille doublé de satin
 » couleur de rose sur la tête, il con-
 » duisoit paisiblement le long des
 » allées de son jardin ses troupeaux
 » imaginaires; leur disoit des Chan-
 » sonnettes, & les gardoit du Loup.
 » Quand la Demoiselle Dupuis jouoit

118. BIBLIOTHEQUE

» de la harpe, des Rossignols, dres-
 NICOLAS » sés à cela, sortoient de leur voliere,
 VAUQUE- » & venoient se pâmer sur l'instru-
 LIN, Sieur » ment. Enfin,

DES
 IYETEAUX

1649.

» Des Jardins, des Tableaux, la Musique, des vers ;
 » Une Table fort libre, & de peu de couverts,

» ne suffisoient point à des Iveteaux,
 » Il rafinoit tous les jours sur les
 » plaisirs, soit pour les augmenter,
 » ou pour les rendre plus sensuels &
 » plus délicats. Mais il eut beau
 » faire; les traverses vinrent troubler
 » la fête. . . . Ses parens lui susciterent
 » des afflictions & des procès : le
 » mariage de sa fille unique, (fruit
 » de ses débauches) l'inquiéta ; &
 » un meurtre commis dans sa maison
 » pensa la renverser. » Vigneul Mar-
 ville ajoute qu'il mourut comme il
 avoit vécu. Et si l'on en croit S. Evre-
 mont, étant prêt d'expirer, il com-
 manda qu'on lui jouât une Saraban-
 de, afin que son ame passât plus
 doucement.

Orig. de
 Caen, p. 356.

M. Huet convient que des Ive-
 teaux a donné lieu de douter de la
 droiture de ses sentimens & de sa
 religion. Il avoue aussi qu'il eut de
 grands démêlés avec sa famille, à

cause de la disposition qu'il fit de ses biens en faveur de quelques parens éloignés; & que cette querelle fut rendue publique par des écrits imprimés qui ne firent point d'honneur aux Parties réciproques. Mais il con-

NICOLAS
VAUQUE-
LIN, Sieur
DES
IVRETEAUX
1649.

redit plusieurs des faits rapportés par Vigneul Marville. » J'ai sçu, dit-il, » de personnes de grand mérite & » de grande qualité, qui l'ont connu » particulièrement, que la plupart » de ces gentillesse font supposées; » que comme il étoit d'un tempé- » rament fort délicat, & qu'il cher- » choit avec trop de soin les com- » modités de la vie, il portoit dans » les chaleurs de l'Été un chapeau » de paille, couvert de satin noir, » pour la légèreté, & des fouliers de » même étoffe; ce qui n'étoit pas » alors hors d'usage. »

Le même ajoute: » Il répara » le scandale du Sonnet licentieux » qu'on a cité, lorsqu'approchant de » la fin de sa vie, touché d'une sin- » cere pénitence, il en fit un autre » plein de sentimens véritablement » chrétiens, & partant d'un cœur » humilié & contrit. »

Ce ne fut point à Paris que mourut

NICOLAS
VAUQUELIN, Sieur
 DES
IVETEUX
 1649.

des Iveteaux; il en étoit sorti lorsqu'il en étoit sorti lorsque le Roi quitta aussi cette ville lors des brouilleries de la fronde, & s'étoit retiré dans sa maison de Brianval, située dans la Paroisse de Varède, près de Germigny, maison de campagne des Evêques de Meaux. Il y fit un assez long séjour, & y mourut le 9. Mars 1649. âgé de 90. ans, selon la plupart de ceux qui ont parlé de sa mort. Mais il ne pouvoit être si vieux, son pere Jean Vauquelin n'ayant été marié qu'en 1560. ou 1561. au plûtôt, & des Iveteaux n'étant au plus que le troisieme de ses enfans. M. le Bouthillier de Rancé, Abbé & Réformateur de l'Abbaye de la Trappe, est auteur de l'Epitaphe qu'on lit sur son Tombeau.

Malgré son amour pour le plaisir, il laissoit chez lui un accès favorable à tous ceux qui cultivoient les Lettres. Il en étoit souvent consulté, & toujours utilement. On assure que ce fut lui qui détermina Mézeray à écrire l'Histoire de France, & qui le détourna dans sa jeunesse de la Poésie, pour laquelle il se croyoit quelque talent.

Le Poëme de l'institution du Prince,

Prince, & les autres Poésies de M. des Iveteaux, sont dans les Délices de la Poésie Françoisé, chez du Bray 1620. in-8°. depuis la page 301. jusqu'à 381. Elles consistent en Stances, en Sonnets, en une *Elegie sur les œuvres* de Philippe Desportes, Abbé de Tiron, & en deux ou trois petits Poèmes, sans compter celui qui est adressé à César de Vendôme. Plusieurs de ces Pièces n'ont que l'amour pour objet; d'autres sont à la louange du Roi. Les Stances sur la mort de deux jeunes Garçons, âgés l'un de deux ans, l'autre de trois, étoient déjà dans le *Cabinet des Muses*.

NICOLAS
VAUQUE-
LIN, Sieur
DES
IVETEAUX
1642.

CHARLES MAIGNART.

La vie de Charles Maignart a été très-différente de celle de Vauquelin des Iveteaux. Ce dernier étoit un Epicurien d'esprit & de mœurs; l'autre a toujours vécu dans les exercices de la piété la plus solide. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire peu de temps après qu'elle eut été établie par M. de Bérulle, qui, connoissant ses lumières & sa vertu, le fit Supérieur de la Maison de Rouen.

CHARLES
MAIGNART
1650.

Nécrol. de
P. R. p. 26.
& 27.
Supplém.
au Nécrol. p.
34 & 306.

CHARLES MAIGNART M. Maignart, que je trouve aussi nommé *Magnart*, gouverna cette Maison pendant plus de quinze ans.

1650.

Depuis, ayant été appelé à la Cure de Sainte-Croix dans la même ville, il y acquit la réputation d'un Pasteur plein de zèle, & d'un Prédicateur vraiment Evangelique. L'amour de la pénitence & l'attrait pour la solitude, le porterent à quitter dans la suite la charge des ames, pour ne plus s'occuper que de lui-même. Il se retira d'abord dans l'Abbaye de Saint-Cyran, au Diocèse de Bourges, & au mois de Mai 1649. à Port-Royal, où il mourut, après de longues souffrances, le 15. de Janvier 1650. dans la soixante-quinzième année de son âge.

Dès 1638. étant Curé de Sainte-Croix à Rouen, il donna des *Stances Chrétiennes pour louer Dieu*, où il expose avec netteté les vérités de la Grace, & prouve la nécessité pour toute oeuvre Chrétienne, contre Pélagie, Calvin, & les autres Hérétiques. C'est un petit in-4^o. qui fut imprimé à Paris, & qui est devenu rare. Je ne puis assurer qu'il ait composé d'autres Poésies; mais on con-

étoit de lui un Factum apologétique de ses sentimens sur les matieres de la Grace; qu'il adressa à M. l'Archevêque de Rouen; & un écrit intitulé *l'Aujourd'hui Evangélique*, pour expliquer cet endroit de l'Evangile, où Notre Seigneur défend de se mettre en peine du lendemain. On peut lire sur cela un Mémoire de M. du Cambout de Pontchâteau, daté du 12. Avril 1684.

CHARLES
MAIGNART
1650.

Suppl. ibid.
p. 34. & 35.

BALTHASAR BARO.

Je n'ai pas de monumens assez authentiques pour fixer aussi certainement le temps de la mort de Balthasar Baro. Les uns la placent en 1649; d'autres en 1650. Je crois que ces derniers sont mieux fondés.

BALTHA-
SAR BARO.
1650.

Baro étoit né à Valence en Dauphiné. Dans sa jeunesse, il fut Secrétaire d'Honoré d'Urfé; & celui-ci étant mort comme il achevoit la quatrième partie de l'Astrée, Baro la fit imprimer, & composa la cinquième en 1627. sur les Mémoires laissés par son Maître, dans le génie duquel il entra si bien, que la conclusion de ce Roman lui fit beaucoup d'hon-

Hist. de
l'Acad. Fr.
Parn. Franc.
p. 234. 235.
Biblioth. de
Dauphiné,
par Allard,
p. 21.

neur auprès de ceux qui admiroient l'ouvrage même.

BALTHASAR BARO.

1650.

Etant venu à Paris, il y épousa une jeune veuve, sœur de son Hôtesse, & fut fait Gentilhomme de Mademoiselle de Montpensier, *Anne-Marie-Louise d'Orléans*, fille de M. Gaston. L'accès qui lui fut procuré chez la Duchesse de Chevreuse, & le bon accueil qu'il y recevoit, ne plaissant point au Cardinal de Richelieu, ce Ministre eut peine à souffrir qu'il fût admis à l'Académie Française, où il entra cependant en 1633. Sur la fin de sa vie, il obtint deux Offices de nouvelle création : l'un de Procureur du Roi au Présidial établi depuis peu à Valence : l'autre de Trésorier de France à Montpellier. Il est mort âgé d'environ cinquante ans, laissant plusieurs enfans.

Nous avons de lui neuf pièces de Théâtre, imprimées. *Célinde*, en 1629. Poème héroïque divisé en cinq Actes en prose, à l'exception de 300. vers qui font partie d'une Tragédie d'Holopherne, qui y sont amenés au troisième Acte; *la Clorise*, Pastorale, en 1631; *Saint-Eustache*, Poème dramatique, en 1639; *la Clarimonde*, Tragi-

Comédie, en 1640; *la Parthenie*,
 Tragi-comédie, en 1641; *le Prince*
fugitif, Poëme dramatique, en 1648;
Cariste ou les charmes de la beauté,
 Poëme dramatique, en 1651; *Rose-*
monde, Tragédie, en 1651; & *l'A-*
 amante vindicative, Poëme dramatique,
 en 1652. Ces trois dernieres ne pa-
 rurent qu'après la mort de l'Auteur.
 MM. Parfait donnent une notice de
 ces neuf Pièces dans leur Histoire du
 Théâtre François, tomes IV. V. VI.
 & VII. M. le Fort de la Moriniere
 a rapporté quelques endroits de *la*
Parthenie dans sa *Bibliothèque Poéti-*
que, t. 1.

BALTHA-
 SAR BARO.
 1650.

Les autres Poésies de *Baro* qui sont
 connues, sont une Ode de 120. vers
 sur la mort de Henri de Schomberg,
 Maréchal de France, arrivée à Bour-
 deaux le 17. Novembre 1632. en sa
 quarante-neuvième année; & une
 autre Ode d'environ 200. vers, pour
 M. le Cardinal de Richelieu, contre
 l'Auteur d'un Libelle. La premiere,
 est dans un Recueil publié en 1633.
 La seconde fut imprimée en 1637.
 in-4°. Guy Allard, dans sa Biblio-
 thèque de Dauphiné, lui attribue la
Comédie des Comédiens que le Cardinal

de Richelieu, ajoute-t-il, fit représenter devant le Roi.

BALTHASAR BARO.

1650. ETIENNE MOLINIER.

Etienne *Molinier* a employé aussi les talens qu'il croyoit avoir pour la Poésie, à louer quelques-uns des grands hommes qui ont rendu en son temps des services signalés à la France; & ses éloges m'ont paru sans flatterie. Tels sont ceux qu'il donna à Henri IV. dans ce long Poëme, ou *Regrets funébres* sur la mort de ce Prince, que Guillaume du Peyrat a fait imprimer dans le Recueil de 1611, dont j'ai fait mention ailleurs. Tels encore ceux qu'il accorde à la Reine dans ces Stances qu'il lui présenta pendant que Louis XIII. étoit au siège de la Rochelle; & à Nicolas de Verdun, quand ce célèbre Magistrat quitta Toulouse pour obéir à l'ordre du Roi qui l'avoit nommé Premier Président du Parlement de Paris, à la place d'Achille de Harlay. L'amour du bien public, & la reconnaissance particuliere dictèrent ce dernier éloge. M. de Verdun avoit rendu de grands services à Toulouse,

& à tout le Languedoc; on étoit
 fâché de s'en voir privé; il avoit
 accordé sa bienveillance à l'Auteur;
 il l'avoit animé, soutenu, encouragé
 dans ses travaux; il étoit juste qu'il
 lui en témoignât sa gratitude; le
 Magistrat avoit en particulier ap-
 plaudi à ses essais Poétiques, il con-
 venoit que Molinier montrât les ef-
 forts qu'il avoit faits pour se perfec-
 tionner. Aussi lui dit-il:

ETIENNE
 MOLINIER
 1650.

Ingrat à vos faveurs je porterois en l'ame,
 Et la tache d'un crime, & la honte d'un blâme,
 Si j'avois effacé le jour marqué de blanc,
 Pour qui je dois encore une offrande aux charités
 De ce qu'en me louant vous me mîstes au rang
 De ceux dont la fortune obscurcit les mérites.

C'étoit lorsque les Dieux nous avoient fait présent
 De ce Duc d'Orléans, de cet astre luisant
 Qui tient le second lieu dans le Ciel de la France,
 Lorsque publiquement faisant cas de mes Vers,
 Votre los m'anima de chanter l'espérance
 Que cet astre nouveau donnoit à l'Univers.

Je n'avois pas encor grimpé sur le Parnasse,
 Qui d'un double sommet les étoiles menasse,
 Si me vit-on pourtant plus courageux que fort,
 Enjoindre ce travail à mon obéissance,
 Me surmontant moi-même, & d'un louable effort
 Portant l'affection par-dessus la puissante.

Ma Muse se taira du favorable accueil
 Que ses autres présents ont reçu de votre œil, &c.

ETIENNE MOLINIER 1650. à Paris, où il prêchoit en 1618, & l'année suivante, ainsi qu'il résulte de plusieurs de ses Lettres. Il y prononça le Panégyrique de Saint-Louis, qu'il fit imprimer, & qu'il eut l'honneur de présenter au Roi, auprès duquel il fut introduit par l'Archevêque de Tours, & par le Marquis de Souvré. Ce Panégyrique fut bien reçu : le Pere Arnoux, Jésuite, en fit l'éloge dans un Sermon qu'il prêcha le même jour en présence du Roi. C'étoit le jour même de la fête de Saint-Louis.

Molinier, après s'être fait écouter avec applaudissement dans les Eglises les plus considérables de Paris, retourna dans sa Province, où il continua les mêmes fonctions. Les Evêques de différens Diocèses le demandoient chaque année pour distribuer à leurs peuples le pain de la parole. On a imprimé plusieurs volumes de ses Sermons, qui ne sont plus lus depuis long-temps. Il conserva toujours des liaisons avec quelques personnes de Lettres, qu'il avoit eu l'avantage de connoître à Paris & ailleurs ; entre autres avec la Demoiselle de Gournay, dont il se mon-

tra trop zélé Partisan. En 1629. il fut pourvû de la Cure de Saubens, au Diocèse de Toulouse; & il se retirait de temps en temps à Garaison, lieu fameux par sa solitude & par son pèlerinage, dont il a composé l'Histoire. Il entra aussi en dispute avec plusieurs Calvinistes, & n'omit rien de ce qui étoit en lui pour les ramener à la vérité. Il mourut en 1650. On peut voir le détail de ses ouvrages, dans le Supplément de Moréri de 1749.

ETIENNE
MOLINIER
1650.

JEAN ROTROU.

Les Muses ont fait beaucoup plus d'accueil à Jean Rotrou qu'à Etienne Molinier; & en revanche Rotrou leur a fait la cour avec plus d'assiduité & de constance. Ce Poète étoit d'une famille très-ancienne à Dreux, où elle a possédé long-temps la charge de Lieutenant Général. C'est ce qui paroît par une inscription qui est sur la grosse cloche de l'Hôtel de Ville dudit lieu, vulgairement appelée le *Béffroy*. Voici ce qu'elle porte: » L'an 1561. le premier du règne de Charles IX. par la grace de Dieu,

JEAN
ROTRON.
1650.

Suppl. de
Mor. de
1749.

» Roi de France & Comte de Dreux,
 » je fus fondue au mois de Novem-
 » bre par M. Charles de la Bouticte,
 » pour l'honneur de Dieu, service
 » du Roi, & communauté de Dreux,
 » lors Messire Pierre Rotrou, Lieute-
 » nant Général, &c. »

JEAN
 ROTROU.
 1650.

Le Fèvre de
 Saint-Marc,
 notes sur
 Despr. t. 5.
 p. 24. 25.

Jean Rotrou naquit à Dreux même le 19. Août 1609. Il commença ses études dans la même ville, & les finit à Paris. Son talent pour la Poésie se déclara de bonne heure; il n'avoit guères plus de vingt ans quand il fit jouer en 1630. l'*Hipocondriaque* ou le *Mort amoureux*. Cette Pièce eut un grand succès. En 1631. il donna la *Bague de l'oubli*, qui fut encore mieux reçue. Encouragé par les applaudissemens, & voulant en mériter de plus grands, il se mit à lire les Poètes dramatiques Grecs, Latins, Italiens & Espagnols. Il examina leurs beautés & leurs défauts; ce qu'il pouvoit en imiter, & ce qui ne convenoit ni à nos mœurs, ni à notre génie. Un des Poètes Espagnols lui fournit le sujet de ses *Occasions perdues*, qui parurent en 1632, & dont il reçut les éloges les plus flatteurs. Le Cardinal de Richelieu fit représenter cette

Pièce dans son Palais, & donna à l'Auteur une pension de six cens livres. Il l'associa en même temps aux autres Poètes, à qui il donnoit à remplir des plans de Pièces de son invention. Depuis 1632. jusqu'en 1648. Rotrou ne discontinua pas de donner par année deux ou trois, soit Tragédies, soit Comédies. Comme je ne m'engage point d'en parler, on peut en voir le détail, la notice, & la critique dans l'*Histoire du Théâtre François*; je ne pourrois que répéter ce qui y est dit.

JEAN
ROTROU.
1650.

On voit par-là que Rotrou avoit une facilité prodigieuse. Ses ouvrages dramatiques ne l'empêchoient pas de composer assez fréquemment quelques Pièces fugitives, qui sont peu connues aujourd'hui. Dans sa jeunesse il aimoit le jeu, & l'on dit qu'il avoit trouvé un expédient assez singulier pour s'empêcher de perdre tout son argent à la fois. Quand il avoit reçu le produit d'une de ses Pièces, il en jettoit une partie sur un tas de fagots qu'il tenoit enfermés; & lorsqu'il avoit besoin d'argent, il secouoit ces fagots, où il trouvoit toujours quelque chose en réserve. On ajoute qu'il

JEAN
ROTROU.
1650.

ne songeoit même à faire ressource du côté du Théâtre, que quand il étoit prêt à manquer de ce qui lui étoit nécessaire pour fournir à sa dépense ou à son jeu. Alors en moins de deux mois, il mettoit une Pièce en état d'être jouée.

C'étoit un Poète modeste, ce qui n'est pas commun, & qui ne parloit pas volontiers de ses ouvrages. Sans jalousie d'ailleurs, il vivoit bien avec tous les Ecrivains connus de son temps, & faisoit profession d'être l'ami de tous ceux qui couroient la même carrière que lui. Le grand *Corneille* l'appelloit son pere; & l'amitié qui les unissoit, leur étoit également honorable. Ils avoient commencé dans le même temps à se faire connoître; mais *Rotrou* jouissoit d'une réputation très-supérieure à celle de *Corneille*, quand celui-ci donna *le Cid* en 1637. On sçait quelle jalousie le Cardinal de Richelieu conçut contre cette Pièce: *Rotrou* en sentit l'injustice; & loin de s'y prêter, il se montra l'un des plus zélés Approbateurs du *Cid*, & regarda comme son Maître celui qui jusques là n'avoit peut-être rien fait sans prendre ses conseils. Cet

exemple lui servit aussi à s'efforcer de mettre dans ses Pièces une régularité qu'il avoit toujours négligée. De-là vient qu'on trouve de la conduite dans ses derniers ouvrages.

JEAN
ROTROU.
1650.

Mais l'habitude qu'il avoit prise d'enfanter avec rapidité, ne lui permit jamais de donner à la réflexion tout le temps nécessaire, pour arranger ses plans de maniere à observer exactement toutes les règles du Poëme dramatique. Son *Antigone* & son *Venceslas*, les deux meilleures de ses Tragedies, estimées encore aujourd'hui des Maîtres de l'art, ont des défauts dans leur constitution. S'il n'étoit pas toujours heureux dans le choix des caracteres, il savoit au moins les varier, les contraster & les soutenir: & il manioit bien ce qu'on a nommé depuis l'Art des situations, de même que celui de mouvoir les grands ressorts des passions. Sa versification est assez bonne, quoique négligée, & son style ne manque ni de force ni d'élévation. Je ne fais pas le même éloge de son langage, il ressemble souvent plus à celui des Poëtes qui l'avoient précédé, qu'à celui de son temps.

JEAN
ROTROU.
1650.

Après la mort du Cardinal de Richelieu, il s'attacha, malgré les conseils de ses amis, au Cardinal Mazarin, dont il ne reçut aucun bienfait. Cette indifférence l'engagea d'acquiescer la charge de *Lieutenant particulier civil, Assesseur criminel, & Commissaire-Examineur au Comté & Bailliage de Dreux*, & de se retirer dans sa Patrie, où il exerça cette charge jusqu'à sa mort. Quelque temps avant sa retraite, M. Godeau, son compatriote & son ami, lui ayant conseillé de faire de la Poésie un usage plus chrétien que celui qu'il en avoit fait, Rotrou réfléchit sur l'importance de ce conseil, le suivit, s'occupa des devoirs du christianisme, & partagea presque tout son temps entre les fonctions de sa Charge, l'exercice de la Prière, & la lecture des Livres qui pouvoient l'instruire & l'édifier.

Ce fut par esprit de Religion qu'il refusa de quitter la ville de Dreux, affligée d'une maladie contagieuse, dont on mourroit presque aussi-tôt que l'on en étoit attaqué. Le Lieutenant Général étoit absent, le Maire venoit de mourir, on l'exhortoit à

se retirer lui-même, il répondit qu'il ne pouvoit abandonner des citoyens dont le soin lui étoit confié. *Ce n'est pas*, dit-il dans une lettre qu'il écrivit alors, *que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. Ce moment ne tarda pas.* Il fut attaqué peu de jours après, demanda le Viatique & l'Extrême-onction, les reçut avec piété, & mourut au bout de huit jours de maladie, le 27. de Juin 1650. n'étant âgé que de cinquante-un ans, dix mois, moins huit jours. Sa mort fut suivie des regrets de toute la Province, qui le regardoit comme un excellent Juge, & qui l'aimoit comme un citoyen dont le crédit à la Cour lui avoit souvent été fort utile.

JEAN
ROTHOU.
1650.

JEAN DE MONTEREUL

Rothou avoit connu la famille des *Montereuls*, que d'autres écrivent *Montereuls*. Cette famille a produit plusieurs Poètes, que l'on a souvent confondus. Jean de Montereul, Avo-

JEAN
DE MON-
TEREUL.
1650.

JEAN DE MONTEREUL. 1650. cat au Parlement de Paris, publiée en 1606. *le Tombeau de M. Philippe des Portes*, Abbé de Tiron, pièce d'un peu plus de 300. vers, imprimée dans diverses éditions posthumes des

Mém. de M. d'Artigny, t. 1. p. 230. &c.

ouvrages du même Abbé. On a encore de lui un Plaidoyer pour l'Archevêque & le Chapitre de Rouen dans la Cause de la *Fierte Saint-Romain*, où il est nommé *Jean de Monstriel*. Ce Plaidoyer a été imprimé avec d'autres écrits sur le même sujet, en 1611. in-8°. C'est encore au même que l'on doit une *Oraison funébre* de M. le Cardinal de Joyeuse, Archevêque de Rouen, in-8°. 1616. Jean de Montereul mourut après 1618; mais avant 1623. il eut entre autres enfans, Bernardin de Montereul, aussi Avocat au Parlement, qui donna en 1618. une Traduction Française de l'*Histoire Grecque de Saint Nicéphore Patriarche de Constantinople*, dont son pere fit l'Epître dédicatoire.

Hist. de l'Acad. Fr. t. 1.

Bernardin eut plusieurs enfans qui cultivèrent aussi la Poésie. L'aîné, *Jean de Montereul*, Parisien, après avoir commencé à fréquenter le Barreau, accompagna en Italie, à l'âge de 18. ou 19. ans, M. de Bellièvre,

qui le donna au Cardinal Antoine Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. Ce Cardinal le fit Chanoine de Toul. Montereul obligé par cette nomination de revenir en France, fut retenu pour être Secrétaire de M. le Prince de Conti. Comme ce Prince étoit encore au Collège, & qu'il n'avoit pas besoin pour lors du service de Montereul, celui-ci profita de son loisir pour accompagner à Rome, en la même qualité de Secrétaire, le Marquis de Fontenay-Mareuil, qui y étoit envoyé en Ambassade. Au retour de Rome il suivit, encore avec la même qualité, M. de Bellièvre en Angleterre; & enfin il fut laissé pour Résident en Ecosse. Comme il étoit propre aux négociations, d'un esprit souple & adroit, il servit utilement dans sa résidence.

JEAN
DE MON-
TEREUL.
1650.

Ce fut lui, dit M. Pellisson, qui donna l'avis que l'Electeur Palatin devoit passer secrètement en France, pour aller commander les Troupes du Duc de Weimar, & se saisir de Brisac. On profita de cet avis, & l'Electeur fut arrêté. Ce fut lui encore qui pensant rendre un bon service

JEAN
DE MON-
TEREUL.
1650.

au Roi d'Angleterre, négocia qu'il fût mis entre les mains des Ecoſſois. Ce Prince prenoit plaisir de s'entretenir souvent avec lui, & lui montrait beaucoup d'affection.

Montereul quittant l'Ecoſſe, y laissa en ſa place le troiſième de ſes freres, & revint en France prendre poſſeſſion de la charge de Secrétaire du Prince de Conti, qui l'envoya à Rome en 1648, pour ſolliciter le chapeau de Cardinal. Ce Prince ayant été arrêté avec le Prince de Condé & le Duc de Longueville, il s'employa avec zèle pour le recouvrement de leur liberté, & il y contribua efficacement. Il fut reçu à l'Académie Françoisé en 1649, & mourut en 1651. le 27. d'Avril à l'âge de 37. ans. Son Epitaphe qu'on lit dans l'Eglise des Urfulines du Fauxbourg Saint-Jacques à Paris, lui donne les titres de Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, & de Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de Conti.

Suppl. de
Mor. de
1749.

» Dès l'âge de vingt ans, dit cette
» Epitaphe, il fit paroître tant de
» jugement & de ſageſſe, qu'on le
» rechercha pour des emplois dont

» peu d'hommes sont capables après
 » une longue expérience. La maniere
 » dont il s'en acquitta, justifia le
 » choix des Ministres qui l'avoient
 » appelé aux affaires : la bonté de
 » son esprit lui donna ce que les au-
 » tres acquierent par les années. La
 » France, l'Italie, l'Angleterre &
 » l'Ecosse, où il a eu de grands em-
 » plois en des temps fort difficiles,
 » publient sa grandeur & son adresse.
 » Il acquit l'estime & l'amitié de
 » tous les Souverains avec lesquels il
 » négocia. Comme plusieurs nations
 » ont été témoins de sa vertu, la
 » douleur de sa perte n'a pas été
 » renfermée dans sa Patrie. Il a eu
 » pour amis tous les honnêtes gens.
 » Ils l'ont pleuré avec autant de ten-
 » dresse que ses parens. Les Princes
 » de Condé & de Conti l'ont ho-
 » noré de leurs larmes. Il semble qu'il
 » n'a voulu vivre qu'autant qu'il fal-
 » loit pour s'employer à leur liberté,
 » qu'il avança par son adresse. Il
 » voyoit bien qu'en travaillant à rom-
 » pre leurs chaînes, il usoit celle qui
 » joignoit en sa personne une belle
 » ame avec un corps accompli ;
 » mais s'immolant pour ses Maîtres,

» il crut s'immoler pour le bien pu-
 blic, &c. »

JEAN
 DE MON-
 TEREUL.
 1650.

M. Pellisson écrivoit en 1653. qu'il n'y avoit rien d'imprimé de Jean de Montereul; mais qu'il avoit laissé plusieurs pièces de vers & de prose, qui peut-être le seroient un jour. Il a eu part sûrement, & beaucoup de part aux Négociations de M. de Montreuil en Angleterre, depuis l'an 1645. jusqu'en 1650, qui sont restées manuscrites. C'est son ouvrage & celui du troisieme de ses freres. On ne peut douter non plus qu'il ne soit l'auteur du Rondeau signé de Montereul, qui se lit page 86. du Recueil de 1649. Il est adressé à M. de Bellièvre, Ambassadeur en Angleterre; & le Poëte y dit que dans les horreurs de la guerre de Toul, il en a fait bien peu de cas; qu'il est las de Rome, & qu'il est prêt à le suivre en Angleterre. Il est encore très-vraisemblable que de ce nombre de pièces qui portent simplement le nom de Montereul ou Montreuil; dans les Recueils imprimés depuis 1645. jusqu'en 1651, il y en a plusieurs qui sont du même Jean de Montereul, puisque Matthieu de Montereul, son quatrieme frere, dont je parlerai sous

l'année 1692. qui est celle de sa mort, ne les a point réclamées dans ses œuvres qu'il donna lui-même en 1666.

JEAN
DE MON-
TEREUL.
1650.

MM. de Montereul avoient une sœur qui réussissoit aussi dans la Poésie Françoisse : on peut en juger par le Sonnet suivant qu'elle adressa à quelque personne qu'elle avoit aimée ; lorsqu'elle quitta le monde pour se retirer dans un Monastere de Religieuses Ursulines. Ce Sonnet est dans le Recueil de Sercy de 1653. page 323. en ces termes :

En vous disant adieu , malgré moi je soupire ;
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment ;
Je sens deux passions , quoiqu'inégalement ,
Regner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne sçaurois penser au bonheur où j'aspire ,
Sans témoigner l'excès de mon contentement ;
Mais d'un autre côté ce triste éloignement ,
Lorsque je songe à vous , fait aussi que j'expire.

Pour vaincre mon amour j'ai long-temps combattu ;
Et j'aurois vainement employé ma vertu ,
Si Dieu par ses bontés n'eût aidé mes faiblesses.

C'est lui qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui

Votre humeur , vos discours , vos soins & vos tendresses ;
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus lui ,



JEAN-BAPTISTE DE CROSILLES.

**DE
CROSILLES
1651.**

Jean-Baptiste de Crosilles servit les Grands de même que Jean de Montereul, peut-être avec plus d'intérêt que celui-ci, mais avec beaucoup moins d'honneur. Nous ne connoissons guères les circonstances de sa vie & de ses ouvrages, que par une lettre de François Ogier à Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, imprimée en 1661. à la tête de la traduction des *Epîtres héroïdes d'Ovide*, par cet infatigable Traducteur, & par les *Mémoires* du même Abbé de Marolles, in-folio.

De Crosilles ou Croisilles, dit Ogier, étoit un Ecrivain qui vivoit au commencement du dix-septième siècle, & qui a fait des *Epîtres amoureuses* à l'imitation de celles d'Ovide.

» C'étoit alors la fureur de certains
 » Ecrivains de se faire Secrétaires,
 » comme Ovide, des Héroïnes amou-
 » reuses de l'antiquité. Crosilles fut
 » le premier qui entra dans cette car-
 » rière, où il réussit assez bien, &
 » reçut beaucoup d'applaudissemens
 » de la Cour. Tous les Rieurs pour-
 tant

» tant n'étoient pas de son côté; si
 » ce n'est qu'on veuille dire que
 » c'étoient les envieux qui l'appel-
 » loient par moquerie, le *Secrétaire*
 » de l'*Aurore*. » L'Auteur dédia ces
 Epîtres au Duc de Rételois; & en
 moins de deux ans, il y en eut quatre
 ou cinq éditions. Elles n'en sont pas
 moins oubliées aujourd'hui. La pre-
 miere édition est de 1619.

L'Abbé de Marolles tenoit alors
 chez lui une espèce d'Académie; où
 les beaux esprits de ce temps-là se
 rassembloient chaque semaine. Ogier,
 de Crofilles, Malleville, & plusieurs
 autres en étoient. Ceux qui compo-
 soient cette Société littéraire, s'appli-
 quoient à examiner les mots, les fa-
 çons de parler de la langue Françoisse,
 l'économie des pièces qu'ils lisoient,
 & chacun d'eux essayoit de travailler
 sur les sujets qui étoient proposés.
 Malherbe & Racan se railloient sou-
 vent des écrits qui sortoient de cette
 Société, entre autres des Epîtres
 amoureuses; & ils disoient en parti-
 culier de l'Abbé de Crofilles, que
 son discours & ses pensées se tenoient
 comme une chaîne de fable.

JEAN-
 BAPTISTE
 DE
 CROFILLES
 1651.

Mém. de
 l'Abbé de
 Marolles.
 Beauchamps;
 Rech. sur les
 Th. de Fran-
 ce, t. 2. p.
 126. & suiv.

Vers l'automne de la même année

Tome XVI.

G

JEAN-
BAPTISTE
DE
CROSILLES
1651.

1619. Crosilles fut mis auprès du Comte de Moret, à la place de Jean de Lingendes, depuis Evêque de Sarlat & de Mâcon. Mais il n'y resta pas long-temps. En 1620. il demeuroit chez M. le Comte de Guiche, depuis Maréchal de Grammont; & chez le Comte de Louvigny son frere. Il y fut au moins depuis 1620. jusqu'en 1623. pendant la maladie contagieuse qui fut assez considérable à Paris durant ce même temps. Il fit ensuite un séjour de deux ans chez M. le Duc d'Uzès; après quoi le Chevalier de Vendôme, Grand-Prieur de France, l'attira chez lui, & lui donna le Prieuré de Chéré dépendant de l'Abbaye de la Couture. Après la mort de ce Prince arrivée le 8. Février 1629. il vint achever sa fortune chez M. le Comte de Soissons, qui après la mort de Poitevin, le fit Titulaire de ses Abbayes de Saint-Michel en l'Herm, de Saint-Ouen de Rouen, de Jumièges, & du Froimont. Vers 1637. le Comte de Soissons le contraignit de lui donner une démission de ces Bénéfices, dont il pourvut le Sieur Montagne, l'un de ses Aumôniers. Il retira même peu

après toute la protection qu'il lui avoit accordée jusques-là, parce que Cro-
 filles, quoique Prêtre, fut accusé
 d'avoir contracté mariage depuis le
 Sacerdoce, sur quoi il fut arrêté &
 mis en prison vers la fin de 1640. ou
 au commencement de 1641. Sa cap-
 tivité dura dix ans.

JEAN-
 BAPTISTE
 DE
 CROSILLES
 1651.

Au commencement de 1651, après
 trois Sentences Ecclésiastiques ren-
 dues contre lui, il fut déclaré ab-
 sous par Arrêt du Parlement, les
 Chambres assemblées. Il mourut six
 mois après dans une extrême pau-
 vreté, & fut inhumé à Saint-Sulpice.
 Ses écrits, qui avoient été saisis, ne
 lui furent point rendus. Outre ses
 Epîtres amoureuses, faites à l'imita-
 tion de celles d'Ovide, on a encore
 de lui diverses Poésies dans les Re-
 cueils de son temps, ou imprimées
 à la tête de divers ouvrages dont il
 avoit loué les Auteurs; & une Ber-
 gerie en prose en cinq actes, avec
 les chœurs en vers, intitulée : *Tyrçis*
 & *Uranie*, ou *la Chasteté invincible* :
 cette pièce a paru en 1633. Le pri-
 vilège est du 3. Juillet de la même
 année.

• Les ouvrages du Sieur de Cro- Ibid. p. 190.

JEAN- » filles, dit l'Abbé de Marolles, ne
 BAPTISTE » sont pas dignes de la réputation
 DE » qu'il avoit acquise quand il vint à
 CROSILLES » la Cour, Aussi faut-il avouer,
 1651. » ajoute le même, que ses princi-
 » paux avantages étoient dans la
 » conversation, & sur-tout parmi les
 » gens de qualité, où il débitoit ses
 » connoissances fort agréablement. Il
 » ne manquoit pas même d'érudi-
 » tion, ayant fait beaucoup de lec-
 » tures, dont il avoit la mémoire
 » assez présente, Il parloit facilement,
 » & même avec un ton galant, pour-
 » vû qu'il ne fût pas contredit ; mais
 » la moindre résistance lui caufoit
 » une émotion qui le rendoit piquant,

ÉTIENNE DE JOLLYVET,
 Sieur DE VOTILLEY,

On donne à peu près le même ca-
 ractère à Etienne de Jollyvet, Sieur
 DE de Votilley, dont je ne connois pas
 JOLLYVET, plus de Poésies que du Sieur de Cro-
 Sieur DE silles. Je n'ai vû de lui que le jeu
 VOTILLEY de *Tricque-Trac* réduit en maximes,
 1651. imprimé en 1651. à la suite d'un
 écrit du même sur le même sujet,
 mais en prose, intitulé : » L'excellent

» jeu de Tricquẽ-Trac, très-doux
 » esbat ès nobles compagnies. » Jol-
 lyvet avoit de l'affection pour ce jeu,
 & le regardoit comme un des plus
 nobles amusemens qu'un honnête-
 homme pût prendre. Ses maximes en
 vers, au nombre de quatre-vingt,
 sont chacune de quatre vers. Elles
 sont exposées avec assez de clarté,
 sur-tout pour ceux qui sont déjà ini-
 tiés dans le Tric-Trac. M. Robe,
 de qui on a une Géographie, a traité
 le même sujet en vers Latins; &
 mieux, selon moi, que le Sieur Jol-
 lyvet.

ETIENNE
 DE
 JOLLYVET,
 Sieur DE
 VOTILLEY
 1651.

JACQUES AVOND.

Le sujet qui occupa la plume de
 Jacques Avond, est plus grave & plus
 utile. Ce Poète étoit de Die en Dau-
 phiné. Né dans la Religion préten-
 due réformée, il en suivit les erreurs
 durant plusieurs années, reconnu
 dans la suite ses égaremens, se ren-
 dit à la lumière, la suivit, & em-
 ploya son zèle à y ramener les au-
 tres. Il étoit engagé dans le Sacer-
 doce, & Sacristain d'Aouste en Diois,
 lorsqu'il publia son Poème du sacré
 G i j

JACQUES
 AVOND.
 1651.

JACQUES AVOND. 1651. *van de Virginité*, où il défend avec plus de vérité que de poésie, la virginité & le célibat des Prêtres qu'un Ministre Calviniste avoit eu la hardiesse de censurer dans un Poëme sur le même sujet.

L'ouvrage d'Avond est mêlé d'*avis en prose* sur les mêmes matieres, dans lesquels il discute aussi divers autres points controversés entre les Protestans & nous. Il a dédié son ouvrage à Michel Aymon, Prêtre Chanoine de l'Eglise de Grenoble, & lui a adressé plusieurs Stances, plus sentées que poétiques.

CLAUDE DE L'ESTOILLE,
Sieur DU SAUSSAY.

CLAUDE DE L'ESTOILLE 1652. *Sieur DU SAUSSAY.* Le génie de la Poésie se fait beaucoup plus sentir dans Claude de l'Etoile, Seigneur du Saussay, de l'Académie Française. Cet Ecrivain, par lequel M. Pellisson a terminé son Histoire de l'Académie, étoit Parisien, & d'une famille ancienne. Il étoit fils de Claude de l'Etoile, Audiancier à la Chancellerie, si connu par son *Journal du règne d'Henri III.* & par ses *Mémoires pour servir* à

l'Histoire de France. Celui-ci eut trois enfans; l'aîné mourut jeune, le second fut Secrétaire d'Alphonse de Richelieu, dit le Cardinal de Lyon; le troisieme est celui dont il est ici question.

CLAUDE
DE
L'ETOILLE
Sieur du
SAUSSAY.

1652.

Il n'eut point d'autre emploi que celui de cultiver les belles Lettres. Admis de bonne heure dans la Société qui donna naissance à l'Académie Françoisé, il fut un des premiers membres de cette Compagnie; lorsque celle-ci fut formée. Ce fut lui qu'on nomma pour examiner la verification du *Cid*, & qui fit un compliment au Chancelier Seguier pour le prier d'être Protecteur de l'Académie. Il étoit aussi un des cinq Auteurs que le Cardinal de Richelieu employoit pour travailler à ses pièces de Théâtre. Le second Acte de la Comédie des *Thuilleries*, qui est de 1638, est de lui; & l'on sçait qu'il à eu part à l'*Aveugle de Smyrne*, qui est de la même année. Mais il est seul Auteur de deux autres pièces, la *Belle Esclave*, Tragi-comédie, qui parut en 1643; & l'*Intrigue des Filoux*, Comédie, qui est de 1648. Il dédia la premiere à M. Seguier, dont il

Hist. de
l'Acad. Fr.
par l'elliss.
Baill. jug.
du Sav in-4.
t. 5. p 217.
Tiron, Parn.
Fr. in-fol.

CLAUDE
DE
L'ETOILLE
SIEUR DU
SAUSSAY.
1652.

fait un très-bel éloge ; & il fut complimenté sur cette Comédie par le Sieur Linage de Vaucienne, dont il a fait imprimer la Lettre à la tête même de cette pièce. *L'intrigue des Filoux* est adressée à Charles Testu, Maître-d'Hôtel du Roi, *Chevalier & Capitaine du Guet de Paris*. Balesdens la loue beaucoup dans une Lettre qu'il envoya de Fontainebleau à l'Auteur, le 6. d'Octobre 1647. On trouve cette Lettre après l'Epître dédicatoire à M. Testu. On dit que l'Etoile travailloit à une troisième Comédie lorsqu'il mourut ; il devoit l'intituler, *le Secrétaire de Saint Innocent*. On a aussi de lui, dans les Recueils de son temps, en particulier dans celui de 1627, quelques Odes & des Stances, qui n'étoient pas indignes de la place qu'il a remplie à l'Académie Française. François Colletet fit imprimer de lui dans *les Muses illustres*, mises au jour en 1658, deux Sonnets qu'il avoit adressés à Guillaume Colletet son pere ; l'un *en faveur de sa Maîtresse* ; l'autre sur la Traduction que Colletet avoit faite du Livre de la Connoissance de Dieu & de soi-même. On estime encore les Stances que Claude de l'Etoile

F R A N Ç O I S E. 153

envoya au Cardinal de Richelieu,
& qui commencent ainsi :

CLAUDE
DE
L'ETOILLE
SIEUR DU
SAUSSAY.
1652.

Richelieu , dont l'esprit plus grand que l'Univers
Fait avec tant d'éclat refleurir cet Empire ;
Je ne demande rien , en vous donnant ces vers,
Qu'autant de vostre temps qu'il en faut pour les lire.

M. le Fort de la Moriniere a fait
imprimer ces Stances dans le tome 1.
de sa *Bibliothèque Poétique*.

M. Pellisson dit que l'Etoile avoit
plus de génie que d'étude & de savoir ;
qu'il s'étoit principalement attaché à
bien tourner un vers ; qu'il y réussissoit
fort bien, & qu'il étoit fort instruit dans
la pratique des règles du Théâtre ,
qu'il se faisoit honneur d'avoir appri-
ses des Sieurs de Gombaud & Cha-
pelain. Comme il travailloit avec soin
tout ce qu'il entreprenoit , & qu'il
repassoit cent fois sur les mêmes cho-
ses , on ne doit pas s'étonner que ses
Poésies soient en petit nombre. On
dit que lorsqu'il vouloit travailler de
jour , il faisoit fermer les fenêtres de
sa chambre , & apporter de la lumie-
re , afin d'être moins distrait. On a
dit la même chose du grand Corneille.
On ajoute que lorsqu'il avoit com-
posé un ouvrage , il le lisoit à sa Ser-

CLAUDE
DE
L'ETOILLE
SIEUR DU
SAUSSAY.
1652.

vante, pour connoître s'il avoit réussi, croyant que les vers n'avoient pas leur perfection, s'ils n'étoient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossières. Malherbe & Moliere étoient dans le même principe, & ont pratiqué la même chose.

M. de l'Etoile étoit aussi sévère pour les autres que pour lui-même. Il reprenoit sans aucun ménagement ce qui ne lui plaisoit pas dans les ouvrages qu'on exposoit à son jugement. On l'accuse même d'avoir fait mourir de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie qu'il croyoit être un chef-d'œuvre, où il lui fit remarquer mille défauts. Nos jeunes Auteurs ne sont pas si sensibles aujourd'hui, ou ne trouvent pas des Censeurs aussi sévères.

On lui a reproché de s'être livré à la passion de l'amour, & il a dû se le reprocher à lui-même; cette passion a troublé les plus belles années de sa vie. Ayant épousé par inclination une femme qui n'avoit qu'un bien très-médiocre, il tint long-temps ce mariage caché; & comme il n'étoit

pas lui-même assez riche pour vivre commodément à Paris avec sa famille, il se retira à la campagne, où il passa presque tout le reste de sa vie. Il mourut au mois de Mai 1652. âgé d'environ cinquante ans. Au reste il avoit beaucoup d'honneur & de probité; & il supporta sa mauvaise fortune sans s'en plaindre, & sans être incommode ou importun à ses amis. M. de Saint Evremond l'a introduit dans la dernière scène de sa Comédie des Académiciens, où il lui fait jouer un rôle avec MM. de Serisay & de Gombaud, dont l'Etoile admiroit les vers. Il lui fait dire sur le mot *A ravir*,

CLAUDE
DE
L'ETOILLE
SIEUR DU
SAUSSAY.
1652.

..... Il est bon en fleurettes.
Cent & cent faux Galans en leur fade entretien;
De ce mot d'*A ravir* se servent assez bien :
Et principalement dans les amours de ville,
A ravir se rendra chaque jour plus utile.

Colletet fit cette Epigramme sur la mort de M. de l'Etoile.

En vain dans nos écrits & dans nos témoignages
Nous voulons à l'Etoile ériger un Tombeau,
Puisqu'il s'en est bâti dans ses propres ouvrages.
Un qu'il a bien rendu plus durable & plus beau.

Cette pensée est commune, & a souvent été répétée avant & depuis Colletet.

G vj

LOUIS DE NEUFGERMAIN.

1652.

Ce n'est pas seulement le commun, c'est le ridicule, c'est l'extravagant qui fait le caractère des Poésies de Louis de Neufgermain, qui a été le jouet de la Cour, & des beaux esprits de son temps. Aussi avoue-t-il lui-même dans sa Dédicace à Gaston de France, frère unique de Louis XIII. que ce Prince l'avoit qualifié son *Poète hétéroclite*, à cause de ses *Poésies extraordinaires, & irrégulières conceptions*.

J'en ai vu deux volumes in-4°. Le premier est de 1630. Le second de 1637. Neufgermain dit qu'il ne publia celui-ci que par le commandement exprès de Monseigneur. Il ne sentoît peut-être pas que ce Prince, après s'être long-temps moqué de lui, vouloit en quelque sorte éterniser son ridicule. Ces Poésies consistent en Sonnets, en Stances, en Ballades, & autres petites pièces ; toutes à la louange de quelques personnes de ce temps-là. La méthode de l'Auteur étoit de finir chaque pièce par les syllabes du nom de ceux qu'il vouloit louer. Il

anatomisoit , pour ainsi dire , ces
noms , & se jouoit sur chaque syl-
labe. C'étoit une gêne qui lui faisoit
débiter mille impertinences , & un
galimatias si ridicule , qu'il ne faut
pas s'étonner qu'on se divertît à lui
proposer des noms qui lui donnaient
un peu d'exercice.

LOUIS DE
NEUFGER-
MAIN.

1652.

Bayle , Dict.
au mot *Neufg.*

M. Despreaux fait le cas qu'il de-
voit de ces Poésies , lorsqu'il dit dans
sa neuvieme Satyre :

Vous pouvez voir un temps vos écrits estimés ,
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de-là tous poudreux , ignorés sur la terre ,
Suivre chez l'Epicier *Neufgermain & la Serre* ;
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf ,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf

Ce n'est encore que pour se railler
de Neufgermain que le même dit
dans son *Discours sur la Satyre* à ceux
qui le blâmoient de censurer les mau-
vais Ecrivains de son temps : » Que
» penseront-ils de *Voiture* , qui n'a
» point fait conscience de rire aux
» dépens du célèbre *Neufgermain* ,
» quoiqu'également recommandable
» par l'antiquité de sa barbe , & par
» la nouveauté de sa Poésie ?

Il y a lieu de croire que Neufger-

LOUIS DE
NEURGER-
MAIN.

1652.

main ne se seroit pas irrité de ces traits satyriques de M. Despreaux, puisqu'il a lui-même grossi les deux Recueils de cette multitude de vers qui furent composés à son occasion, où, en feignant de le louer, on le couvre d'un ridicule qu'il n'étoit pas possible qu'il ne sentît. Les seules de ces pièces qui pourroient encore amuser aujourd'hui, sont celles où l'on fait faire des plaintes par les lettres de l'Alphabet, qui n'ont pas l'avantage d'entrer dans le nom de *Neufgermain* : il y en a cinq ou six du seul *Patric*, dont j'aurai occasion de parler ailleurs. Il y a aussi plusieurs Ballades de *Voiture*, contre le même, entre autres la suivante, où l'ironie me paroît bien maniée,

Par tous les coins de l'Univers

Le Cygne Mantouan resonne :

L'Aveugle Thébain de ses vers

Encor toute la Terre estonne.

Mais je n'accorde la Couronne

Pour le Grec, ni pour le Romain ;

Et l'employant mieux, je la donne

Au beau Monsieur de *Neufgermain*.

L'autre jour le grand Apollon,

Pere du jour & de la gloire,

Tenoit au Ciel un Violon

Marqueté d'Ebene & d'Ivoire ;

Et dit aux filles de Mémoire :

Je le veux mettre en bonne main.
Car je le garde pour la Foire
Au beau Monsieur de *Neufgermain*.

Mercurc lui dit : C'est un fou
Que de trop bon œil tu regardes :
Il fit des vers sur Trilbardou ,
Avec des paroles Lombardes.
Mais ses rimes sont trop hagarde :
Et Mars jura par Saint Firmin ,
Qu'il vouloit donner des nazardes
Au beau Monsieur de *Neufgermain*.

Les Muses lors firent un cry
Qui passa la dixième sphere :
Et descendant leur favory ,
Pleines d'une juste colere ,
Jurerent à Jupin leur pere :
Qu'elles partiroient dès demain ,
Si pas un d'eux osoit desplaire
Au beau Monsieur de *Neufgermain*.

Jupiter dit à haute voix :
Mes cheres filles , je me fie
Entierement à vostre choix.
Quel qu'il soit , je le déifie :
Et veux , je vous le certifie ,
Que sur Parnasse ou en chemin ,
Cinquante vœux on sacrifie
Au beau Monsieur de *Neufgermain*.

LOUIS DE
NEUFGER-
MAIN.

1652.

Il n'y a guères de pièces dans les
écrits de Voiture qui soient plus in-
génieuses que celle qu'on vient de
lire , & les autres que ce Poëte a
composées sur le même sujet. La

LOUIS DE
NEUFGER-
MAIN.

1652.

Joly, Rem.
sur Bayle, p.
577.

Réponse que Neufgermain y fit ;
marque, dit Bayle, qu'il n'en pou-
voit plus : le coup l'avoit étourdi ;
jamais il n'avoit moins sçu ce qu'il
disoit qu'en cette rencontre. M. de
Girac qui s'amusa à critiquer cette
réponse, employa fort inutilement
son temps & sa peine. On ne sait
rien au reste des circonstances de la
vie de Neufgermain ; on ignore mê-
me le lieu de sa naissance, & de
quelle famille il étoit. Le temps de
sa mort n'est pas plus connu. Il
vivoit encore en 1652, année en
laquelle Ménage l'appelloit *le vieux*
Badin. Bayle conjecture qu'on se ser-
voit quelquefois de lui *pour entremêler*
des traits satyriques parmi des louanges ;
& c'est ce qu'il soupçonne en particulier
des vers que *Neufgermain* fit pour MM.
Godeau & Conrart, où il trouve une
touche plus ingénieuse. Mais la con-
jecture me paroît mal fondée. Il n'y
a rien de fort spirituel dans ces vers ;
& l'extravagance qui y régné d'un
bout à l'autre, caractérise parfaite-
ment l'Auteur. Gaillard, dans sa *fu-
rieuse Monomachie*, a peint *Neufger-
main* au naturel. Voyez ce que j'en
ai rapporté en parlant de cette Satyre

F R A N Ç O I S E. 161

en Dialogue. Consultez aussi l'article

du Cardinal de Richelieu.

LOUIS DE
NEUFGE

FRERE ADRIEN ROUSSEL.

MAIN.
1652.

Je n'ai rien découvert non plus de

la vie de l'Auteur de la *Théologie mystique de Saint François de Paule*, FRERE
mise en Odes Françaises. Tout ce ADRIEN
que son Livre m'en apprend, c'est qu'il ROUSSEL.
se nommoit Adrien Roussel, qu'il étoit 1653.
Religieux de l'Ordre des Minimes,
& qu'il demouroit au Couvent de
Munich en 1653. Ce fut dans la
même ville, & la même année, qu'il
publia en vers les Sentimens du Fon-
dateur de son Ordre, ouvrage pieux,
& qui a pû être de quelque utilité
à ses Confreres. Le Pere Roussel y
joignit des Stances, où il prétend
faire voir par différentes circonstan-
ces de la vie de Saint-François de
Paule, que le Pere Balthasar d'Avila,
Général du même Ordre, l'avoit
imité dans toutes les actions qui ont
fait mettre le premier au nombre des
Saints. Ces Poésies sont dédiées à son
Altesse Madame l'Electrice Adélaïde.
C'étoit Henriette-Adélaïde, fille de
Victor-Amédée Duc de Savoie, qui

FRERE
ADRIEN
ROUSSEL.
1693.

avoit épousé, le 22. Juin 1652. Ferdinand-Marie-François-Ignace Wolphang, Duc de Baviere, Electeur. L'Épître dédicatoire est datée de Munich le *jour de Saint Michel*, c'est-à-dire, le 29. de Septembre 1653.

FRANÇOIS DE PORCHERES
D'ARBAUD, HONORAT LAUGIER
DE PORCHERES, & JEAN D'AR-
BAUD, SIEUR DE PORCHERES.

FRANÇOIS
DE
PORCHE-
RES D'AR-
BAUD, HO-
NORAT
LAUGIER
DE POR-
CHERES,
& JEAN
D'ARBAUD
SIEUR DE
PORCHE-
RES.

1640. &
1654.
Hist. de
l'Acad. Fr.
Mém. de M.
de Mazau-
gues dans
l'Hist. de
l'Acad. Fr.

L'année suivante 1654. l'Académie Françoisse perdit un de ses membres en la personne de Laugier de Porcheres. Mais avant de rapporter le peu qu'on en sçait, il faut parler de François de Porcheres d'Arbaud de la même Académie, qui étoit mort dès 1640.

M. Pellisson prétend que Porcheres d'Arbaud se disoit de l'ancienne maison de Porcheres, de même que Laugier de Porcheres, quoiqu'ils ne se reconnussent point pour parens. C'est un vrai conte, dit M. le Président de Thomassin de Mazaugues. » Il n'y a jamais eu de famille de » *Portheres* en Provence, où ces » Ecrivains étoient nés. Porcheres

FRANÇOISE. 163

» est un petit village près de Forcal-
 » quier, dont Arbaud avoit une por- FRANÇOIS
 » tion, & Laugier un autre. Le nom DE
 » de la famille du premier est *Arbaud*, PORCHE-
 » famille noble & ancienne, qui est RES D'AR-
 » divisée en plusieurs branches, dont BAUD, &
 » une subsiste avec distinction dans autres.
 » le Parlement d'Aix. Ainsi il faut 1640. &
 » écrire *d'Arbaud de Porcheres*, & 1654-
 » non *Porcheres d'Arband*. » avec les notes
de M. d'Oli-
vet, t. 1,

D'Arbaud étoit né à Saint Maxi-
 min. Il fut élevé à Paris par Mal-
 herbe, qui l'aima jusqu'à la mort,
 & qui lui légua par son testament la
 moitié de sa Bibliothèque. Il fut de-
 puis Gouverneur d'un fils de M. de
 Chenoise, & ensuite d'un fils de M.
 le Comte de Saint-Héran. L'Abbé
 de Boisrobert lui fit donner une pen-
 sion de six cens livres par le Cardinal
 de Richelieu. Il fut reçu à l'Aca-
 démie Françoisé en 1634. Sous la
 Régence de la Reine Marie de Mé-
 dicis, il fut *Intendant des plaisirs noc-
 turnes*, charge dont il ne resta après
 lui qu'un nom ridicule. M. de Saint Scene IV.
 Evremont, qui en parle dans sa Co-
 médie des Académiciens, après avoir
 fait dire à Porcheres :

Desportes a subi notre commun destin ;

164 BIBLIOTHEQUE

Passerat a vécu, j'ai vû mourir Rapin, &c.

FRANÇOIS

DE

lui fait ajouter :

PORCHE-

RES D'AR-

BAUD, &

autres.

1640. &

1654.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Régence;
Des nocturnes plaisirs la suprême Intendance.

Las de la Cour, & de lutter inutilement contre la fortune, il se retira en Bourgogne, s'y maria avec une Demoiselle de la maison de la Chapelle Senevoie, dont il eut un fils; & il y mourut en 1640. M. de Saint Evremont, parlant de sa retraite, lui fait dire :

ib. us supra. J'abandonne la Cour, & vais dans chaque lieu
Louer la Reine Mere, & blâmer Richelieu.

Arbaud publia en 1633. une Paraphrase des Pseaumes Graduels, & de quelques autres Pseaumes, avec un petit nombre de Poésies sur divers sujets: c'est un volume in-8°. de 221. pages. J'ai vû aussi de lui une *Ode à Louis XIII.* qui est pag. 15. & suiv. du *Parnasse Royal*, & un Sonnet dans *le sacrifice des Muses au grand Cardinal de Richelieu.* Ces deux Recueils sont de l'Abbé de Boisrobert, qui les publia en 1635. in-4°. L'Ode est signée *Porcheres d'Arbaud*, & non *Arbaud de*

T. I. p. 286.

F R A N Ç O I S E. 165

Porcheres. Elle a 21. strophes, &

commencé ainsi :

Grand Roy, que la France a veu naître
 Pour achever de la guérir ;
 Et que la Terre aura pour maître
 Quand tu la voudras conquérir ;
 Reçoy de bon œil en hommage ,
 Ces vers où je peins ton image
 D'un crayon si vif & si beau ,
 Que le pourtrait du plus grand homme ,
 Qu'ait mis au jour la vieille Rome
 N'égalerà point ce Tableau.

FRANÇOIS
 D' 
 PORCHE-
 RES D'AR-
 BAUD, & .
 autres.
 1640. &
 1654.

Tout le reste de cette Ode sent bien un vrai disciple de Malherbe. Il y en a qui attribuent au même un Sonnet *sur les yeux* de la belle Gabrielle d'Estrées; & l'on ajoute qu'il valut à l'Auteur une pension de quatorze cens livres. Mais il est sûr qu'on le dit sans fondement. Premièrement, parce que ce Sonnet est de Laugier de Porcheres; en second lieu, parce que cette pension prétendue ne s'accorde pas avec ce que d'Arbaud dit lui-même dans la Préface de ses Pseaumes, où il se plaint de la rigueur de sa fortune, ni avec ce que dit Isaac *du Ryer* à la fin d'un Sonnet qu'il lui adresse :

Tu tires de ta veine ainsi que d'une source ;

===== Mille & mille beaux vers qui te font admirer ;

FRANÇOIS Et tu n'as le pouvoir de leur faire tirer,

☉ B Pour t'avoir un habit, dix écus de leur bourse.

PORCHE-

RES D'AR-

BAUD, &
autres.

1640. &

1654.

D'Arbaud avoit composé entre autres
Poésies un Poème de la Madeleine,
sur lequel Racan lui envoya cette
Epigramme :

Cette Sainte dont tes veilles

Mettent la gloire en si haut lieu ,

Font voir deux sortes de merveilles ,

Les tiennes & celles de Dieu.

Il est vrai que je porte envie

A tes beaux vers comme à sa vie ;

Mais quoy que je veuille tenter ,

Ma foiblesse y fait résistance ,

Je ne puis non plus imiter ,

Tes écrits que sa pénitence.

Mais qu'est devenu ce Poème ? MM.
d'Olivet & de Mazaugues ont tenté
en vain de le découvrir. Il paroît
qu'il n'a jamais été imprimé. Les
vers où *Racan* en fait un si bel éloge,
ne sont pas dans ses Poésies données
en 1630. Le premier Recueil où on
les lit, est le *Recueil des plus beaux*
vers, publié en 1638. par Claude de
l'Etoile. Racan les fit supprimer dans
l'édition de ses Poésies, faite en 1660,
apparemment parce qu'ils lui paroif-

Mém. d'Ar-
tigny, t. 5.
p. 242.

soient superflus, le Poëme de la Madeleine n'ayant jamais vû le jour. **FRANÇOIS**
 Feu M. Bruzen de la Martiniere a fait réimprimer cette Epigramme **DE**
 dans son Recueil des Epigrammatistes **PORCHERES D'AR-**
BAUD, &
autres.

François d'Arbaud eut pour Frere **1640. &**
 Jean d'Arbaud, Sieur de Porcheres, **1654.**
 Gentilhomme ordinaire de la Cham- **T. I. p. 49.**
 bre du Roi, qui avoit pareillement
 du talent pour la Poësie, mais avec
 moins de justesse & de correction.
 On a de lui quelques Sonnets; & la
 traduction ou paraphrase de quel-
 ques Pseaumes en vers François,
 dont il s'est fait deux éditions; la
 premiere, à Grenoble, en 1651; &
 l'autre, plus ample, à Marseille, en
 1684.

Honorat *Laugier* Sieur de Porcheres
 étoit de Forcalquier, dans le Dio-
 cèse de Sisteron. Sa famille est de la
 branche des Seigneurs de Verdaches,
 d'une bonne & ancienne noblesse de
 Provence, qui subsiste encore. C'est
 de lui, & non de François d'Ar-
 baud, que M. Bruzen de la Marti-
 niere devoit dire qu'on a un grand
 nombre de vers. Toutes les Poésies
 qu'on trouve sous le nom de *Porcheres*

HONORAT
LAUGIER
DE
PORCHE-
RES.

1654.
Mém. d'Ar-
tigny, t. 5.
p. 235. & f.

dans les Recueils de la fin du seizième siècle, & du commencement du dix-huitième jusqu'en 1625. sont de Laugier.

Il étoit à la Cour de Henri le Grand dès 1594, j'ignore en quelle qualité. Il composa cette année les vers d'un *Ballet sur la naissance de M. de Vendôme*. Il y en a 146. distribués à différens personnages. Vers le même temps, il fit des *Stances sur les cheveux de Madame la Marquise de Monceaux*, Gabrielle d'Estrées, Maîtresse d'Henri IV. & un *Sonnet sur les yeux* de la même Dame: c'étoit l'idole du temps. On a attribué ce Sonnet à François d'Arbaud, qui peut-être n'étoit pas encore au monde.

Cette petite pièce eut une réputation qu'elle ne méritoit pas. Elle n'offre presque, dit Colletet dans son discours du Sonnet, p. 51. » que des » pointes affectées, des redites pué- » riles, de petites chûtes & contre- » batteries de mots, dont les intelli- » gens & les véritables Poètes se » mocquoient avec tant de raison. » Colletet donne au même endroit les quatre premiers vers de ce Sonnet, & ils prouvent la vérité du jugement qu'il en porte.

En

F R A N Ç O I S E. 169

En 1595. Laugier se trouvoit à

Bourdeaux, où il reçut les derniers HONORAT
soupirs de son ami Jean de Sponde, LAUGIER
fils d'un Secrétaire & Conseiller de DE
Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. PORCHERES.

Il composa cinquante-deux *Stances sur* 1654.
la vie, la mort & les écrits de son ami,
& y joignit un *Sonnet à Madame de*
Sponde sur la mort de son mari. J'ai
parlé de ces deux pièces dans le tome
treizième, où j'ai fait mention de
Jean de Sponde, & j'ai averti qu'elles
se trouvoient dans *l'Académie des mo-*
dernes Poètes François, dédiée à M.
de Nerveze, & imprimée en 1599.
On les a encore dans d'autres Re-
cueils qui ont paru depuis.

Laugier donna en 1599. le *Tom-*
beau de la Duchesse de Beaufort, avec
les Regrets de Polémandre, c'est-à-dire,
d'Henri IV. *sur la mort de Calistée,*
& les Regrets du Roi sur la mort de
Madame la Duchesse. Le tout est de
deux cens trente-quatre vers, & se
trouve dans plusieurs Recueils de ce
temps-là, entre autres dans le *Temple* P. 327. & 4
d'Apollon, imprimé en 1611. On lit,
page 271. du même Recueil, des
Stances du même sur les Courses & la
Pastorale du Parc, faites à Turin devant
Tome XVI. H

HONORAT LAUGIER DE PORCHERES.
1454-
son Altesse. Le Poëte décrit cette fête comme témoin. On ignore en quelle qualité il étoit à la Cour de Turin; mais il n'est guères possible de douter qu'il n'eût quelque place dans la maison du Prince, puisqu'il lui dit, *O Grand Charles mon Maître!* expression qu'un François auroit, ce semble, évité d'employer, si la curiosité seule l'eût conduit à cette Fête, & s'il ne s'y fût regardé que comme passager. Cette pièce est suivie de la *Prosopée de Mars infortuné, se voyant au dernier période de sa vie.* Ce sont dix-huit Stances sur la mort du Maréchal de Biron, qui eut la tête tranchée en 1610.

Charles-Emmanuel Duc de Savoie, ayant perdu Philippe-Emmanuel son fils aîné, Prince de Piémont, qui mourut en Espagne le 9. Février 1605. âgé de dix-neuf ans, Laugier qui étoit revenu à la Cour de France, envoya à son Altesse une pièce qu'il intitula, *Consolation de Porcheres au Duc de Savoie sur la mort de son fils:* elle est dans le second volume du *Parnasse des plus excellens Poëtes de ce temps, ou les Muses Françaises ralliées de diverses parts,* Recueil impré-

mé en 1607. in-12. A la page 16. du même volume, seconde partie, il y a un *Sonnet du Sieur de Porcheres*, en réponse à celui qu'avoit fait Vauquelin des Yveteaux pour Madame la Princesse de Conti. Ce dernier disoit galamment; que quoiqu'il n'eût vû la Princesse qu'une seule fois, & même sous le masque, suivant l'usage de ce temps-là, il l'avoit néanmoins trop vûe; Laugier adressant son Sonnet à la Princesse, lui dit :

HONORAT
LAUGIER
DE
PORCHERES.
1654.

Et moi.

Qui vois incessamment ta face découverte,
En te voyant toujours, ne te vois pas assez.

Il n'y avoit, ce semble, qu'un homme au service de la Princesse, qui pût s'exprimer de la sorte; d'où l'on peut conjecturer que Laugier étoit donc au plûtard en 1606. attaché à la maison de Conti. Il donna en 1612. un volume in-8°. intitulé; *le Camp de la Place Royale, ou Relation de ce qui s'y est passé pour la publication des Mariages du Roi & de Madame (sa sœur) avec l'Infante & le Prince d'Espagne*. Il publia cet ouvrage par le commandement de la Reine Régente, Marie de Médicis, Mere

HONORAT
LAUGIER

DE
PORCHERES.

1654.

de Louis XIII. Preuve que Laugier suivoit la Cour, & qu'il y étoit estimé.

En 1634. il fut reçu à l'Académie Française, alors naissante. Il y fut présenté par M. de Malleville, à qui, plus de dix ans auparavant, il avoit procuré la place de Secrétaire du Maréchal de Bassompierre. Le Cardinal de Richelieu, dit M. Pellisson, fut fâché de l'élection de Laugier, parce qu'il le regardoit comme un homme qui avoit d'étroites liaisons avec ceux qu'il considéroit comme ses ennemis. Cependant, quand l'Académie lui offrit de la révoquer, il eut la modération de se contenter d'un règlement pour l'avenir, qui fut qu'on n'aggrégeroit plus aucun sujet, qu'il n'eût été présenté au Protecteur de l'Académie, & n'en eût reçu son approbation.

Théophile, dans sa *Prière aux Poëtes de ce temps*, où il loue Malherbe, Hardy, Porcheres, Boisrobert, Saint Amand, Gombaud & Maynard, parle ainsi de Laugier :

• Porcheres avec tact de flamme
• Pousse les mouvemens de l'Ame
• Vers la route des immortels,
• Qu'il laisse par-sous des matieres ;

Où ses vers trouvent des Autels ,
Et les autres des cimetières.

HONORAT
LAUGIER

DE

PORCHERES.

1654.

Le Prieur Ogier, jeune homme alors, & zélé partisan de Théophile, écrivant en 1623. contre la *Doctrine curieuse* du Pere Garasse, reprocha à ce Jésuite que son Livre n'étoit qu'une Satyre, où il déchiroit les vivans & les morts, & où il ne louoit personne. A quoi le P. Garasse répondit dans son Apologie, que si le Prieur avoit lû son Livre avec plus d'attention, il y auroit remarqué que parmi les morts il y a loué du Perron, Ronfard, Bertaut; & entre les vivans, Malherbe, Porcheres, & quelques autres.

P. 318.

Le Sieur de Courval Sonnet, dans sa *Satyre du temps à Théophile*, donnée mal à propos au Sieur Besançon, n'a pas si avantageusement parlé de Laugier; il prétend qu'on l'accusoit d'être mercenaire au profit, & de mettre sa Muse à l'enchere; mais cette accusation étoit-elle fondée? M. l'Abbé d'Olivet met la mort de Laugier en 1654. On croit qu'il faut la placer à la fin de 1653. On dit qu'il avoit 94. ans. C'est la note que M. l'Abbé d'Ar-

HONORAT
LAUGIER

D E
PORCHERES.

1654.

tigny, que je n'ai presque fait que copier ici, dit avoir trouvée à la marge d'un exemplaire de la première édition de l'Histoire de l'Académie Française. Laugier se voyoit alors le Doyen des Poètes François; il faisoit des vers depuis soixante ans au moins. Peut être auroient ils mérité d'être recueillis autant que ceux de bien d'autres, à qui on a fait le même honneur, & qui ne le méritoient pas davantage.

JEAN-FRANÇOIS SARASIN.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.

1654.

La réputation de Messieurs de Porcheres s'est assez mal soutenue, Jean-François Sarasin jouit encore de la gloire qu'il s'étoit acquise; & Charles Perrault n'a pas fait difficulté de le mettre au nombre des Hommes illustres qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV.

Huet, orig.
de Caen, seconde édit.
p. 371.

Titon du
Till, Parn.
Fr. p. 243.

Hommes illustres de Perrault, édit.
in-12. p. 158.
& s.

Il étoit fils d'un Trésorier de France de Caen, natif de la Paroisse d'Hermanville sur la Mer, que M. Huet croit auteur d'une Epigramme Française sur la mort de Jean Rouxel, célèbre Professeur à Caen, & qu'on voit dans ses œuvres. Après

avoir fait ses études à Caen, Sarasin JEAN
vint à Paris où il fut connu de M. de Chavigni Secrétaire d'Etat, qui FRANÇOIS
l'honora de son amitié & de ses bien- SARASIN.
faits. » Ce Ministre qui le confidé- 1654.
roit, dit-on dans le *Segraisiana*, Nicot. Mém.
» avoit jetté les yeux sur lui pour t. 6.
» l'envoyer à Rome, auprès du Pape
» Urbain VIII. qui favoit les belles
» Lettres, dans la créance que Sara-
» sin s'insinuerait dans sa bienveil-
» lance par le bel esprit & par les
» belles connoissances qu'il avoit de
» son côté. Il lui fit donner quatre
» mille livres pour se mettre en équi-
» page; mais au lieu de les em-
» ployer à l'usage pour lequel on les
» lui avoit données, il alla les man-
» ger avec une Dame de la rue Quin-
» quempoix. M. de Chavigni ne
» laissa pas de le garder encore chez
» lui, mais avec beaucoup moins
» d'estime qu'auparavant. »

Ce récit suppose, ce semble,
que Sarasin ne fit pas le voyage de
Rome, comme plusieurs l'ont avan-
cé. Ménage lui en a fait faire un en
Allemagne, où il s'acquitt, dit-on,
l'estime de la Princesse *Sophie*, fille
du Roi de Bohême, & bonne amie

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

Fromm.
illustr. p.
161, 162.

de Descartes. Malgré son esprit, il fit un mauvais choix en se mariant. Il épousa une femme âgée, chagrine, & d'une figure defagréable. Son humeur libre & enjouée ne s'en accommoda pas long-temps. Il la quitta, & entra au service de M. le Prince de Conti, en qualité de Secrétaire de ses Commandemens. Il l'accompagnoit dans ses voyages, & l'amusoit par ses saillies & par la variété de ses talens. M. Perrault raconte un fait assez singulier qui lui arriva dans une de ses courses, & qui est une preuve de la facilité de son esprit. M. le Prince de Conti en voyageant, dit-il, recevoit des harangues presque par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une ville l'attendirent sur son passage, & lui firent leur harangue à la portiere de son carrosse. Le Harangueur demeura court à la seconde période, sans pouvoir retrouver la suite de son discours, quelque effort qu'il fit pour en venir à bout. Sarasin sauta aussitôt de l'autre portiere en bas, & ayant fait promptement le tour du carrosse, se joignit au Harangueur,

» & poursuivit la harangue en la ma-
 » niere à peu près qu'elle devoit être
 » conçue, y mêlant des louanges si
 » plaisantes & si ridicules, quoique
 » très-sérieuses en apparence, que le
 » Prince ne pouvoit s'empêcher d'é-
 » clater de rire. Ce qui fut de plus
 » plaisant, c'est que le Maire & les
 » Echevins remercièrent Sarasin de
 » tout leur cœur de les avoir tirés
 » d'un si mauvais pas, & lui pré-
 » senterent, comme au Prince, le
 » vin de la ville. » Sarasin ne put
 cependant conserver les bonnes gra-
 ces de son Maître. M. Perrault dit
 qu'il les perdit pour s'être mêlé d'une
 affaire qui déplut au Prince, lequel
 le frappa avec des pincettes, si on
 doit en croire Gatien de Courtilz dans
 ses *Mémoires d'Artagnan*, & Dom
 d'Argonne dans ses *Mélanges de Lit-
 térature*, donnés sous le nom de *Vi-
 gneul Marville*. C'est à cette aventure,
 dont je ne garantis point la vérité,
 qu'on fait allusion dans cette Epi-
 gramme, rapportée dans quelques
 ouvrages périodiques de Hollande.

JEAN-
 FRANÇOIS
 SARASIN.
 1654.

Deux charmans & fameux Poètes,
 Disciples de Marot, du Cerceau, Sarasin,
 Ont éternisé les pincettes,

Nouv. Littér.
 de du Sauzet,
 t. 5. p. 250.
 Journ. Littér.
 de la Haye, t.
 9. première
 part. p. 127.

178 BIBLIOTHEQUE

Le premier par ses vers , & l'autre par sa fin,

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.

1654.

Sarasin conçut en effet un si grand déplaisir de sa disgrâce, qu'il en mourut à Pezenas, âgé d'environ 50. ans, vers le milieu de Décembre de l'an 1654. Cette date est fixée par Loret dans sa Gazette. Il dit dans celle du 5. Décembre :

Sarasin cet aimable esprit ,
Dont on voit maint sublime écrit ,
Est à Pezenas si malade ,
Qu'il n'use plus que de Panade.

Et dans celle du 19. du même mois :

Enfin la rigoureuse Parque
A ravi cet homme de marque ,
Ce Monsieur Sarasin Normand ,
Dont l'esprit étoit si charmant.

Hist. de
l'Acad. Fr.
édit. de M.
d'Olivet.

M. Pellisson, qui avoit été son ami, passant quatre ans après à Pezenas, se transporta sur sa tombe, l'arrosa de ses pleurs, fit célébrer un Service pour lui, & lui fonda un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors. Il fit aussi cette Epitaphe :

Pour écrire en style divers ,
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;
Je n'en dis plus rien , car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

M. Baillet s'est trompé lorsqu'il a dit que Sarasin avoit évité la qualité d'Auteur tant qu'il avoit vécu. L'Histoire du Siège de Dunkerque, la Pompe funébre de Voiture, & le Discours sur la Tragédie, ou Remarques sur l'Amour Tyrannique de M. de Scudery, à MM. de l'Académie Française, ont paru pendant sa vie. M. Pellisson parle d'une maniere très-avantageuse de ces écrits, dans son beau Discours sur les œuvres de Sarasin. Il n'y fait pas une mention moins honorable de son Discours touchant la Conspiration de Walstein, de la vie de Titus Pomponius Atticus, traduite de Cornelius Nepos, du Dialogue où l'Auteur examine s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux, & du Traité intitulé, Opinions du nom & du jeu des Eschets, adressé à M. Arnauld, Mestre de Camp, Général des Carabins de France.

J E A N -
F R A N Ç O I S
S A R A S I N.
1654.
Jug. des Sav.
in-4. t. 5. P.
264.

Mais quelques éloges qu'il donne à ces ouvrages, tous en prose, excepté la Pompe funébre de Voiture, qui est mêlée de vers : » C'est de ses vers, » ajoute M. Pellisson, que M. Sarasin a tiré sa plus grande réputation dans le monde ; & ce n'est pas sans raison : car, soit qu'on parle

Disc. sur les
œuvres de
Sar. n. 8.

J E' A N-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

» de la Poésie galante & enjotée, à
» laquelle il s'est principalement oc-
» cupé, ou de la plus sérieuse qu'il
» ne laissoit pas d'aimer passionné-
» ment, on ne peut sans injustice
» lui refuser un des premiers rangs
» entre les Poètes de notre siècle. . . .
» Qui ne se laissera toucher, conti-
» nue t-il, aux charmes de sa *Souris*,
» de sa *Giose*, de ses Stances à M.
» le Duc d'Anguien, de son agréa-
» ble Prosopopée de la Rivière de
» Seine, de son Epître à M. le Comte
» de Fiesque, de son ingénieuse dé-
» faite des bouts-rimés (ou *Dulot*
» *vaincu*, Poème burlesque en quatre
» Chants.) » Que s'il s'est peut-être
» moins appliqué à la Poésie sérieuse,
» dit encore M. Pellisson, ses Odes
» sur la prise de Dunkerque, & sur
» la bataille de Lens, l'Eclogue des
» Amours d'Orphée, & quelques
» autres pièces que nous avons de
» lui, montrent assez qu'il en con-
» noissoit fort bien le caractère, &
» qu'il étoit très-capable de le rem-
» plir. »

Tlt. du Tilt.
Para. Fr.

L'Ode intitulé *Calliope*, sur la ba-
taille de Lens, est de la plus haute
& de la plus noble Poésie; & le

dessein en est ingénieux. Le Poète y trouve moyen, en célébrant la victoire que M. le Prince remporta à la bataille de Lens, de parler de toutes ses autres conquêtes, qu'il feint être cizelées sur la cuirasse de son héros. Dans ses Poésies amoureuses & galantes, il ne s'est pas contenté d'imiter les Anciens dans ce qu'ils ont de meilleur, il y a joint une galanterie qu'ils ont ignorée, & dont lui & Voiture sont en quelque sorte les premiers inventeurs. Quoique la *défaite des bouts-rimés* ne soit qu'un jeu d'esprit, comme on y voit une imitation presque burlesque du Poème Epique, il y a divers endroits qu'on pourroit heureusement transporter à ce genre si sublime, qui est le chef-d'œuvre de la Poésie.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

L'extravagance d'un Poète nommé *Dulot* donna lieu à ce Poème. » C'é-
» toit un Ecclésiastique, dit Colletet,
» à qui la profonde méditation avoit
» en quelque sorte fait évaporer l'es-
» prit. » Se plaignant un jour en
présence de plusieurs personnes, que
parmi des papiers qu'on lui avoit dé-
robés, il se trouvoit trois tens Son-
nets qu'il regretoit plus que tout le

Mém. de
Sallengre, t.
I. p. 437.
Colletet,
disc. du Sonn.
p. 113.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

reste; & quelqu'un s'étonnant qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étoient des *Sonnets en blanc*, c'est-à-dire, des *Bouts-rimés* de tous ces Sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cette idée parut plaisante; & depuis on commença à faire par une espece de jeu dans les compagnies ce que Dulot faisoit sérieusement. Chacun se piqua à l'envi de remplir heureusement & facilement, les rimes bizarres qu'on lui donnoit. Il y eut un Recueil de cette sorte de Sonnets, imprimé en 1649.

Quelque temps après on parut se dégouter de ces Sonnets, & ils ne furent plus si communs jusqu'en 1654. Cette année, une personne de grande considération les remit en réputation sans y penser. Ayant fait en se jouant un Sonnet de bouts-rimés sur la mort du Perroquet d'une Dame de sa connoissance, cet exemple réveilla tout ce qu'il y avoit de gens en France qui se méloient de rimer; durant plusieurs mois, on ne vit plus que des Sonnets sur ces mêmes bouts-rimés; & leur sujet ordinaire étoit, ou le Perroquet, ou Sainte-Menehould qu'on venoit de reprendre sur les en-

remis. Sarasin fit aussi un de ces Sonnets sur le Perroquet ; mais s'ennuyant à la fin de voir qu'un genre de Poésie si ridicule, ôtât, pour ainsi dire, le cours à tous les autres, il commença à décrier par-tout les Bouts-rimés, & conçut le dessein de son Poème, qu'il composa en quatre ou cinq jours, & qu'il n'a pas eu le temps de corriger.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

L'Auteur s'y attache sur tout à deux choses, à la revue ou au dénombrement des troupes, & de leurs Chefs; & à la description du combat. Il feint que le Poète Dulot, à qui il donne pour pere *le Herty*, fou des Petites-Maisons, ayant en vain essayé autrefois de détruire la bonne Poésie, s'avise de faire révolter la nation des Bouts-rimés, & de les amener sous les armes aux Portes de Paris. Il les représente conduits par quatorze chefs, qui sont les quatorze rimes que le Perroquet rendoit alors si célèbre. Il décrit ensuite l'armée des bons vers, la bataille qui fut donnée dans la pleine de Grenelle, la défaite des Bouts rimés, les peines qu'on imposa aux Vaincus, & finit son Poème par la mort de Dulot, comme

**JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.**
1654.

Virgile a fini le sien par la mort de Turnus. Il a rempli cet ouvrage de tant de choses agréables, qu'elles doivent faire excuser aux plus sévères critiques, celles qu'il y eût changé lui-même s'il eût vécu.

Dans sa Pompe funébre de Voiture, on trouve en même temps de la satyre digne du siècle d'Auguste, du vieux François tellement dans le génie des siècles passés, qu'on croit en le lisant être transporté en ces temps-là, & du François le plus poli qui se parle présentement; du Latin, de l'Espagnol & de l'Italien; de la fiction, de la Poésie, de la plaisanterie; le tout si excellent, qu'il seroit difficile de trouver rien de meilleur dans tous ces genres d'ouvrages. On estime aussi plusieurs de ses Epigrammes, de ses Vaudevilles, de ses Chansons, de ses Madrigaux. Son Sonnet sur Adam & Eve est trop satyrique, & sent un peu le libertinage. Sa Satyre écrite en prose Latine, mêlée de quelques vers, contre le Parasite Montmaur, & une Epigramme Latine qu'il fit en l'honneur de la Géographie sacrée de Samuel Bochart, Ministre Protestant à Caen, qui pa-

Huet, orig.
de Caen.

FRANÇOISE. 185
 roît à la tête de cet ouvrage, & que
 M. de Sallengre a fait réimprimer
 dans ses Mémoires; font voir que
 son talent ne se bornoit pas à la Lit-
 térature Françoisé. Dans tous ses ou-
 vrages, son style est aisé, naturel,
 engageant, & diversifié selon les su-
 jets qu'il traite. Et à l'égard de sa
 versification, il n'y a rien de plus net,
 de plus libre, de plus coulant. Non
 seulement la nature y paroît par-tout;
 mais elle y paroît par-tout à son aise.

JEAN-
 FRANÇOIS
 SARASIN.
 1654.

Ménage n'avoit pas une grande *Menagiana*,
 idée de son érudition. » Il ne savoit ^{to. 3.}
 » presque rien, dit-il, qu'un peu de
 » Latin, & quelques mots Grecs.
 » Il a voulu faire le savant dans son
 » ouvrage intitulé: *Atticus secundus*;
 » c'est pour cela que je dis qu'il y a
 » mis tout ce qu'il savoit. » M. de la
 Monnoye a fort bien justifié Sarasin
 dans les additions au *Menagiana*. » Sa-
 » rasin, dit-il, a été un des plus beaux
 » esprits que la France ait eu. Pour
 » du savoir, ses ouvrages font con-
 » noître qu'il en avoit plus que mé-
 » diocrement. Ce n'est pas seulement
 » dans son *Atticus secundus* qu'il a mis
 » de l'érudition, il en a mis aussi
 » beaucoup, & d'un autre genre,

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

» dans sa lettre sur le Jeu des échecs
» que Ménage lui-même appelle sa-
» vante & curieuse. » Le véritable
savoir d'ailleurs consiste, non à entas-
ser citations sur citations, mais à écri-
re avec jugement, & à varier agréa-
blement son style, suivant la diversité
des sujets. C'est ce que Sarasin a su
faire.

Cet aimable génie ordonna, en mou-
rant, qu'on remit tous ses écrits à
l'Abbé Ménage, afin qu'il en disposât
comme il le jugeroit à propos. Ce Sa-
vant les donna au Public avec ce dis-
cours de M. Pellisson, dont j'ai déjà
parlé, & qui a mérité les applaudisse-
ments de toutes les personnes d'esprit.

La première édition des œuvres de
Sarasin parut en 1656. in-4°. à Paris
avec le portrait de l'Auteur, gravé
par Nanteuil. Il s'en est fait plusieurs
autres éditions depuis, comme celle
de Rouen 1658, in-12. de Paris
1663, & d'Amsterdam 1694, aussi
in-12. Ces éditions renferment di-
verses pièces en prose & en vers qui
ne sont point dans la première in-4°.

Notes de M.
de la Monn.
sur Baill. t. 5.
p. 165.

Ménage n'avoit fait imprimer des
pièces de son ami, que celles qu'il
jugea dignes de voir le jour. Il sup-

prima les autres comme moins finies , & la plupart produites dans la première jeunesse de leur Auteur. Mais en ayant conservé les originaux , le sieur Fleuri , secrétaire de Ménage , en fit une copie à l'insçu de celui-ci ; & long-temps après n'étant plus au service de Ménage , il en traita avec le Libraire Barbin. M. Despréaux consulté sur l'édition de ces pièces , ne les ayant pas trouvées indignes de leur Auteur , Barbin les rédigea en deux volumes in-12. & les donna sous le titre de *Nouvelles Oeuvres de Sarasin.*

On doit plutôt les appeller des *fragmens* , parce que ce sont effectivement des ouvrages qu'on voit bien qui ne sont point achevés , des morceaux de poésie plutôt que des poèmes , jusqu'à que le sens & la rime manquent en certains endroits , que l'Imprimeur a eu tort de ne pas marquer avec des étoiles. Le premier volume commence par une *Apologie de la morale d'Episcure.* C'est un discours en prose assez long. Il y a de beaux endroits , & ce n'est pas un mauvais signe pour l'ouvrage d'avoir été , quoique fausement , attribué à M. de S. Evremont. Le reste de ce volume & le second tout entier

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.

1654.

Mém. de Lit-
térat de Sal-
lengre, t. 2.
p. 442.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

ne contiennent que des pièces en vers. Les plus longues, & en même temps les meilleures, au nombre de trois, sont l'Eclogue *Myrtil* imitée du *Myrtilus* de Hugues Grotius, & deux Essais de poésie héroïque, savoir, la *Guerre Espagnole* imitée du poëme de Pétrone, *Orbem jam totum*, &c. & *Rol-lon conquérant* pareillement imité tant de divers livres de l'Enéïde, que du seizième chant de la Jérusalem délivrée du Tasse. Il regne d'un bout à l'autre dans ces essais une narration coulante, un sublime sans enflûre, un art de paroître original en copiant. De quoi un si heureux naturel n'auroit-il pas été capable, si une plus longue vie lui eût donné le loisir de perfectionner ses ébauches. Feu M. de Sallengre, Gentilhomme Hollandois, très-connu dans la République des Lettres, avoit eu dessein, en 1716, de donner une édition nouvelle de toutes les œuvres de Sarasin, plus ample que les précédentes, & il avoit prié en conséquence M. de la Monnoie de vouloir bien lui envoyer jusqu'aux moindres fragmens de cet Auteur. Mais cette édition n'a point été donnée.

F R A N Ç O I S E. 189

M. de Callieres a réuni dans les vers suivans imprimés à la suite de son livre de la *Science du Monde*, les différens caractères des écrits de Sarasin, au moins de ses Poésies.

JEAN-
FRANÇOIS
SARASIN.
1654.

Par des attraitz jusqu'alors inconnus ,
Sarasin seul de la belle Vénus
Sembloit avoit emprunté la ceinture ;
Il fut suivi des graces & des ris ,
Lorsqu'il chanta l'amour & la *Souris* ;
Mais quand il fit la *pompe de Voiture* ,
Pur Castillan , Latin , Toscan , François ,
Nouvel Orphée , à toute la nature
Il fit sentir les charmes de sa voix ,

CHARLES VION DALIBRAY.

Je crois que Charles *Vion* , Ecuyer, Sieur de *Dalibray* , ou d'*Alibray* , étoit inférieur à Sarasin du côté des talens poétiques. On ne peut pas dire cependant que ce soit un Poète méprisable ; on voit en divers endroits de ses ouvrages de la verve & du naturel. Ce fut un de ces Poètes qui doivent presque tout à leur génie. Il étoit Parisien , fils d'un Auditeur de la Chambre des Comptes , & frere de Madame de Saintot , à qui Voiture a adressé plusieurs de ses Lettres. M.

CHARLES
VION
DALIBRAY
1655.

CHARLES VION DALIBRAY 1655.
Epigrammar. Fr. t. 1. p. 225.
Bruzen de la Martiniere dit qu'il ressembloit à Diogène par bien des endroits. Il paroît qu'il porta quelque temps les armes dans sa première jeunesse; c'est au moins ce que je conjecture des vers suivans, tirés de sa pièce intitulée, *Goinfrerie Académique* :

Dalibr. vers
Bachiques p.
44 & 47.
Quel furieux dessein me porte après les vers ?
Ai-je donc ou le cœur ou l'esprit de travers ?
Ne me souvient-il plus de ma fiere Maîtresse,
Et comment Apollon abusa ma jeunesse ?
Si fait, il m'en souvient, & de plus, *des hazards*
Que j'ay honteusement connus sous le Dieu Mars,
Devant que de venir me ruer en cuisine.

Et un peu après, parlant encore de *Mars*, il dit :

C'est lui que je suivais, mais aussi malheureux
Que je l'avois été quand j'estois amoureux.

Cet état ne tarda donc point à lui déplaire; il le quitta, & passa tout le reste de sa vie à cultiver les Muses, à faire sa cour aux Dames, & à se divertir avec ses amis. Dans cinquante endroits de ses Poésies, il se peint en agréable débauché, ou pour parler le langage du temps, comme un bon *Biberon*. Il dit dans le troisième Sonnet de ses vers Bachiques :

Ibid. p. 3.

F R A N Ç O I S E. 191

Je me rendray du moins fameux au cabaret ;
On parlera de moi comme on fait de *Faret* :
Qu'importe-t-il , Amy, d'où nous vienne la gloire ?

**CHARLES
V I O N
DALIBRAY
1655.**

Je la puis acquérir sans beaucoup de tourment ,
Car , graces à mon Dieu , desjà je sçai bien boire ,
Et je boy tous les jours avecque *Saint-Amant* ,

Et dans le Sonnet cinquième :

Je ne vay point aux coups exposer ma bedaine ,
Moy qui ne suis connu ny d'*Armand* , ny du Roy ;
Je veux sçavoir combien un Poltron comme moy
Peut vivre n'estant point Soldat ny Capitaine.

Je mourrois s'il falloit qu'au milieu d'une plaine
Je fusse estropié de ce bras dont je boy ;
Ne me conte donc plus qu'on meurt autant chez soy ,
A table , entre les pots , qu'où ta valeur te mène.

Ne me conte donc plus qu'en l'ardeur des combats
On se rend immortel par un noble trespas ,
Cela ne fera point que j'aïlle à l'escarmouche.

Je veux mourir entier , & sans gloire & sans nom ;
Et croy moy , cher *Clindor* , si je meurs par la bouche ,
Que ce ne sera pas par celle du canon.

La Poésie qu'il avoit aimée dès sa
jeunesse , lui servit toujours d'amuse-
ment ; mais sa Muse ne fut jamais
mercenaire. Il ne recherchoit ni la
faveur des Grands , ni leurs bienfaits ,
ni aucun emploi.

Chacun s'avancera par des sentiers divers ,
dit-il ,

Quant à moy , mon thrésor , mon sçavoir , ma fortune ,
C'est de suivre *Apollon* , & de faire des vers.

**CHARLES
VION
DALIBRAY**
1655.

Il jouissoit d'un bien honnête, ou du moins qui lui suffisoit; & il répète plusieurs fois qu'il lui en coutoit peu en logement & en meubles. Il aimoit la raillerie, & il a fait plusieurs Satyres, mais dont personne ne pouvoit s'offenser. Il en faut peut-être excepter Pierre de Montmaur, Professeur Royal en langue Grecque, contre lequel il a fait 73. Epigrammes, qui ont pû ne pas plaire à ce Professeur. Il y en a une fort bien tournée en forme de Dialogue, entre un Poète & son Confesseur, dans laquelle Epigramme le nom de *Montmaur* est déguisé sous celui de *Gomor*. Voici cette Epigramme :

Le Poète : Révérend Pere Confesseur,
J'ai fait des vers de médisance.

Le Conf. Contre qui ? (*le P.*) contre un Professeur.

Le C. La personne est de conséquence.

Contre qui donc ? (*le P.*) contre Gomor.

Le C. Achevez le Confiteur.

Dans les dernières années de sa vie, Dalibray se retiroit souvent à la campagne, où il s'occupoit principalement à revoir ses Poésies. C'est ce qu'il mande à un de ses amis :

Ce

Ce que je fais aux champs t'avoit donc mis en peine ;
 Je corrige mes vers , je rêve & me promene :
 Voilà dans peu de mots quel est mon entretien ,
 Et non , comme tu dis , à ramasser du bien.
 Plutost que des escus , je mets des vers par ordre ,
 Afin qu'en moy la mort trouve moins de quoy mordre ,
 Et que je laisse un jour à la postérité
 Quelque légère marque au moins d'avoir été.
 Tous les jours à mes yeux se trouvent estallées
 Mes œuvres , que je puis nommer œuvres meslées ;
 Car j'y trouve par-tout de la confusion
 Dans le genre de vers & dans l'occasion.
 Je les voy, je les lis , & les rescris sans cesse :
 Mais il faut que j'avoue en ce lieu ma foiblesse ;
 J'ay cent fois plus de peine à réformer un vers
 Où quelque mouffe pointe entrera de travers ,
 Que je n'en eus jadis après la pièce entière ,
 Tant nostre esprit rebute une vieille matiere ,
 Et lorsqu'il est un peu par le temps refroidi ,
 Ne scauroit concevoir un trait qui soit hardi , &c.

CHARLES
 VION
 DALIBRAY
 1655.
 Vers mor.
 P. 59.

Ces Poésies parurent toutes du vivant de l'Auteur. J'en ai vû deux Recueils. Le premier, intitulé *la Muse D. S. D.* fut imprimé en 1647. sur un privilège obtenu le 18. Mai de l'année précédente. Ce premier Recueil ne contient qu'un petit nombre de pièces sur différens sujets, presque toutes fort courtes, & en forme de Stances; il y en a sur le vin, sur
 Tome XVI. I

CHARLES
VION
DALIBRAY
1655.

l'Amour, entremêlées de pièces morales & burlesques. Le second Recueil où l'on retrouve une assez grande partie des vers du premier, est de 1653. L'Auteur l'a divisé en six parties, qui contiennent ses vers *Bacchiques, Satyriques, Héroïques, Amoureux, Moraux & Chrétiens*. On ne voit guères dans la première partie que des Sonnets, des Rondeaux & des Chansons, où le Poète célèbre le vin, la bonne chère & l'oisiveté. Cette première partie finit par quarante Sonnets sur le mouvement de la Terre, où le jus de la treille & les plaisirs de la table sont encore préconisés. C'est dans la seconde qu'on lit les Epigrammes contre *Montmaur*. Les autres Satyres ne consistent presque qu'en Sonnets, Rondeaux & Epigrammes.

Les vers que Dalibray appelle *Héroïques*, contiennent une Ode sur la prise de la Rochelle, des Sonnets, des Epigrammes & des Rondeaux, dans lesquels il loue en particulier la traduction des Epîtres de Sénèque, par Malherbe; la *Adéléagre* de Benferade; la Tragédie de Polieucte de Pierre Corneille; les Poésies de Maître

Adam, Menuisier de Nevers, & d'autres ouvrages de ses amis. *M. Pailleur*, de qui on lit une longue pièce en vers à la fin de la seconde partie, est souvent loué dans ces mêmes Poésies; & Dalibray n'y oublie pas le célèbre *Hugues Grotius*, qu'il eut l'avantage de connoître lorsque ce rare génie, persécuté en Hollande sa patrie, vint en France en qualité d'Ambassadeur de la Couronne de Suède. Une imitation de la solitude de Saint-Amant, & quelques Epîtres faites sur le modèle des *Héroïdes* d'Ovide, terminent cette troisième partie. L'Amour profane est le seul objet de la quatrième. Le Philosophe se montre dans la cinquième, qui lui a attiré les éloges de Guillaume Colletet son ami; & le Chrétien se fait voir dans la sixième. Les Quatrains moraux, écrits en vers Latins par un Médecin & Poète de Gimont, mis en vers François par Dalibray, avec cinquante-neuf Sonnets, occupent presque toute la cinquième partie. La dernière commence par des Méditations en vers & en prose sur diverses circonstances de la Passion du Sauveur du monde.

Dalibray survécut peu à l'édition

CHARLES
VION
DALIBRAY
1655.

de ces Poésies. Il mourut vers la fin de l'année 1654, ou au commencement de 1655, puisque dans les Lettres nouvelles de Pellerier, imprimées en 1655, il en est parlé comme d'un homme qui étoit mort vers ce temps-là. Il y a lieu de croire qu'il étoit dans un âge avancé ; car voici comment il s'exprime dans le dernier Sonnet de ses vers amoureux :

J'ay fait des vers toute ma vie,
Et j'ay toute ma vie aimé ;
Ma pauvre veine en est tarie,
Et mon cœur en est consumé.
J'étois glorieux de te suivre,
Pere du savoir & du jour,
Et croyois aussi que l'Amour
Me feroit heureusement vivre.
Maintenant, *près de mes vieux jours* ;
J'ay mille repentirs cuisans
De n'avoir pris un meilleur Maître,
Phœbus & l'Amour m'ont trahi ;
Mes vers, vous le faites connoître
Combien tous les deux m'ont bay.

J'ai parlé ailleurs de sa traduction de *l'Aminte du Tasse*. Je renvoie au cinquième tome de l'Histoire du Théâtre François, pour savoir ce qu'on doit penser de son *Torrismon*, Tragédie imitée du même Poète, & de sa

F R A N Ç O I S E. 197

Tragi-comédie de Solymán, traduite de l'Italien du Comte Bonarelli. Les autres écrits de Dalibray sont *la Pompe funébre, ou Damon & Cloris*, Pastorale traduite de l'Italien de César Cremolin; avec *la Réforme du Royaume d'Amour*, contenant quatre intermèdes en prose, représentés avec ladite Pastorale: une traduction des Lettres d'*Antonio Perez*, Espagnol, Ministre disgracié de Philippe II. Roi d'Espagne: *l'Amour divisé, ou la défense de Célie*, traduit encore de Bonarelli: la traduction de l'Examen des Esprits pour les Sciences, sur l'Espagnol de Jean Huarte. Enfin une traduction du *Tarquin de Malvezzi*, dont Dalibray fait lui-même mention dans le dernier Sonnet de ses vers héroïques. Ces ouvrages sont une preuve que l'Auteur avoit étudié les langues Espagnole & Italienne.

CHARLES
VION
DALIBRAY
1655.

N. LE VASSEUR.

On peut dire avec plus de raison du Sieur *le Vasseur*, ce que les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François ont dit de Dalibray, qu'on ne nous avoit conservé presque aucune circonstance de sa

N. LE
VASSEUR.
1655.

N. LE
VASSEUR.
1655.

vie. Tout ce que ses Poésies m'en apprenent, c'est qu'il étoit attaché en qualité de Secrétaire à Antoine troisième du nom, Duc de Gramont & Comte de Guiche, Pair & Maréchal de France, qui ne mourut que le 12. Juillet 1678. Il étoit entré jeune dans sa maison, s'y étoit fait aimer & estimer; & il avoue qu'il avoit de grandes obligations au Maréchal. Ce qu'il nous apprend de plus dans l'Avertissement de ses *Ouvrages poétiques*, imprimés en 1655, c'est qu'il en avoit composé beaucoup d'autres dont il n'avoit fait part qu'à ses amis, ambitionnant bien moins la qualité d'Auteur que celle de *bon Serviteur de la maison de Gramont*.

Ce fut par la même raison, qu'il ne consentit à laisser voir le jour qu'aux pièces qu'il avoit adressées à ceux de la même Maison; & ces pièces ne sont pas en grand nombre. La première est un éloge de la vertu, qu'il dédie au Maréchal de Gramont. Le Poète y montre en quoi consiste la vertu, la nécessité pour tous les états & toutes les situations de la vie, & les effets qu'elle produit dans ceux qui ont le bonheur de la

posséder. Il y infere cet éloge du
Maréchal de Gramont :

N. L. E.
VASSEUR.
1653.

Toy dont l'illustre sang & le cœur magnanime,
Dont le rare mérite & dont l'esprit sublime,
Mériterent le choix, l'alliance & l'amour
Du héros le plus grand qui vit jamais le jour ;
Qui depuis que ton bras put soutenir l'épée ,
L'as fait voir aux combats vaillamment occupée ;
Jusqu'à ce qu'un baston verdoyant de lauriers
Servit de récompense à tes actes guerriers ;
De qui le bras vainqueur , les discours pleins de char-
mes ,
Forcent également les esprits & les armes :
Qui fers ton Prince en guerre , & puis à ton retour
Te fais par tes conseils admirer en sa Cour ,
Où cheminant toujours dans une droite voye
Loin des lâches moyens qu'un Courtisan emploie ,
Ton zèle , ton esprit , ton honneur , & ta foy
T'acquierent justement les graces de ton Roy , &c.

Le second Poëme, adressé à Ma-
dame la Maréchale de Gramont,
Françoise-Marguerite de Chivré, est
une description détaillée de la souve-
raine maison de Bidache, c'est-à-dire,
du lieu même de Bidache, situé dans
la basse Navarre, & du château ap-
partenant à MM. de Gramont, qui
possédoient cette petite Souveraineté.
Le Poëte s'arrête principalement à
décrire les Tableaux qui ornoient
quelques salons de ce Château. On y

N. L. E
VASSEUR.
1655.

voit que la plus grande partie ne représentoit que des sujets galans. Ce Poëme est suivi de deux Sonnets; le premier à M. le Comte de Guiche, *sur ce qu'il alla tirer le pistolet aux Sentinelles des bastions de Sainte Menebault*; le second à Mademoiselle de Gramont, sur ses graces extérieures.

Le troisiéme Poëme est plus sérieux. Il contient les sentimens qu'un *Pêcheur converti* répand en la présence de Dieu. Le Poëte en fait hommage à Charlotte-Catherine de Gramont, qui étoit depuis peu Abbessé de Saint Aufone d'Angoulême, & qui n'est morte qu'en 1714. âgée de 91. ans.

• Le Vasseur dit qu'il n'avoit composé ce Poëme que pour s'édifier lui-même, & pour lui servir de méditation. Il contient, ajoute-t-il, les sentimens que je dois avoir, & dont je demande à Dieu qu'ils soient plus gravés dans mon cœur que dans mon esprit. Mais l'Abbessé de Saint Aufone, qui savoit qu'il s'amusoit souvent de la Poésie, lui ayant demandé quelque pièce de sa composition, il crut pouvoir lui faire part de celle-ci. Avant de l'envoyer il la communiqua à M. Courtin, Docteur en Théolo-

gie, avec qui il étoit lié d'amitié, & il en reçut une lettre en prose, pleine de louanges, que l'on trouve ici à la suite du Poëme.

N. L. S.
VASSEUR.
1655.

Le quatrième Poëme qu'il envoya avec le précédent à Madame l'Abbesse de Saint Aufone, contient des *Réflexions morales & chrétiennes sur la mort*. Ce Poëme est en forme de Stances. Le Vasseur y fait ces réflexions à l'occasion de la mort d'un de ses amis :

Hélas ! quand je te vis, cher Cléon, froid & blesmé,
Immobile & sans voix,
Tu me monstras le terme où je devois moy-même
Arriver une fois.

*

Depuis ce temps ton ombre à mes yeux passe & triste
Sans cesse vient s'offrir ;
Et me dit à tout coup, C'est, ô mon cher Ariste,
A ton tour à mourir.

*

Ainsi de tes discours souvent sollicitée,
Mon ame à tout propos
M'offre le souvenir de la place apprestée
Pour recevoir mes os,

Le Vasseur faisoit espérer qu'il donneroit un choix de ses autres Poésies ; je ne connois que celles dont je viens de parler.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE.
 TRISTAN
 L'HERMITE

1655.

François *Tristan* l'Hermite a été plus hardi, ou n'a pas eu la même modestie que le Vasseur; il a fait un grand nombre de Poésies, & presque toutes ont paru pendant sa vie, & ont été publiées par lui-même, ou insérées en partie dans les Recueils de son temps; en particulier dans *les Muses illustres*, mises au jour en 1658. par François Colletet, fils de Guillaume. Tristan étoit né au château de Souliers ou Soliers en la Province de la Marche, dont son pere étoit Seigneur. Parmi quelques fictions dont il peut avoir embelli son *Page disgracié*, ouvrage en prose, qu'il donna en 1643. en deux volumes, on y trouve, dit M. l'Abbé d'Olivet, la véritable histoire de sa jeunesse. On y voit qu'il se disoit issu d'une maison très-ancienne, jusqu'à compter parmi ses ancêtres le fameux Pierre l'Hermite, auteur de la première Croisade; & Tristan l'Hermite, Grand Prévôt sous Louis XI. Que dans son enfance il fut amené à la Cour, & mis en qualité de *Gentilhomme d'hon-*

Hist. de
 l'Acad. Fr.
 avec les notes
 de M. d'Oli-
 vet, in-12.
 tom. 1.

neur auprès du Marquis de Verneuil, fils naturel d'Henri IV. Qu'à l'âge d'environ treize ans, s'étant battu contre un Garde du Corps qu'il tua, il prit la fuite, & se sauva en Angleterre: d'où, après diverses aventures, il voulut passer à la Cour de Castille, pour s'y présenter au Connétable Jean de Vélazque son parent. Mais qu'en traversant la France *incognito*, lorsqu'il fut en Poitou, il manqua d'argent & de tout secours pour continuer son voyage. Dans cet embarras, il fut assez heureux pour trouver entrée chez l'illustre Scévole de Sainte Marthe, qui s'étoit retiré à Loudun sa patrie. Tristan passa dans cette maison quinze ou seize mois. Après quoi, M. de Sainte Marthe le fit entrer, en qualité de Secrétaire, chez le Marquis de Villars-Montpezat, qui demouroit au grand Pré-cigny en Touraine. A quelque temps de-là, ce Marquis fut appelé par le Duc de Mayenne à Bourdeaux, & y mena son Secrétaire: la Cour y passa en 1620.

Tristan, qui jusqu'alors avoit déguisé à ses Maîtres son nom & sa naissance, fut enfin reconnu par M.

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

d'Humieres, premier Gentilhomme de la Chambre, & obtint sa grace de Louis XIII. qui lui fit même amitié. Voilà par où finissent les deux premiers Livres du *Page disgracié*. Ils laissent Tristan à l'âge de dix-huit ans. Il en promettoit deux autres Livres qu'il n'a point publiés. Ainsi, sur le reste de sa vie, nul détail. Tout ce qu'on en sçait, c'est qu'étant Poète, Joueur de profession, & Gentilhomme de Gaston Duc d'Orléans, frere unique de Louis XIII. aucun de ces trois métiers ne l'enrichit. Il avoit quitté le Duc d'Orléans plusieurs années avant sa mort, s'étoit attaché au Duc de Guise en 1646, & avoit été reçu à l'Académie Française en 1649. Il mourut pulmonique à l'hôtel de Guise même, le 7. Septembre 1655. âgé de cinquante-quatre ans, étant né en 1601. Il fut enterré à Saint Jean en Grève, comme on l'apprend de la Gazette de Loret du 11. Septembre de la même année, en ces termes :

Mardy cet Auteur de mérite
Que l'on nomme *Tristan l'Hermite*;
Qui faisant aux Muses la cour
Donnoit aux vers un si bon tour,

Si vertueux , si Gentilhomme ,
 Et qui d'estre un fort honnête homme
 Avoit en tout lieu le renom ,
 Décéda du mal de poulmon ,
 Dans le très-noble hôtel de Guise ;
 Où ce Prince que chacun prise ,
 Par ses admirables bontez
 Ses soins & générosités ,
 Dès long-temps s'étoit fait paroître
 Son Bienfaiteur , Mécène & Maître.
 On mit dans l'Eglise Saint Jean
 Le corps dudit Monsieur Tristan.

FRANÇOIS
 TRISTAN
 L'HERMITE
 1655.

**On rapporte que Tristan fit lui-même
 les vers suivans , comme pour lui ser-
 vir d'épitaphe :**

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine ,
 Je me flattai toujours de l'espérance vaine ,
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur ;
 Je me vis toujours pauvre , & tâchai de paroître ;
 Je vécus dans la peine attendant le bonheur ,
 Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Ce Sizain se lit à la page 304. des
*vers Héroïques du Sieur Tristan l'Her-
 mite* , imprimés en 1648. & porte le
 titre de *Prosopopée d'un Courtisan*. Il
 n'y a aucune preuve que Tristan l'ait
 composé pour lui-même. Ce qui est
 plus certain , c'est que dans ce même
 Livre il se plaint sans cesse de sa mi-
 sère ; & à la page 62. il dit qu'il est

malade & vieux. C'est lui que M.
 Despreaux a voulu désigner par cet
 endroit de sa première Satyre :

FRANÇOIS
 TRISTAN
 L'HERMITE

1655. Damon, ce grand Auteur.
 Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau.

Car, quoique Cassandre, sous le nom
 de Damon, soit le héros de cette Sa-
 tyre, selon la note de feu M. Bros-
 sette, le Poète n'a pas laissé de char-
 ger ce caractère de plusieurs traits
 qu'il a empruntés d'autres originaux.
 Cassandre portoit un manteau en tout
 temps, & Tristan n'en avoit point;
 témoin cette Epigramme de M. de
Montmor, Maître des Requêtes.

Elic, ainsi qu'il est écrit,
 De son manteau comme de son esprit
 Récompensa son Serviteur fidèle.
 Tristan eût suivi ce modèle;
 Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
 Plus pauvre que n'est un Prophète,
 En laissant à Quinaut son esprit de Poète,
 Ne put lui laisser un manteau.

Nous avons de Tristan trois volu-
 mes de Poésies Françaises: *Les Amours*
 ou Poésies galantes, en 1638, réim-
 primées en 1662. *La Lyre*, ou mé-
 lange de Poésies, en 1641. *Les vers*

Héroïques, en 1648. sans compter la *Renommée*, Ode d'environ deux cens vers, adressée à M. de Guise, imprimée en 1654; deux Sonnets in-4^o. sans date, l'un contenant une Priere à J. C. dans une maladie, l'autre en forme d'Epitaphe, pour François de Bridieu, Abbé de Saint Léonard, Intendant de la maison de l'Archevêque de Reims; & les *Heures de la Sainte Vierge*, accompagnées de *Prieres, Meditations & Instructions Chrétiennes*, tant en vers qu'en prose: cet ouvrage est de 1653.

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

Le premier Recueil ne consiste presque qu'en Sonnets & en Stances, avec quelques Odes, Elégies, Madrigaux & Chançons. L'objet est indiqué dans le titre. Tristan n'y chante que l'amour. Tout le sujet du Livre est expliqué dans ce premier Sonnet.

Je n'escriis point icy l'embrasement de Troye,
Ses larmes, ses soupirs, & ses cris éclatans,
Ni l'effroy qui faist ses tristes habitans
Lorsque des Grecs vainqueurs ils se virent la proye.

J'y dépeins seulement les pleurs dont je me noye,
Le feu qui me consume, & les devoirs constans
Qu'avecque tant de soin, j'ay rendus si long-temps
A celle dont l'orgueil au sépulchre m'envoye.

Aussi je n'attend pas que le bruit de mes vers,

FRANÇOIS Portant ma renommée au bout de l'Univers ,

FRANÇOIS Estande ma mémoire au-delà de ma vie.

TRISTAN J'en veux moins acquérir d'honneur que d'amitié ;

L'HERMITE Les autres ont dessein de donner de l'envie ,

1655. Et le point où j'aspire est de faire pitié.

Quelque modestie que Tristan affecte ici , on voit dans le même Recueil qu'il avoit une haute idée de ses vers , puisqu'il dit dans sa *Consolation à Idalie sur la mort d'un parent* :

Bien que vous méritiez des devoirs si constants ,
Et que vous paroissiez si charmante & si sage ,
On ne vous verra plus avant qu'il soit cent ans ,
Si ce n'est dans mes vers qui vivront davantage.

Ces *Amours* sont , comme l'Auteur le dit , *les premières productions de son esprit , & des effets de sa jeunesse.*

La *Lire* contient aussi des Odes , des Stances , des Sonnets , des Madrigaux , des Chançons , & les sujets en sont extrêmement variés. Ici le Poète chante encore ses amours , là les victoires de Gaston de France : tantôt il jette des fleurs sur les tombeaux de ses amis , ou de quelques personnes distinguées dans l'Etat civil , dans le Militaire , dans la Robbe : tantôt il réclame l'assistance du Médecin Ranchin , en qui il avoit con-

Sance dans ses infirmités. Souvent il se plaint de sa propre misère, souvent aussi il vante ses talens, & gémit de les voir sans récompense. Quelquefois il flate des Courtisans, de qui il espéroit des graces, d'autres fois il reprend leurs vices, & même avec beaucoup de liberté. On voit par ces vers de la page 66. à son *Altesse Royale, faisant l'état de sa maison à Blois en l'année 1636.* qu'il y avoit déjà quinze ans qu'il étoit au service de ce Prince.

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

Digne sujet dont mes loisirs
Eterniseront la mémoire ;
D'autres servent à vos plaisirs ;
Et moy je sers à vostre gloire :
Gaston, vostre seule bonté
Vous parle de la cruauté
De mes mauvaises destinées.
Verrez-vous sans ressentiment
Que mon cœur depuis quinze années
Vous adore inutilement ?

Il demeura encore plusieurs années dans la maison de ce Prince, comme on le voit par ce Sonnet qu'on lit à la page 75.

Daphnis, fay-moy raison de mes adversitez ;
Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France ;
Et bien qu'il soit illustre en rares qualitez,
Je ne suis reconnu d'aucune récompense.

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

Apollon dont les soins m'ont conduit dès l'enfance

Loin de l'ambition & des prospéritez ,

D'un immortel renom flate mon espérance ,

Au lieu des autres biens que j'aurois mérités.

Ce Dieu pour adoucir toute mon amertume ,

Me promet qu'à jamais ce qui part de ma plume

Sera des beaux esprits l'agréable entretien.

Mais j'estime ce bruit autant qu'une fumée ;

Car si durant la vie on a si peu de bien ,

Que sert après la mort beaucoup de renommée.

On lit encore avec plaisir un nombre de pièces de ce Recueil, & entr'autres les Stances *sur les Miseres humaines*, adressées à M. de Saintot, Trésorier de la Maison du Roi, & le Poème d'*Orphée*, ou la *Lyre* d'*Orphée*, qui contient l'histoire d'*Orphée* & d'*Euridice*, mise en action. Ce Poème est adressé à M. Berthold, ordinaire de la Musique du Roi; & il a été réimprimé avec les *amours de Tristan*, dans l'édition de 1662.

Les vers *Héroïques* sont, comme je l'ai dit, de 1648. Ce troisieme Recueil est dédié à M. le Comte de Saint-Aignan. Tristan s'y plaint dès le commencement *des tempêtes & des orages* où l'avoient exposé sa passion pour les vers & sa paresse pour faire sa cour. Il attribue aussi l'indigence

dont il ne cesse de se plaindre , à la
vertu dont il faisoit profession :

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

Elevé dans la Cour dès ma tendre jeunesse,
J'aborday la fortune , & n'en eus jamais rien ;
Car j'aimay la vertu , cette ingrate maîtresse
Qui fait chercher la gloire & mépriser le bien.

Ce sont ces vers , composés par lui-même , qu'on a mis au bas de son portrait , parce qu'on a jugé qu'ils le caractérisoient bien.

Je trouve dans les *vers Héroïques* une *Eclogue maritime* pour le Roi & la Reine de la Grande-Bretagne , Charles & Marie ; c'est leur éloge. *La Mer* , Ode à Gaston de France ; elle fut faite en 1625 ; le Poète étoit alors à la suite du Prince , qui commandoit devant la Rochelle : il y décrit les différens aspects de la Mer ; & y fait l'éloge de son ami , le Sieur de Maricour , Gentilhomme de Picardie , qui fut tué au siège de la Rochelle. Diverses autres Odes & Stances à l'Abbé de la Riviere , à MM. Patris & Voiture ; à Isabelle-Claire-Eugénie , Archiduchesse des Pays-bas ; à M. le Prince , sur la victoire de Rocroy ; au Maréchal de Schomberg , sur le combat de Leucate , &c. une

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

Idylle, intitulée *la mort d'Hippolyte*, à M. de Lorme, Médecin. Il y a dans le même Recueil des Sonnets, des Madrigaux, des Epigrammes ; & dans la plupart de ces pièces, comme dans presque toutes les Poésies diverses de Tristan, on trouve du génie, du naturel, un style aisé & coulant, un tour ingénieux. Il dit dans ses Stances sur la servitude :

Je voy que Gaston m'abandonne,
Cette digne personne,
Dont j'espérois tirer ma gloire & mon support;
Cette Divinité que j'ay toujours suivie,
Pour qui j'ay hazardé ma vie;
Et pour qui mesme encor je voudrois estre mort.

✱

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise,
Epier leur réveil & troubler leur repas?
Irois-je m'abaisser en mille & mille sortes,
Et mettre le siège à vingt portes,
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas?

Tristan fut aussi Poëte dramatique. On connoît de lui neuf pièces en ce genre, *Mariane*, Tragédie, en 1637. *Panthée*, Tragédie, 1639. *La folie du Sage*, Tragi-comédie, 1645. *La mort de Sénèque*, Tragédie, la même année. *La mort de Crispe*, encore en 1645. *La*

mort du grand Osman, citée par M. Pellisson. *Amarillis*, Pastorale : elle est de Rotrou, mais Tristan la retoucha. *Le Parasite*, Comédie, en 1654. *Osman*, Tragédie, en 1656. après la mort de l'Auteur. On peut voir ce que MM. Parfait disent de ces pièces dans leur Histoire du Théâtre François, tome V. & suivans.

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

De tous ces Poèmes dramatiques, on ne lit plus guères aujourd'hui que la *Mariane*. On en parle encore comme d'une des meilleures pièces qui aient paru du temps du grand Corneille ; & la même main qui avoit hazardé ses corrections sur le *Cid*, ne dédaigna pas d'entreprendre la même chose pour cette Tragédie, dont on a donné en 1724. une nouvelle édition, avec un abrégé de la vie de l'Auteur, & que le célèbre Rousseau a bien voulu se donner aussi la peine de retoucher en 1731. Le P. Rapin, dans ses réflexions sur la Poétique, dit que quand Mondory, fameux Comédien, jouoit le rôle d'Hérode dans cette pièce, le peuple n'en sortoit jamais que rêveur & pensif, faisant réflexion à ce qu'il venoit de voir ; & pénétré en même temps d'un

FRANÇOIS
TRISTAN
L'HERMITE
1655.

grand plaisir, en quoi, ajoute ce Jésuite, on a vû un petit crayon des fortes impressions que faisoit la Tragédie Grecque.

M. Guéret a dit aussi que ce même Comédien perdit la vie par les efforts qu'il fit pour représenter les passions que Tristan avoit décrites dans sa Mariane; & cette fable a été sérieusement répétée par plusieurs Ecrivains. Mais il est sûr que Mondory ne mourut que vers 1650. huit ou dix ans après avoir quitté le Théâtre; & l'Abbé de Marolles a fort bien observé qu'il termina, non pas sa vie, mais sa profession de Comédien par la Tragédie en question.

Sorel, dans sa Bibliothèque Francoise, donne encore à Tristan *la Carte du Royaume d'Amour*, petit ouvrage imprimé en 1658. dans le tome 1. du *Recueil de pièces en prose, les plus agréables de ce temps*. On a aussi du même des *Lettres mêlées*, en prose, qui parurent en 1642; & l'on ajoute à ces ouvrages des *Plaidoyers historiques, ou Discours de controverse*, dont on a une édition faite dès 1643. selon M. l'Abbé d'Olivet, & dont j'ai vû une édition de 1650. sous le sim-

le titre de *Plaidoyers historiques* par ~~_____~~
M. Tristan. Mais il paroît par l'Aver- FRANÇOIS
tissement & par l'Épître dédicatoire TRISTAN
à M. de Caumartin, que Tristan n'en l'HERMITE
a été que l'Editeur. 1655.

Il avoit un frere nommé Jean-Baptiste l'Hermite de Soliers, mort vers l'an 1670. qui se méloit aussi de Poésie. C'est peut-être à lui qu'il faut donner une *Ode à M. le Marquis d'Effiat*, signée Tristan, imprimée en 1618. in-4°. & peut-être aussi l'*Ode à M. le Grand*, qui a paru en 1641. Pour le Sonnet qui est dans le Recueil des pièces faites sur la mort de Scévole de Sainte-Marthe; en 1623. il est de l'Académicien : il est signé, *Fr. l'Hermite, dit Tristan, Sieur de Soulieres, Gentilhomme de la suite de Monsieur.*

GERMAIN HABERT DE CERISY.

L'Académie Françoisé perdit en- ~~_____~~
core un de ses Membres en 1655. GERMAIN
C'est Germain Habert, Parisien, HABERT.
Abbé de la Roche, Ordre de Saint DE
Augustin, au Diocèse de Paris, & CERISY.
Abbé & Comte de Notre-Dame de 1655.
Cérisy, Ordre de Saint Benoît, Con-

GERMAIN
HABERT
DE
CERISY.
1655.

grégation de Saint Maur, dans le
Diocèse de Bayeux. Il étoit frere de
Pierre Habert, Evêque de Cahors
qui avoit possédé avant lui l'Abbaye
de la Roche, & de Philippe Habert
Commisfaire d'Artillerie, Auteur d'un
Poëme intitulé *le Temple de la Merveille*
dont j'ai parlé ci-dessus.

Lettre de M.
Ogier à M. de
Villeloin,
avec la trad.
des Ep. d'O-
vide, 1661.
in-8.

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 6. 92,
115. 117. &
173.

Germain Habert se fit connoître
bonne heure par ses talens. Il n'avoit
pas dix-huit ans lorsqu'il donna l'*Épître*
de M. Hippodame, à l'imitation des
Héroïdes d'Ovide. *Ce fut*, dit M.
Ogier, *sa premiere entrée dans le monde*.
Cette pièce, ajoute-t-il, fut lûe, ap-
préciée, jugée dans l'*Académie des beaux*
esprits, qui se tenoit alors dans la cham-
bre de la Demoiselle de Gournai. Il fut
admis à l'Académie Françoisé, lors de
la naissance de cette Compagnie, &
y fit un Discours *contre la pluralité des*
langues, qui n'a point été imprimé.
En 1637. on le nomma avec Gom-
bault, Baro & l'Estoile, pour exa-
miner *le Cid*, avec ordre de rapporter
leurs observations à l'Académie; &
lorsque celles-ci furent faites, il fut
encore choisi, avec quelques autres,
pour les revoir, & les mettre en état
de paroître. Après la mort du Car-
dinal

Cardinal de Richelieu, la même Com-
pagnie le chargea de faire l'Oraison
funèbre de ce grand Ministre, qui
fut seulement prononcée dans une
Assemblée de l'Académie.

GERMAIN
HABERT
DE
CÉRISY
1655.

Si ces discours en prose de l'Abbé
Cérisy étoient écrits du même
style que la vie du Cardinal de Bé-
nigne, qu'il donna en 1646. in-4°.
n'étoient pas sûrement des modé-
les de la véritable Eloquence, qui
hâtoit l'enflure, le pompeux galima-
rue, & le style guindé. Ses Poésies
ont fait plus d'honneur. Sa *Mé-
taphrase des yeux de Philis en Astres*,
de d'environ sept cens vers, im-
primée en 1639, est l'ouvrage d'une
imagination également féconde & dé-
licieuse. Feu M. l'Abbé de Loménie
d'Aubrienne, parlant de ce Poème
dans des observations qui n'ont point
été entendues publiques, dit que la
Personne, qui en est l'objet, étoit Ma-
dame Seguin, femme du premier
Médecin de la Reine Mere. » Elle se
nommoit *le Vayer*, ajoute-t-il, étoit
très-belle, avoit beaucoup d'esprit,
jouoit du Luth comme *Gautier*.
Vers la fin de sa vie, qui fut courte,
elle se jeta dans la dévotion, &

————— » fit de très-grandes pénitences. C'é-
 GERMAIN » toit, continue-t-il, la meilleure
 HABERT » femme du monde, & la plus obli-
 DE » geante, bonne-amie, libérale &
 CERISY. » généreuse. » Monsieur de Brienne,
 1655. » dans le même endroit, dit un peu de
 bien & beaucoup de mal du Poème
 de M. de Cérisy, & termine son ju-
 gement par cette saillie : *Morbleu, j'ai*
offert un Louis d'or pour avoir cette pièce
sans pouvoir la trouver, & je ne la ferois
pas réimprimer pour la rendre commune.

Dissert. de
 trib. poëmat.
 &c.

M. Guéret en faisoit plus d'estime.
 Il dit dans sa *Guerre des Auteurs*, p.
 178. que M. de Cérisy, avec cette
 seule pièce, ira plus loin que beau-
 coup d'Auteurs qui occupent de gran-
 des places dans nos Bibliothèques.
 Le Pere Mambrun, Jésuite, observe
 aussi que les Poésies de cet Auteur
 ont réprimé le faste des Italiens, &
 qu'elles ont mis des bornes fort étro-
 ites à l'audace de certains Poètes étran-
 gers, qui pensoient insulter aux Ecri-
 vains de notre pays par la montre de
 leurs vers; & il ajoute que la *Meta-*
morphose des yeux de Philis en Astres, est
 préférable à toutes les Métamorpho-
 ses d'Ovide.

Ce dernier éloge est peut-être un

peu trop outré. Il faut du moins convenir que la Paraphrase que l'Abbé de Cérisy a faite de quelques Pseaumes, comme du huitieme, du quarante-neuvieme, du quatre-vingt-quatrieme, & du cent trente-huitieme, est d'un style plus correct & plus soutenu. La pureté du langage & la force de l'expression, y sont par-tout jointes au pathétique & au sublime des pensées. » Les ouvrages de pur agrément, disent les Auteurs du Journal des Savans, ou ceux qui ne portent que sur des chimères, peuvent, il est vrai, prêter de certaines graces à l'imagination ; mais ce n'est qu'en s'exerçant sur la vérité, que l'esprit peut employer toute sa justesse & toute son étendue. » Les trois dernieres Paraphrases de M. de Cérisy, sont dans le t. 1. du *Recueil de Poésies chrétiennes & diverses, dédié à M. le Prince de Conti.*

GERMAIN
HABERT
D E
CÉRISY.
1655.

Juill. 1739.

Gilles Ménage, dans son *Anti-Bailler*, Chapitre dernier, donne à l'Abbé de Cérisy la *Chanson de l'Amant qui meurt*, faussement attribuée, dit-il, par M. de Balzac à Madame Desloges ; & là-dessus il renvoie à ses observations sur Malherbe, où ce-

P. 442. édit.
in-4.

GERMAIN
HABERT
DE
CÉRISY.
1655.

pendant on ne trouve rien de plus ;
si ce n'est ce mot d'éloge, que M.
Habert de Cérisy étoit un des plus beaux
esprits de son temps. Le refrain de la
Chanson citée, est :

Ah c'en est fait ! je cède à la rigueur du sort.
Je vais mourir ; je me meurs ; je suis mort.

C'est de l'Abbé de Cérisy dont les
Dictionnaires disent dans leur Requête
faite par Ménage :

Sans nous Habert n'entendoit ~~note~~
Dans la Morale d'Aristote.

Par où l'on voit qu'il traduisoit ce
grand ouvrage : mais sa traduction
n'a point vû le jour. Il mourut, com-
me je l'ai remarqué, en 1655. non
en 1654, comme on le lit dans le
nouveau *Gallia Christiana*, tome 7.
page 849, ni en 1656, comme le
dit le P. le Long de l'Oratoire, dans
sa Bibliothèque des Historiens de
France.



N. DE LA GARENNE.

N. DE LA
GARENNE

1657.

En 1657. on imprima à Grenoble un Recueil de Poésies burlesques, que le Sieur de la Garenne, Gentilhomme Dauphinois, avoit composé étant à Turin, & qui avoit été d'abord imprimé à Chambery. Le titre est: *Les Bacchantes ou Lais de Bacchus, Prince de Nise en Arabie, Roi d'Egypte & des Indes, & Dieu des Bègueux. Ouvrage Lirosophique, dans lequel on voit les divers & merveilleux effets du vin, les extravagantes & ridicules saillies où il porte l'homme, par les excès & le mauvais usage de cette précieuse & charmante boisson; bref, tout ce que peut produire la fumée d'un long & libre repas. Ensemble l'éloge du Tabac.*

Ce titre est rempli dans l'ouvrage. Celui-ci est en Stances: il y a bien des folies & des vérités. C'est proprement une Satyre contre les Ivrognes. Le Poète entre dans le détail des vices auxquels ils sont sujets, & où les entraîne l'excès du vin. L'éloge du Tabac est aussi en Stances. La Garenne prétend y répondre à quelques écrits faits, à ce qu'il dit, par un Preneur

**N. DE LA
GARENNE**
1657.

de Tabac, révolté contre l'usage de celui-ci. Il y badine beaucoup plus qu'il ne parle sérieusement. Dans la Préface il donne la vie de Bacchus, c'est-à-dire, qu'il y rapporte à peu près ce que les Mythologistes disent de cette Divinité ridicule. Il nous apprend au même endroit qu'il avoit beaucoup voyagé; mais il n'entre sur cela dans aucun détail.

JACQUES JACQUES.

**JACQUES
JACQUES.**
1657.

Voici encore des vers burlesques, mais sur une matière beaucoup plus grave & plus sérieuse que celle qui a été traitée par le Sieur de la Garenne. Je veux parler du Livre intitulé: *Le faut mourir, & les excuses inutiles* qu'on apporte à cette nécessité, par M. Jacques Jacques, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine d'Ambrun. Guy P. 130. Allard, dans sa *Bibliothèque de Dauphiné*, dit un mot de cet Ecrivain, à qui il donne encore le *Médecin charitable*, mais sans dire s'il est en vers ou en prose.

Le faut mourir parut en 1657. L'Auteur y fait parler la mort à tous les états, depuis le Roi & le Pape jus-

qu'au Mendiant ; & fait dire à cha-
 cun de ceux qu'il introduit dans ses
 Dialogues tout ce qui se pratique ou
 légitimement ou abusivement dans
 chaque condition & dans chaque pro-
 fession. Et au milieu de quantité de
 discours où le plaisant & le ridicule
 se montrent tour à tour, on trouve
 de grandes maximes & des principes
 de morale fort solides. Voici de quelle
 manière notre Chanoine s'explique
 lui-même sur son Livre dans son
Épître au Lecteur.

JACQUES
 JACQUES
 1657.

» Je débite, dit-il, toutes ces vé-
 » rités en riant. N'attend pas de la
 » délicatesse dans mes vers, ni des
 » pointes d'esprit, ni des pensées
 » relevées. Tu n'y trouveras que la
 » simple rime, & la naïveté telle
 » que demande la façon des vers bur-
 » lesques. Et à te dire la vérité, quand
 » je voudrois faire autrement, je ne
 » sçaurois. Je n'ai pas cette vanité
 » de vouloir passer pour Poète du
 » temps : il faut être plus poli &
 » plus subtil que je ne suis. Je te
 » débite ma pensée telle que je l'ai
 » dans le cœur, sans fard, sans af-
 » fection ni dissimulation, puisque
 » je ne suis double que de nom. »

JACQUES Je n'ai rien à dire de plus sur cet ouvrage singulier ; je ne puis que **JACQUES.** confirmer le jugement qu'en porte **1657.** l'Auteur. Son Livre a été réimprimé à Rouen en 1710. M. Allard dit qu'il croyoit que l'Auteur vivoit encore lorsqu'il donna sa Bibliothèque de Dauphiné, en 1680 ; mais il ne l'assure pas ; & dans cette incertitude, j'ai mieux aimé m'arrêter à la date de la premiere édition du Livre.

FRANÇOIS-MATTHIEU
CHASTELET DE BEAUCHATEAU.

FRANÇOIS-MATTHIEU C'est la même raison qui me détermine à parler ici du *petit de Beauchateau*, dont la *Muse naissante* parut **CHASTE-** aussi en 1657.

LET DE Son vrai nom étoit François-Matthieu *Chastelet*, & son surnom de *Beauchateau*. Selon les registres des Baptêmes de la Paroisse de Saint-Sauveur à Paris, que j'ai consultés, il naquit le Lundi 8. Mai 1645, & étoit fils de noble homme François Chastelet, Comédien ordinaire du Roi, & de Demoiselle Magdelene du Bouget, sa femme. L'un & l'autre avoient beaucoup d'esprit, si on en croit cette Epi-

gramme du Sieur de Beys, leur contemporain & leur ami :

FRANÇOIS-
MATTHIEU
CHASTE-
LET DE
BEAUCHA-
TEAU.
1657.

De son Maître Apollon en naissant il apprit ;
Du pere & de la mere il possède l'esprit ,
Il a comme eux la mémoire féconde ,
Au Théâtre Royal ils se font bien valoir :
Mais ce petit se fait mieux voir ,
Sur le Théâtre du monde.

Loret , dans sa Gazette en vers , dit
aussi :

Pere & mere d'un fils qui joliment écrit ,
Et dont en son enfance on admire la verve ,
Je crois quand Apollon eût épousé Minerve ,
Qu'ils n'eussent point tous deux fait un si bel esprit.

Beauchâteau ne monta point sur le
Théâtre. Né avec une facilité extra-
ordinaire pour la Poésie Françoisé ,
dès l'âge de sept à huit ans il com-
posoit des vers sur toute sorte de sujets ,
& presque sur le champ. La Reine ,
Mere de Louis XIV. le Cardinal
Mazarin , le Chancelier Seguier , &
les premieres personnes de la Cour ,
lui ont souvent donné des sujets pour
composer des vers , en l'enfermant
seul dans leur cabinet , & ont admiré
la beauté & la facilité de son génie
dans les ouvrages qu'il produisoit.

FRANÇOIS- MATTHIEU CHASTE- LET DE BEAUCHATEAU. C'est ce qui fait que M. Baillet lui a donné place dans son *Traité des Enfans devenus célèbres par leurs études*; mais il n'en dit que deux mots, & ce jeune Auteur méritoit un plus long article.

1657.

En effet, outre son génie si prématuré pour les vers, le jeune de Beauchâteau entendoit bien la langue Latine avant l'âge de dix ans; & dès le même temps il parloit aisément l'Italien & l'Espagnol, avoit déjà étudié parfaitement les Cartes de Géographie, n'ignoroit aucun des termes de la Philosophie, & raisonneoit fort juste. La Reine Christine de Suède voulut le voir, & elle ne pouvoit se lasser de l'admirer.

Il n'avoit pas encore douze ans accomplis lorsqu'on donna un Recueil de ses Poésies, intitulé *la Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau*. C'est un volume in-4^o. dédié par l'Auteur même au Roi, imprimé en 1657. à Paris, & orné d'un grand nombre de Portraits en taille-douce. Le Poète y fait l'éloge des personnes les plus distinguées de son temps par leur naissance, leurs dignités, ou leurs talens, tant en

France, que dans quelques autres
 Royaumes de l'Europe. Il y a aussi un nombre d'imitations de diverses
 Epigrammes Latines de Martial, d'O-
 ven & de Barclay, & les Epitaphes
 de MM. Molé & de Bellièvre, Pre-
 miers Présidens du Parlement de Pa-
 ris, & du Maréchal de la Mothe-
 Houdancourt. Ce Recueil finit par
 ce Madrigal, que l'Auteur adresse
 à toutes les personnes de condition & de
 mérite, qui ne sont pas dans son Livre.

FRANÇOIS-
 MATTHIEU
 CHASTE-
 LET DE
 BEAUCHA-
 TEAU.
 1657.

Seigneurs, Dames & Demoiselles,
 Blondins, Brunets, Sages & Belles,
 Qui tenez un illustre rang,
 Et qui sortez d'un noble sang,
 Vous tous dont le rare mérite
 Ma Muse toujours sollicite,
 Souffrez son silence aujourd'hui,
 Qui me cause beaucoup d'ennuy:
 Elle est lasse, & reprend haleine;
 Un jour, avecque moins de peine,
 Quittant & la Lyre, & le Luth,
 Pour mieux parvenir à son but,
 Elle entonnera la Trompette;
 Et d'une louange complete,
 Fera voler dans l'Univers
 Vos noms sur l'alle de mes vers.

Maynard orna ce Recueil d'une Pré-
 face, où il nous apprend entr'autres

FRANÇOIS-
MATTHIEU
CHASTE-
LET DE
BEAUCHA-
TEAU.

1657.

que le Cardinal Mazarin donna au jeune Beauchâteau une pension de mille livres, & que M. le Chancelier Seguier lui promit cent écus par an. On voit aussi à la tête du même Recueil le portrait de l'Auteur, avec ces vers :

Il n'a pas sujet de se plaindre
Si l'on ne réussit à faire son portrait ;
On n'en peut jamais voir qu'un crayon imparfait :
Comme il est tout esprit, on ne sauroit le peindre,

Dans une autre Estampe qui suit ce portrait, on a aussi représenté Beauchâteau sur le Mont Parnasse, au milieu des Muses, avec ces vers de Gilbert, Secrétaire des Commandemens de la Reine de Suède, & son Résident en France :

Ce jeune Auteur que l'on admire,
Avecque ses beaux vers charme toute la Cour,
Déjà comme Apollon il sçait toucher la Lyre,
Et n'est pas plus grand que l'Amour.

Parmi les autres Poésies, presque sans nombre, faites à la louange du même, & réunies au-devant de la Muse naissante, on en a de tous les beaux esprits de ce temps-là, de Brébeuf, de Boisrobert, de la Mesnardiere, de

Scarron, de Colletet, de Beys, de Lignieres, de Maynard, &c. Il y a plusieurs de ces pièces en Italien, & même en Grec. Je ne rapporterai que ces vers de *Loret* :

FRANÇOIS-
MATTHIEU
CHASTE-
LET DE
BEAUCHA-
TEAU.

Quelques cas merveilleux que ma Muse ait contez, 1657.

Depuis environ sept Etés,

Quand je dis qu'un Enfant par ses rimes illustres,

Qu'on admire dans les balustres,

A charmé tout de bon, en l'âge de dix ans,

Reines, Rois, Auteurs, Courtisans;

C'est une si rare nouvelle,

Que je jurerois sur ma foi,

Que jamais *Renaudet* ni moi,

N'en avons débité de telles.

M. Titon du Tillet dit qu'à l'âge de quatorze ans Beauchâteau passa en Angleterre avec un Ecclésiastique qui changea de Religion, & que Cromwel, pour lors Protecteur de la République d'Angleterre, le retint quelque temps à la Cour, fut charmé de ses talens extraordinaires pour la Poésie, & en fit l'essai en l'enfermant souvent seul dans son cabinet pour composer des vers sur les sujets qu'il lui donnoit. Mais Cromwel étant mort le 13. de Septembre 1658, & Beauchâteau n'ayant alors que treize ans & quatre mois, il faut qu'il soit

FRANÇOIS-MATTHIEU CHASTELET DE BEAUCHÂTEAU.
 1657.

venu à treize ans au plûtard en Angleterre, s'il est vrai qu'il ait fait ce voyage du temps de Cromwel, & qu'il y ait fait quelque séjour. Le même Auteur ajoute que ce jeune Poëte passa ensuite en Perse, avec le même Ecclésiastique qui l'avoit engagé à quitter son pays, & que depuis ce temps-là on n'a plus eu de lui aucune nouvelle. Je ne sçai point sur quels Mémoires M. du Tillet a rapporté ces faits. Ce qu'on sçait certainement, c'est que peu de temps après que *la Muse naissante* eut été donnée au public, on ne sçût plus en France ce que l'Auteur devint, & qu'on ignore le lieu & le temps de sa mort.. Claude de Sainte-Marthe, un des derniers Confesseurs des Religieuses de Port-Royal des Champs, a prétendu donner l'histoire de ce jeune Poëte dans ses *Lettres sur différens sujets de Morale & de Piété*, Tome II. Lettre 59^e. écrite à M. Baillet. Mais tout ce qu'il dit ne regarde que le Sieur Hippolyte Chastelet de Beauchâteau, frere de l'Auteur de *la Muse naissante*, fameux par ses aventures & par son changement de Religion.

JACQUES DU LORENS.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Jacques *du Lorens*, Sieur d'Oiré, Président de Châteauneuf, n'imita pas le jeune Auteur dont je viens de parler; il fit de ses talens poétiques un usage tout différent. Celui-ci n'a donné que des éloges; du Lorens n'est connu que par des Satyres. Il étoit né à Châteauneuf, ville de la petite Province du Thymerais, qu'il qualifie *Lizieres de Normandie*, comme le prouvent ces vers de la Satyre huitième du Livre premier :

Quand un homme est Normand, on croit qu'il ne vaut rien ;

L'argument passeroit avec des Lavandieres,

Car, que vaudrai-je moi, qui suis né des lizieres ?

Eloges des
Hommes
illust du
Thym. par
M. Dreux
Duradier, p.
10. & suiv.

Il eut l'éducation qui convenoit aux emplois auxquels on le destinoit. Il dit dans sa dix-septième Satyre & dans la vingt-deuxième, qu'il prit des degrés, sans doute dans la Faculté de Droit; qu'il se fit recevoir Docteur, & qu'il suivit quelque temps le Barreau en qualité d'Avocat.

Etant jeune Avocat, après être Docteur,

Et voyant qu'au Barreau je n'étois qu'Auditeur,

Que d'autres moins sçavans plaidoient pour les Parties ;

JACQUES Moi de jeter le froc par dépit aux orties ,

DU Détester le bonnet , n'aller plus au Palais ,

LORENS. Où l'on m'eût souvent pris sans cause , & de relais.
1658.

On ne peut guères douter que ce ne fût au Parlement de Paris , puisqu'il dit dans son Commentaire in-4°. de la Coutume de Châteauneuf , sur l'article 126. *qu'il étoit jeune Avocat au Palais lors d'une Cause plaidée en sa présence , & dont il rapporte le sujet , par MM. Arnauld & Marion. Il s'ennuya d'être oublié , & , comme il le dit , d'être trop souvent de relais ; mais il n'est pas vrai , comme il ajoute , que de dépit il jetta le froc aux orties , puisqu'en quittant Paris , & en se retirant à Chartres , il continua d'exercer la profession d'Avocat au Présidial de cette ville. On en a la preuve dans un Mémoire fait à l'occasion d'un Procès qu'avoit contre lui le Lieutenant particulier de son temps. On voit par ce Mémoire » que du » Lorens étant Avocat au Présidial de » Chartres , il y offensa les Magistrats , » & pour ce fut blâmé par Arrêt de la » Cour. » Le même Mémoire parle encore d'un autre Arrêt rendu contre lui au Parlement de Paris , portant con-*

Amnation de grosses amendes & de grands dépens, au profit de Maître Laurens Olivier, Avocat du Roi au Bailliage de Chartres, *pour excès, injures & libelles diffamatoires*. C'est ordinairement où entraîne le génie satyrique ; & c'étoit celui de du Lorens, quoiqu'il s'efforce de rejeter sur sa candeur & sur la malice du siècle les Procès qu'il effuyoit.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Jamais dans mes procès je ne suis Demandeur ;
La malice du siècle en veut à ma candeur ;
C'est un malheur pour moi que toujours on m'ajourne...
On me traduit pourtant ainsi qu'un Charlaran ,
On me fait des Procès dessus des nids d'Antan ,
Sur le point d'une éguille , ou sur une chimere.

Deuxième
L. Sat. 5.

Il proteste qu'il n'a jamais été attaqué pour aucune chose qui pût le deshonoré , qu'on n'a pû lui reprocher la moindre injustice , ni aucune prévarication dans les devoirs de son état. C'étoit par ces motifs, qu'il se consoloit des chicanes qu'il prétendoit qu'on lui faisoit ; & lorsqu'il en ressentoit quelque peine , il recouroit à l'étude, qui la dissipoit. Il affectionnoit en particulier Homere , comme on le voit par ces vers :

Si je n'avois un peu bouquiné mon Homere ,

234 BIBLIOTHEQUE

JACQUES

DU

LORENS.

1658.

Qui montre comme on vit ici & à Paris ,
Sous les déportemens d'Hélène & de Paris ;
Que la vie n'est rien qu'une grande Iliade ,
Que la plupart des gens ont la tête malade . . .
. toutes les calomnies ,
Exploits , Commissions , & ces querimonies ,
M'auroient comme Limiers tirassé de façon ,
Que ma Musée en auroit oublié sa chanson.

Il n'étoit encore qu'Avocat à Chartres , lorsqu'il y épousa Geneviève Langlois , dont la famille existe encore dans cette Ville. Geneviève venoit du côté maternel d'un Poulard ; & ce fut par la succession de Lancelot Poulard , sieur d'Oiré , que la Terre d'Oiré passa à du Lorens , qui en prit le nom. Cette Terre , les autres biens assez considérables qu'il reçut de sa femme , & ceux qu'il avoit de sa propre famille , le mirent fort à son aise ; aussi , bien loin d'imiter ses Confreres en Apollon , qui se plaignent toujours de la fortune , paroît-il dans ses ouvrages fort content de la sienne :

J'ai du bien , grâce à Dieu , ce qu'il m'en faut pour
vivre :

Je mange fort peu seul ; jamais je ne m'enivre :

Si je n'ai des Etats , étant homme privé ,

Je m'en couche plutôt , j'en suis plus tard levé.

Mais si le Portrait qu'il fait de

Phumeur & du caractère de sa femme
N'est point chargé, il devoit trouver
bien des amertumes dans sa compa-
gnie. Voici ce qu'il en dit dans la se-
conde Satyre de l'édition de 1646. en
parlant du mariage :

JACQUES
DU
LORENS.
1638.

J'y suis par mon destin , ou bien pour mon péché ,
N'en déplaîse au Lecteur , comme un autre attaché.
Au lieu de me jeter un jour par la fenêtre ,
Je souffris que l'on rait à mon col ce chevrete ;
C'est où je tiens encore.
La femme que j'ai prise est une des meilleures ;
Mais cependant elle a de si mauvaises heures ,
Que Socrate y fût-il , que Xantippe exerçoit ,
La pire , à ce qu'on dit , des deux qu'il nourrissoit ,
Il seroit bien contrainct de lui quitter la place ;
On peut juger delà ce qu'il faut que je fasse.
Elle est mélancholique , & hait tout passe-tems ;
Si parfois elle rit , c'est signe de beau tems ;
Son humeur est fâcheuse & contraire à la mienne. . .
De même qu'un Prêcheur , s'il entend son métier ,
Sur trois mots de Saint Luc fait un Sermon entier ;
Elle sur un ruban , sur un linge , une écuelle ,
Un mouchoir égaré , bâtit une querelle ,
Qui commence au matin & ne finit qu'au soir , &c.

Il en avoit dit encore plus de mal
dans la Satyre cinquième du livre 1.
de l'édition de 1624. Il eut de ce ma-
riage plusieurs enfans qui moururent
tous avant lui.

JACQUES En 1613. du Lorens quitta Chartres avec sa famille, & fut revêtu de la charge de Baillif, Vicomte de Châteauneuf en Thymerais, où il établit sa demeure. Il succéda dans cette charge à Mathurin de la Chauffée, Ecuyer Seigneur du Louvet, qui l'exerçoit encore en 1612. Dans la suite, Châteauneuf étant sorti de la Maison de Mantouë, du Lorens devint Lieutenant Général du Bailliage, & eut la charge de Président de nouvelle érection. C'est le premier qui ait eu ce titre au Bailliage de Châteauneuf.

Selon le Mémoire que j'ai déjà cité, notre Poète ne se fit pas moins d'affaires dans son nouveau séjour qu'à Chartres. Ce Mémoire porte, *qu'il y attaqua toutes sortes de personnes publiques & privées.* On y parle aussi d'une attestation donnée par la plus grande partie des Habitans de Châteauneuf, qui affirment tous que » du Lorens étoit » d'une humeur si peu accommodante, que jamais il n'y put vivre » en paix & sans avoir de differends » avec quelqu'un ; n'ayant laissé un » seul des Officiers & principaux » Habitans, exempts de ses offenses » ordinaires. » Mais peut-être y a-t-il

beaucoup d'exagération dans ce Mémoire, & que cette attestation bien examinée prouve seulement que la supériorité du génie de notre Président bleffoit des Provinciaux, dont la plupart ne sauroient se résoudre à rendre au mérite les hommages qui lui sont dûs.

JACQUES
DU
LORENS:
1658.

L'envie est fille de l'ignorance, & il est bien difficile de briller dans une petite Ville, sans courir risque d'être haï. Ce sont les réflexions de Monsieur Dreux Duradier, homme d'esprit & de goût, qui a entrepris l'apologie de son Compatriote, à la suite de l'éloge historique qu'il lui a consacré dans ceux des *Hommes Illustres de la Province du Thymerais*, publiés en 1749. Ce qui lui persuade que du Lorens n'étoit pas d'un commerce aussi difficile que le suppose l'Auteur du Mémoire, c'est qu'on ne peut douter qu'il ne se soit fait d'illustres amis, parmi lesquels on compte Messieurs de Molé & Briçonnet; Charles de Gonzague, Duc de Nevers; le Président Nicole; le célèbre Rotrou; Nicolas Bourbon, l'un des meilleurs Poètes Latins du dernier siècle; Vignon & Biard, l'un grand Peintre, & l'autre fameux Sculpteur. Quelle apparence qu'un homme

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

qu'on représente comme ne pouvant vivre avec personne , & faisant de la peine à tout le monde , ait mérité cependant l'estime & l'amitié de tant d'hommes distingués , soit par la naissance , soit par les dignités , soit par les talens !

Du Lorens mourut à Châteauneuf en 1658. âgé d'environ 75 ans , après avoir exercé la charge de Juge du Thymerais près de 40 ans. Il a dû laisser une Bibliothèque assez nombreuse , s'il est vrai , comme il le dit , qu'il s'étoit plû à ramasser un grand nombre de livres. Ailleurs il se donne pour exempt d'avarice & d'ambition , & il ajoute qu'il avoit en horreur la fraude & l'artifice , *quoiqu'il fût peu dévot*. Il avoit connu Regnier , mort en 1613. mais il ne commença à écrire qu'après la mort de ce Poëte , dont il ne prétendoit point être le rival :

Je ne dispute point la gloire de Regnier ;
On sçait bien que je suis en date le dernier.

Il rapporte au même endroit , que de toutes les Satyres de ce fameux *devancier* de M. Despreaux , celle qui plaisoit le plus à l'Auteur lui-même étoit

la Satyre de l'importun, & que c'étoit un aveu que Regnier lui avoit fait. Une chose qui, selon moi, fait honneur à du Lorens, c'est qu'il n'a nommé personne dans ses Satyres, si ce n'est le Professeur Crassot, qu'il maltraite trop grossièrement dans sa vingt-deuxième Satyre :

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Ce Régent de Logique, en se nommant Crassot, s'aime dans un excès qui fait crier au sot.

Nous avons deux éditions des Satyres de du Lorens ; la première en 1624. in-8°. en deux livres, dont le premier contient onze Satyres, & le second 14. La seconde édition est de 1646. in-4°. pareillement divisée en deux livres, qui renferment en tout 26 Satyres, parmi lesquelles on retrouve une partie de celles qui étoient dans la première édition, mais revûes, corrigées & plus châtiées pour les choses & pour le style. Je suis ici la seconde édition.

La première Satyre est contre les faux dévots, que le Poëte attaque avec plus de force que de délicatesse. Il ne laisse pas de tâcher quelquefois de faire paroître de l'enjouement, témoin les vers qui suivent :

JACQUES Moi qui suis de deux grains plus raffiné que Socrate ;
D U J'ai tant d'aversion pour ses mauvaises mœurs ,
LORENS. Qu'un docte Médecin , qui connoît mes humeurs ,
 M'assure que mon mal ne vient que de l'envie
 1658. De battre un hypocrite , ou le priver de vie.
 Suffiez-vous pas déjà vous en être acquitté ?
 Il n'est rien , ce dit-il , plus cher que la santé , &c.

La seconde Satyre est contre le mariage. Le Poëte ne paroît pas avoir eu une meilleure opinion du beau sexe , que le Satyrique moderne , qui ne comptoit que trois femmes vertueuses à Paris. La troisième est contre la Noblesse qui dégénère de la vertu de ses Ancêtres. Voici ce que l'Auteur pensoit d'un homme de basse naissance qui auroit une grande vertu ;

De l'homme que j'honore extrêmement civil ,
 Le pere est moins connu que la source du Nil.
 Cependant on le croit , on le craint , on l'adore ,
 On lui rend plus d'honneur que je ne dis encore ,
 Quand il seroit issu de quelque Mandian ,
 Qui demandoit aux huis son pain quotidien ;
 N'importe , sa vertu , son mérite & sa gloire ,
 De son extraction effacent la mémoire ;
 Ses belles actions , & ses propos de miel ,
 Me font imaginer qu'il est tombé du Ciel.
 Plus je le considère , & plus je l'examine ,
 Je ne sçaurois ailleurs chercher son origine , &c.

La quatrième, qui est en forme de
 Discours

Discours, adressé au Roi Louis XIII. décrit la vanité des Poëtes; dans la cinquième, à M. Vignon, Peintre distingué, il blâme ceux qui méprisent la Peinture; la sixième attaque ceux qui veulent paroître au dehors ce qu'ils ne sont pas en effet, & montre qu'il est inutile & dangereux de les censurer. Du Lorens montre dans la septième les dangers que l'on court à composer des Satyres. Dans la huitième il invective contre différents vices; en particulier contre le luxe, qui fait, dit-il, rencherir les vivres. Il décrit dans la neuvième les avantages & les désavantages de Paris, de même que les commodités & les inconvénients de la campagne. La dixième est contre les Plaideurs mécontents de leurs Juges; l'onzième, sur les chagrins qu'on essuye à la Cour; la douzième, des peines des Plaideurs. Il y dit entr'autres vérités:

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Tu plaides pour certain. Non, c'est de quelque offense;
De quelque gros péché que tu fais pénitence.

Mais souvent les dépens passent le principal.

Ainsi, qui veut plaider, s'il a de la cervelle,

Doit contre ses papiers peser son escarcelle.

L'un sans l'autre n'est rien, puisqu'il convient payer

Tantôt un interdit, tantôt un plaidoyer,

Tome XVI.

L

212 BIBLIOTHEQUE

JACQUES Des faits , des contredits plus gros que Despaucrés ;
DU Et puis il ne faut pas oublier l'inventaire.
LORENS. Il n'est rien en effet de si cher que des mots ;
1658. C'est de quoi de tout tems on abuse les sots.
 Bon si les Avocats gardoient la Loi Cincie ;
 Mais quand ils prennent trop , on les en remercie.
 Ils trouvent dans leur Code , ou bien dans leur Digeste ;
 Qu'après qu'ils sont payés on leur en doit de reste , &c.

La treizième est encore contre les vices ; la quatorzième contre un prodigue , qui se ruine en tenant table ouverte ; la quinzième est une censure des mœurs des grandes & des petites Villes ; la seizième est contre l'Amour ; la dix-septième contre les mauvais Prédicateurs , les Avocats , & ceux qui s'estiment trop dans leur profession ; la dix-huitième , qui est un éloge du Roi Louis XIII. contient aussi l'éloge de la Satyre. Le Poète décrit dans la dix-neuvième l'importunité d'un pédant , qui dans un festin , où l'Auteur se trouvoit , ennuya toute la compagnie. Il y déclame avec beaucoup de vivacité contre les pédans , à qui il préfère les gens sans esprit :

Un Idiot vaut mieux que soixante pédans.

C'étoit aussi le sentiment de Moliere ; dans ses Femmes sav. act. 4. sc. 3.

Un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant :

Et celui de Rousseau :

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuye ;
J'aimerois mieux cent fois un sot.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

La vingtième Satyre est contre le mépris que l'on fait de la science, contre les Nouvellistes & les Puristes. L'Auteur assure que loin de s'enrichir dans le commerce des Muses, il n'a fait que perdre son temps :

C'est miracle de quoi je n'ai vendu mes Livres.
Tes Livres ! Et pourquoi ? Pour acheter des vivres.

La vingt-unième adressée à M. Biard, Sculpteur, contient la louange de la Sculpture. Du Lorens y invective contre les riches qui ne la favorisent pas autant que les autres beaux Arts. Dans la vingt-deuxième il tâche de dissuader un de ses amis d'embrasser la Religion Protestante. Cette Satyre ne montre pas que l'Auteur fût versé dans la Théologie : elle est pleine de vaines déclamations ; & ce qu'il y a de singulier, c'est de voir le Poëte citer dans un sujet si grave le Cocyte, les faux Dieux, les fictions de la Fable, & joindre Judas à Tantale, à

L ij

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Thésée, &c. La vingt-troisième contient la censure de plusieurs vices ; la vingt-quatrième est contre l'amour des richesses ; *que l'argent fait tout* ; la vingt-cinquième contre une vieille courtisane qu'il veut convertir ; dans la vingt-sixième & dernière, le Poète fait son portrait & sa confession. Il s'y donne pour un homme franc & sincère, qui tâche de vivre comme Adam & sa postérité auroient fait, si ce premier pere eût conservé son innocence.

Si le bon pere Adam n'eût point mordu la pomme ;
Tout le monde aussi-bien eût été Gentilhomme :
Chacun eût discours librement & sans art ,
Et l'on n'eût point baillé de soufflets à Ronsard.

Quoique du Lorens se vante de ne rien emprunter des anciens ni des modernes, il n'est pas cependant difficile de s'appercevoir qu'il avoit bien lû Juvénal, & qu'il l'a très-souvent imité. Quant aux modernes, il est certain qu'il a pillé Regnier en plusieurs endroits. Si celui-ci dit :

Et pour sçavoir gloser sur le *Magnificat*,
Tranchent dans leur discours de l'esprit délicat ;

Du Lorens le copie ainsi ;

C'est un mal que d'avoir l'esprit trop délicat,
On veut toujours gloser sur le *Magnificat*.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Regnier dit, Satyre dixième :

S'idolâtre, s'admire, & d'un parler de miel,
Se va préconisant cousin de l'Arc-en-Ciel.

On lit chez du Lorens :

Tel, à son jugement, parle plus doux que miel,
L'autre se va disant cousin de l'Arc-en-Ciel.

Je pourrois rapporter plusieurs autres endroits où le plagiat paroît aussi sensiblement, sans compter mille expressions proverbiales que du Lorens emprunte pareillement de Regnier; mais ce détail n'auroit rien que de désagréable pour le Lecteur.

M. Despréaux, né en 1636. & par conséquent contemporain de notre Satyrique, ne le nomme pas néanmoins une seule fois. En conclura-t-on qu'il n'avoit pas lû ses Satyres ? On auroit de la peine à me le persuader. Je trouve dans l'un & l'autre des pensées & des façons de s'exprimer qui se ressemblent si fort, qu'il est à présumer que celui qui est venu le dernier avoit connoissance de ce qui avoit été écrit par celui qui l'avoit devancé.

JACQUES

DU

LORENS.

1658.

Par exemple , M. Despréaux dit dans sa Satyre huitième :

Laisse-là Saint Thomas s'accorder avec Scot :

Et du Lorens avoit dit dans sa dix-neuvième Satyre :

Est-ce assez de sçavoir déranger sur le doy

Les branches des péchés.

De plus concilier Thomas avecque Scot ?

La Satyre de M. Despréaux contre le mariage commence par la même pensée que celle de du Lorens sur le même sujet. Le premier dit, Satyre cinquième :

On diroit que le Ciel est fournis à sa Loi ,

Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.

Du Lorens avoit dit , Satyre troisième :

Il diroit volontiers que la divine main

N'a pas tout d'un limon paîtri le genre humain.

Dans le discours au Roi , Monsieur Despréaux s'exprime ainsi :

Ainsi , sans m'aveugler d'une vaine manie ,

Je mesure mon vol à mon foible génie :

Je lis dans la dix-huitième Satyre de du Lorens :

De moi , qui n'entreprends qu'un médiocre ouvrage ,
Je mesure ma force avecque mon courage.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Ajoutons que Despréaux a traité dans ses Satyres plusieurs sujets mis en œuvre par du Lorens. Celui-ci a composé sa seconde Satyre contre le mariage ; Despreaux la dixième : le premier la troisième , contre la Noblesse qui dégénere de la vertu de ses ancêtres ; le second la cinquième : l'un la septième sur l'inconvénient qu'il y a à écrire des Satyres , l'autre la septième. Du Lorens a pris pour sujet de sa neuvième Satyre les agrémens & les désagremens de Paris ; c'est aussi en grande partie l'objet de la sixième Satyre de M. Despréaux. D'où je conclus qu'il étoit presque impossible que les deux Poètes ne se rencontraient quelquefois , comme en effet cela est arrivé , quoiqu'il pût se faire aussi que l'un & l'autre n'eussent imité que Juvenal , qui a composé une Satyre sur les embarras de la ville de Rome , & une autre contre les femmes. Car je n'ai assurément aucun dessein de rabaisser ici M. Despréaux , ni de diminuer la juste réputation qu'il s'est acquise.

M. Duradier , qui pense de du

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

Lorens plus favorablement que moi, dit » qu'on trouve en général dans ses » Satyres un jugement solide, beau- » coup d'esprit, des expressions har- » dies, des tours neufs, des pensées » qui frappent, sans s'écarter de cette » justesse qui fait le mérite de tous les » ouvrages; une versification aisée, & » bien plus polie que celle de ses pre- » mieres Satyres; qu'enfin on peut » dire que ce sont des ouvrages mar- » qués au bon coin. Il ajoute, » qu'il ne manque à l'Auteur que » d'avoir demeuré dans la Capitale, » qui lui auroit fourni quelques sujets » plus intéressans, des idées plus va- » riées, & sans doute une maniere de » peindre plus grande & plus noble. » Tel est le jugement de l'Apologiste de du Lorens, que je n'oserois contredire, étant celui d'un homme qui a beaucoup d'esprit & de sagacité, quoique je soupçonne que d'autres pourront penser que la premiere partie de ce jugement se sent trop du panégyrique, & que la seconde n'est qu'une conjecture.

M. Duradier s'objecte, qu'on pourra lui opposer le peu de réputation de du Lorens du côté de ses Satyres, &

le grand nom que s'est fait Regnier.

A quoi il répond que les livres ont leur destin , & que c'est un fait incontestable que de fort bons ouvrages restent souvent ensevelis dans l'oubli ; que du Lorens vivoit dans une petite Province , & que Regnier au contraire brilloit à la Cour , connu des Grands & des Sçavans de son tems ; qu'enfin du Lorens ne pouvoit se tirer de la foule , que soutenu de son seul mérite ; au lieu que Regnier , neveu du célèbre Desportes , l'un des plus beaux esprits de son tems , & qui avoit sçû joindre aux talens de grand Poëte plus de 30 mille livres de rente ; étoit annoncé avantageusement dans le monde , presque avant que d'y paroître. Je laisse au Public à juger de la force de ces raisons , qu'au surplus M. Duradier ne prétend donner que pour ce qu'elles valent , sans prétendre , dit-il , captiver son Lecteur.

On conviendra plus facilement avec lui , qu'outre la Jurisprudence & la Poësie dont du Lorens avoit fait son capital , comme on le voit par ses Satyres & par son travail sur les Coutumes de Châteauneuf , de Chartres & de Dreux , il aimoit encore la Pein-

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

ture & la Sculpture. Dans son Epître dédicatoire de la Coutume de Chartres, adressée à M. du Houffai, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, il lui dit : » C'est la Peinture » qui m'a donné l'honneur de votre » connoissance ; nous parlons quel- » quefois dans votre Cabinet de Ra- » phaël , de Titian & de Véronese ; » s'il y a quelques autres entretiens » plus sérieux , il n'y en a point de » plus doux.... On m'a fait présent » depuis trois mois d'une Vierge de » Léonard (*de Vinci*) « Dans la Satyre cinquième adressée à Vignon , il s'exprime ainsi :

Je suis , comme tu fais , soit nature ou hazard ,
Grandement amoureux des œuvres de ton art.
Autant qu'homme qui soit, j'honore la Peinture ;
. Et l'on me voit épris ,
D'une Toile que j'ai , dont tu fais bien le prix ,
Qu'un de nos curieux apporta d'Italie.
Mon petit Cabinet des beautés me découvre ,
Que je ne verrois pas dans les chambres du Louvre ;

Il ajoute ensuite :

Je ne m'étonne plus s'ils me portent envie ;
Et si pour des Tableaux on censure ma vie.
S'ils crient après moi comme on crie aux voleurs ;
Que je mers tous les jours mon argent en coulours.

La Satyre 21. prouve son amour pour la Sculpture. Elle est adressée à Biard le fils, connu dans ce bel Art par plusieurs ouvrages, & entr'autres par la Statue Equestre de Louis XIII. digne ornement de la Place Royale à Paris. Du Lorens lui dit :

JACQUES
DU
LORENS.
1658.

J'aime avec passion l'excellente Peinture ;
Je donnerois pourtant ma voix à la Sculpture....
La moderne me plaît, qui n'est que sa servante ;
L'Antique me ravit, parce qu'elle est vivante.
Je suis, lorsque j'en vois, ne fusse qu'un morceau,
Emû d'un tel respect, que j'ôte mon chapeau ;
Je me mets à genoux, j'en suis tout idolâtre.

M. Duradier auroit pû fortifier ces témoignages par celui de Guillaume Colletet, qui dans son Recueil d'Epigrammes en donne trois *sur le Tableau d'une Magdelaine que du Lorens avoit acheté mille écus*. Ces trois Epigrammes sont de 1650. & la troisième est une réponse à une autre Epigramme de Georges de Scudery, qui avoit parlé du même fait. Voici de quelle maniere finit la premiere des trois Epigrammes de Colletet :

Cher du Lorens, second Regnier,
Ménage un peu mieux le denier
Sur nostre Montagne indigente ;
Quoique tu sois riche d'autant,

Lvj

Je crains que cette Repentance

Ne fasse un jour un Repentant.

JACQUES**DU
LORENS.
1658.**

On m'a assuré en effet qu'après la mort de du Lorens l'inventaire seul de ses Tableaux se montoit à dix mille écus.

PIERRE DU RYER.

**PIERRE
DU
RYER.
1658.**

Pierre *du Ryer*, Ecrivain beaucoup plus fécond que du Lorens, mourut la même année que ce dernier. J'ai déjà eu occasion de parler de lui plusieurs fois lorsque j'ai fait mention des Traductions de Cicéron & de quelques autres anciens Auteurs ; je dois maintenant en parler comme Poète. On a de lui *Amaryllis*, Pastorale qui fut imprimée sans son consentement, & 17. tant Tragi-Comédies que Tragédies. On peut voir les titres de celles-ci, & les dates de leur représentation ou de leur impression, dans l'Histoire de l'Académie Française, & dans le Tome IV. de l'*Histoire du Théâtre François*, & la notice dans le même volume & dans les suivans, jusqu'à l'année 1654. inclusivement. Je l'ai déjà dit, mon dessein n'est point d'entrer dans le détail de

des sortes de pièces, afin de ne point trop grossir cet ouvrage, & pour ne pas répéter ce que les autres ont dit. M. l'Abbé d'Olivet, & le Pere Nicéron qui l'a copié, ajoutent une dix-neuvième pièce, le *Mariage d'Amour, Pastorelle*, imprimée dès 1610. mais j'ai fait voir dans le volume précédent que cette Pastorale étoit d'Isaac du Ryer.

A la suite de la Tragi-Comédie intitulée, *Argenis & Poliarque, ou Théocrine*, imprimée en 1630. Pierre du Ryer publia un Recueil de quelques autres *Ouvres Poétiques* de sa composition. Ce petit Recueil ne contient que vingt Pièces, dont plusieurs ne manquent ni de force, ni de génie, ni de style poétique; les sujets en sont très-variés. Il y en a sur le siege de la Rochelle & la réduction de cette Ville, sur les quatre saisons de l'année, sur le respect dû aux Eglises, sur le bonheur de l'état Religieux. Dans d'autres le Poëte fait l'éloge de la bonne chere, ou chante sa passion pour quelque Iris. Il s'en lit une sur la mort de M. le Baron de Valencé, tué d'un coup de mousquet devant Privas, une autre sur la guérison de

PIERRE

DU

RYER.

1658.

Hist. de

l'Acad. Fr. t.

1. p. 420.

Nicer. Mém.

t. 22. p. 344.

PIERRE
DU
R Y E R.
1658.

Madame la Comtesse de Crussol, plusieurs au Roi sur ses victoires, &c. On voit par ce Recueil, que du Ryer a voulu au moins s'essayer sur presque tous les genres de Poésie; sur l'Ode, sur les Stances, le Sonnet, l'Elégie, l'Epigramme, &c. Ces Poésies ne sont pas moins oubliées que les Tragédies & les Tragi-Comédies du même Auteur. Il y a cependant quelques endroits dans les unes & dans les autres qu'on peut encore lire avec satisfaction, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant dans les *Œuvres Poétiques*, les *Stances sur l'Eglise*; ou contre ceux qui n'entrent dans nos Temples que pour y jeter sur les femmes des regards profanes; & dans les Pièces de Théâtre, quelques endroits choisis des Tragédies de Saül, de Thémistocle & de Scévole, que M. le Fort de la Morinière a fait entrer dans sa *Bibliothèque Poétique*. Celui-ci observe même, en parlant de la Tragédie de Saül, que » cette Pièce n'est pas moins recommandable par la force de la versification, que par la magnanimité des » sentimens; qu'on peut la regarder » comme un modèle de la manière » dont on doit traiter les sujets tirés

T. I. pag.
307. & s.

» de l'Ecriture Sainte, en gardant
 » cette Loi si raisonnable de ne rien
 » ajouter à la narration des Ecrivains
 » Sacrés, qui l'affoiblisse ou qui la
 » démente. «

PIERRE
 DU
 RYER.
 1658.

Pierre du Ryer étoit Parisien, fils
 d'Isaac du Ryer que j'ai fait connoître
 dans le volume précédent. Il naquit
 en 1605. Tout ce qu'on sçait de sa
 première jeunesse, c'est qu'il fit d'assez
 bonnes études, & que ce qu'il apprit
 alors lui fut pour la suite d'une grande
 ressource. On voit de lui des vers
 Latins qui ne sont pas mauvais, à
 l'honneur de son pere, & qui se lisent
 dans le Recueil des Œuvres de celui-ci.
 En 1626. il fut pourvû d'une charge
 de Secrétaire du Roi; mais s'étant
 marié par inclination à une fille qui
 étoit sans biens, il fut obligé de ven-
 dre cette Charge en 1633. Il plaça le
 plus avantageusement qu'il pût ce
 qu'il retira de cette vente; mais son
 revenu demeurant toujours fort au-
 dessous de ce qu'il lui falloit pour sa
 subsistance & celle de sa famille, il
 entra au service de César, Duc de
 Vendôme, en qualité de Secrétaire.

Hist. de
 l'Acad. Fr.
 t. 1. p. 357.
 Hist. du
 Th. Fr. t. 4.
 p. 535. & f.
 Nicer Mém.
 t. 22. p. 341.
 & f.
 Parn. Fr.
 p. 249. & f.
 &c.

Ses ouvrages le firent recevoir à
 l'Académie Françoisé en 1646. à la

Hist. de
 l'Acad. Fr.
 t. 1. p. 212.

PIERRE
DU
Ryer.
1658.

place du sieur *Faret*, & il fut dans cette occasion préféré à Pierre Corneille, par cette unique raison que dans le concours de deux personnes qui auroient les qualités nécessaires pour être élu, l'Académie avoit arrêté de préférer celle qui feroit sa résidence à Paris, & que Corneille demouroit alors à Rouen. Il y avoit déjà plus de 15 ans que du Ryer étoit connu par ses Pièces de Théâtre & par ses Traductions de divers Auteurs; & tant qu'il a vécu il n'a cessé d'écrire, soit en vers, soit en prose. Mais comme il travailloit à la hâte, & pour tirer plus promptement de ses Libraires quelque récompense de ses productions, il n'est pas étonnant que ses ouvrages soient éloignés de la perfection où l'on sent qu'il étoit capable de les porter. Il avoit, dit M. l'Abbé d'Olivet, un style coulant & pur; égale facilité pour les vers & pour la prose. Il ne manquoit que de loisir.

Il chercha ce loisir hors de Paris, d'où l'impuissance où il se trouvoit de vivre avec une certaine aisance l'obligeoit d'ailleurs de s'éloigner; & il se retira à la campagne avec sa femme & ses enfans, dans une maison qui n'étoit

pas éloignée de *Picpuffe*. J'allai le voir
une fois dans le lieu de sa retraite, dit
Ménage, & il nous régala de cerises
cueillies dans un petit Jardin qu'il
avoit. » Un beau jour d'Été, dit le
» prétendu Vigneul-Marville, nous
» allâmes plusieurs ensemble rendre
» visite à du Ryer. Il nous reçut avec
» joie, nous parla de ses desseins, &
» nous montra ses ouvrages : mais ce
» qui nous toucha, c'est que ne crai-
» gnant pas de nous laisser voir sa pau-
» vreté, il voulut nous donner la colla-
» tion. Nous nous rangeâmes dessous
» un arbre, on étendit une nappe sur
» l'herbe, sa femme nous apporta du
» lait, & lui des cerises, de l'eau
» fraîche & du pain bis. Quoique ce
» régal nous semblât très-bon, nous
» ne pûmes dire adieu à cet excellent
» homme sans pleurer, de le voir si
» maltraité de la fortune, surtout
» dans sa vieillesse, & accablé d'infir-
» mités.

Du Ryer eut sur la fin de ses jours
un Brevet d'Historiographe de Fran-
ce, avec une pension sur le Sceau,
que quelques-uns font monter jusqu'à
deux mille livres ; mais cette gratifi-
cation vint un peu tard, & le Poëte

PIERRE
DU
R Y E R.
1658.
Menag. t.
2. p. 233.

~~PIERRE~~ auroit pû dire comme Mélibée dans
PIERRE

DU

RYER. Enfin la liberté vient s'offrir à mes vœux ,
1658. Elle a jeté sur moi des regards plus propices ;
Imit. de la Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices.

Trad. de M.
Gresset, Ecl.
A.

Il n'en jouit pas longtemps. Revenu à Paris , il y mourut en 1658. sur la Paroisse de S. Gervais , âgé de 53 ans , & fut inhumé en ladite Eglise dans le tombeau de ses Ancêtres.

M. l'Abbé d'Olivet , & ceux qui ont suivi ce célèbre Ecrivain , rapportent cette mort au sixième de Novembre. Il faut qu'elle soit arrivée au moins un mois auparavant , puisque Loret l'annonce dans sa *Muse Historique* du cinquième Octobre précédent. Voici ce qu'il dit :

Trésor d'immortelles douceurs ,
Chastes Muses , divines sœurs ,
Pucelles de céleste race ,
Pleurez , pleurez votre disgrâce.
Un de vos plus chers Favoris ,
Un des ornemens de Paris ,
L'Auteur de cent doctes ouvrages ,
Les délices des ames sages ,
Et qui vous honoroit si fort ,
Monsieur *du Ryer* enfin est mort.

.
Rare Auteur , dont j'aimai toujours

FRANÇOISE. 259

Les hauts Traités , les hauts Discours ,
 Les Traductions sans égales ,
 Les belles Pièces Théâtrales ,
 Et bref , tant de divins Ecrits
 Dont tu ravissois nos esprits ;
 Ame à présent toute sublime ,
 Pour te témoigner mon estime
 Avec des transports innocens ,
 Je viens t'offrir ce peu d'encens :
 Pour un défunt de tel mérite ,
 Certes l'offrande est bien petite ;
 Mais du moins , j'ai fait cet écrit
 Autant du cœur que de l'esprit.

PIERRE
 DU
 RYER.
 1658.

GUILLAUME COLLETET.

Guillaume Colletet , aussi maltraité
 que du Ryer par la fortune , ne fut pas
 moins que lui le Courtisan des Muses.
 Cet Ecrivain , qui s'est fait un nom
 dans la République des Lettres par
 le nombre & la variété de ses ouvrages
 en prose & en vers , naquit à Paris le
 12 Mars 1596. François Ogier dit
 dans sa Lettre à l'Abbé de Marolles ,
 faite pour servir de Préface à la Tra-
 duction des Epîtres d'Ovide par le
 même Abbé, que Colletet & lui avoient
 étudié ensemble sous la conduite du
 vieux Gallandius , l'Hôte fidèle de Ron-
 sard. C'étoit Jean Galland , qui pro-

GUILLAU-
 ME COL-
 LETET.
 1659.

GUILLAU-
ME COL-
LETET.
1659.

» fessoit au Collège de Boncour, & qui
» devint Principal de ce Collège. Ogier
» ajoute que depuis ce tems-là ils con-
» serverent l'un pour l'autre une amitié
» sincere, & une familiarité non jamais
» interrompue, quoiqu'en un assez différent
» genre de vie, & dans des routes bien
» éloignées quant à la conduite. » Les Li-
» cences Poétiques de notre ami,
» qui ont bien plus paru, continue-
» t-il, dans ses mariages que dans ses
» vers, ne m'ont jamais empêché de
» l'aimer & de le servir jusqu'à la fin. »
Il assure qu'il étoit né Poète; & d'autres
en ont porté le même jugement, mais
depuis longtemps il n'est regardé que
comme un Versificateur assez médiocre.

Ce fut Ogier qui l'introduisit dans
une Société de jeunes Ecrivains qui
avoient partagé entr'eux la Traduc-
tion des Epîtres Héroïques d'Ovide,
& Colletet y fut admis avec plaisir.
» Mais comme il vit, dit encore Ogier,
» que toutes les Epîtres d'Ovide
» étoient occupées par différens es-
» prits, il dédaigna de marcher sur
» leurs traces, & voulut s'adresser ail-
» leurs. Il entreprit donc de traduire
» l'*Alexiade* du Pere Rémond, (Jésuite)
» qu'on peut appeller l'Ovide Chré-

» tien. Car de vrai il fait parler son
 » Héroïne avec tant de modestie & de **GUILLAUME COL-**
 » pudeur qu'on peut dire qu'il est **LETET.**
 » Chrétien, & avec tant d'élégance **1659.**
 » & d'invention qu'on peut dire qu'il
 » est Ovide. « Guillaume Colletet inti-
 tula sa Traduction, *les Désespoirs amou-*
reux; & Ogier a raison de blâmer ce
 titre, *trop libre*, dit-il, *pour une aven-*
ture si chrétienne & si dévote. Mais il
 faut, ajoute-t-il, pardonner cette légère
 faute à son âge. Cette Traduction,
 omise par M. l'Abbé d'Olivet dans le
 Catalogue des Ecrits de l'Auteur,
 parut en 1622. Elle est en prose, & le
 Traducteur y joignit 20 *Lettres amou-*
reuses aussi en prose, & un plus grand
 nombre de Pièces en vers qui n'ont de
 même que l'amour profane pour objet.
 C'est sur ce livre qu'il a fait l'Epi-
 gramme suivante;

Tu dis que mon livre est trop court,
 Qu'il a peu de vers & de prose;
 Dieu veuille que toute la Court
 Me reproche la même chose.

Epigr. de
 Collet. page
 225.

Il s'étoit fait recevoir Avocat au
 Parlement de Paris; mais il ne paroît
 pas qu'il en ait exercé la profession.
 Le plaisir, la société des gens de Let-

tres, la Poésie & d'autres écrits en divers genres, l'occupèrent tout entier. Il versifia dès la sortie du Collège, puisque dans le *Cabinet Satyrique*, &c. imprimé en 1618. on lit de lui dix Sixains, à la vérité très-mauvais, mais qui du moins ne sont point licentieux comme la plupart des pièces de cet impur Cabinet. Ces vers de Colletet ont reparu dans le *Parnasse Satyrique*, autre Recueil qui est de 1623. & devenu fameux par le Procès de Théophile, qu'on accusoit d'en être l'Auteur. Dans les *Délices de la Poésie Française*, de l'édition de 1620. on trouve encore du même treize Sonnets, & trois autres Pièces en vers; & dans un Sonnet qui est à la suite de son Discours à M. Seguier, Chancelier de France, il fait mention de plusieurs vers amoureux qu'il avoit composés en sa jeunesse, & qu'il eut la sagesse de brûler depuis.

Tit. du Till.

Parn. Fr. in-

fol. p. 257.

& f.

Hist. du

Th. Fr. t. 6.

p. 93. & f.

Hist. de

l'Acad. Fr.

Mem. de

M d'Arti-

gny, t. 6.

104. & f.

Ajoutons qu'en 1619. un an après l'impression du *Cabinet Satyrique*, il fit aussi l'éloge du *Zodiaque Poétique*, c'est-à-dire de la Traduction en vers du *Zodiaque de la vie humaine*, composé par Marcel Palingenius, laquelle Traduction étoit du Sieur de Riviere,

Conseiller au Parlement de Rennes.

Colletet estimoit alors cette version, qu'il méprisa depuis & avec raison, comme il nous l'apprend dans son *Discours de la Poésie morale*, page 95.

GUILLAUME COLLETET.
1659.

Dans son *Traité du Sonnet*, il dit qu'il pourroit sans vanité s'attribuer l'invention des *Sonnets en bouts-rimés*, en ayant composé quelques-uns dès 1625. & ayant donné lieu à d'autres de s'exercer dans le même genre, qu'il ne traite cependant que d'invention telle quelle.

p. 114. 115.

Ces Essais Poétiques le firent connaître de bonne heure du Cardinal de Richelieu, & il sut s'en ménager l'estime & les bienfaits. Cette Eminence le fit entrer à l'Académie Française dès son institution, c'est-à-dire en 1634. & M. Pellisson nous apprend dans l'Histoire de cette Société Littéraire, que Colletet composa un Mémoire sur les Statuts de cette Compagnie, qui avoient été dressés par M. du Chastelet, Conseiller d'Etat, & qu'il y lut un *Discours de l'éloquence & de l'imitation des anciens*, qui a été imprimé en 1658. à la suite de son *Art Poétique*, ou de ses Traités sur l'Epi-gramme, le Sonnet, le Poème Bucolique.

GUILLAU-
ME COL-
LETET.
1658.

lique & la Poësie morale. J'ai parlé ailleurs de ces Traités. Le Cardinal le mit aussi au nombre des cinq Auteurs qui travaillèrent aux Comédies dont il avoit donné les sujets. Il est seul Auteur du *Monologue* de la *Comédie des Thuilleries*, qui a 216 vers. Lorsqu'il le présenta, le Cardinal s'arrêta particulièrement sur ces vers de la Description du quarré d'eau,

La Cane s'humecter de la bource de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle, &c.

Et après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre main soixante pistoles; sur quoi Colletet fit ce distique;

Armand, qui pour six vers m'as donné six cent livres,
Que ne puis je à ce prix te vendre tous mes Livres?

Le Cardinal accompagna ce présent d'un compliment très-flatteur, en disant au Poëte, qu'il ne lui donnoit cette somme que pour ces vers qu'il avoit trouvés si beaux, que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste. Cependant au lieu de ce vers,

La Cane s'humecter de la bource de l'eau,

Il voulut persuader à l'Auteur de mettre, *Barbotter dans la bourbe de l'eau.* Mais Colletet qui trouvoit cette expression trop basse, se défendit de l'admettre, & non content des raisons qu'il apporta alors, de retour chez lui il écrivit sur ce sujet une lettre au Cardinal. Celui-ci achevoit de la lire, lorsqu'il survint quelques-uns de ses Courtisans, qui après l'avoir complimenté sur les heureux succès des armes du Roi, ajouterent, *que rien ne pouvoit résister à son Eminence. Vous vous trompez,* leur répondit-il en riant, *& je trouve dans Paris même des personnes qui me résistent.* On lui demanda de qui il vouloit parler: *De Colletet,* dit-il; *car après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore, & voilà une grande Lettre qu'il vient de m'en écrire.*

GUILLAUME COLLETET.
1659.
Pelliss. Hist. de l'Acad. t. 1. in-12. p. 108. & f.

Malgré l'approbation du Cardinal de Richelieu, M. de S. Evremont se raille de Colletet & de ses vers si bien récompensés, lorsqu'après l'avoir introduit se querellant avec M. Godeau dans la *Comédie des Académiciens*, il fait dire au dernier:

Act. 1. sc. 3.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on chante.

Tome XVI.

M

De notre Colletet la *Ganne barbottante* ;
 GUILLAU- Ces beaux vers que le tems ne sauroit effacer ,
 ME COL- Et qu'un grand Cardinal voulut récompenser.
 LETET. C'est là que Colletet si vivement explique
 1659. Du Canard amoureux la Vénus aquatique ,
 Qu'au sens de Richelieu, le Roi ne pourroit pas
 De tout l'or du Royaume en payer les appas ;

La Comédie des Thuilleries fut imprimée en 1638, avec le Monologue de Colletet. Peu d'années auparavant, en 1634. le Poète avoit composé pour le *Palinod* de Rouen, un *Hymne sur la pure Conception de la Vierge*, qui ne reçut pas de stériles applaudissemens. François de Harlay, alors Archevêque de Rouen, & qui l'a été depuis de Paris, envoya pour récompense à l'Auteur un *Apollon d'argent*, sur quoi Colletet fit ces vers qu'il adressa au Prélat :

Epigr. de Que ce prix glorieux élève mon courage,
 Collet, p. 15. Et me fait concevoir de généreux desseins !
 Il semble que le Dieu dont je reçois l'image ,
 Vienne animer déjà les Tableaux que je peins.
 P'k E' L A T, je n'auray plus une fureur vulgaire ,
 Puisqu'Apollon m'échauffe, aussi-bien qu'il m'éclaire.

Depuis il remporta le prix de l'Eglantine à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, comme le rapporte *Loret* dans sa Gazette du 16 Novembre

1652. Il se ressentit aussi des bienfaits de Charles Eusebe, Prince du S. Empire, de *Liechtenstein & Nickselbourg*, &c. de qui il reçut une chaîne d'or ; & par reconnoissance il composa le Sonnet qu'on lit à la pag. 198. de ses Divertissemens. Il ne fut pas non plus oublié dans les gratifications du Cardinal Mazarin, comme il le marque dans cette Epigramme sur l'ordonnance de sa pension, qui lui fut avancée en 1645.

GUILLAV-
ME COL-
LETET.
1652.

Ibid. p. 198.

O Jules , ô grand Cardinal ,
Ministre qui n'as point d'esgal ,
Mécène qu'Apollon me donne ;
Grace à tes bienfaits éclatans ,
Je devance le cours des ans ;
Puisque sans attendre l'Autonne ,
Je fais ma récolte au Printems.

Il y a apparence que c'étoit le même Cardinal qui lui avoit accordé un logement à Rungis, où son Eminence avoit une maison. Colletet parle plusieurs fois de ce logement dans ses Epigrammes & ailleurs, de même que de quelques biens qu'il avoit achetés dans le même lieu, & à Val-Joyeux, & qu'il perdit durant les guerres civiles qui affligèrent si longtems le Royaume. Voici ce qu'il en dit entre

autres dans une Epigramme qu'il date
de l'année 1652.

CUILLAU-
ME COL-
LETET.

1659.

Epigr. pag.
80. v. aussi
pag. 23. 126.
228.

Pour nos Roys j'ay tant travaillé,
Et je joue au Roy dépouillé !
Je soupire mon Val-de-Joye ,
Que nos guerres ont mis en proye ;
Et je plains mon petit logis
Des belles sources de Rungis ,
Où le soldat dur & sauvage ,
A fait un horrible ravage.
S'il pilloît encor mon Fauxbourg ,
Adieu la campagne & la Cour ;
Après une telle disgrâce
Je serois le Job du Parnasse ,
Couché sur le noble fumier
De quelques feuilles de laurier.

Dans la même Epigramme il parle de la détention de son fils François, qui fut fait prisonnier de guerre par quelques Troupes Espagnoles, événement qui l'affligea beaucoup, & dont il fait une mention plus détaillée dans son Discours de la Poésie morale, pag. 194 & suivantes. La même année 1652. les troubles du Royaume l'obligèrent aussi de quitter le Fauxbourg S. Marceau où il demeurait, dans la même maison qui avoit été habitée par Ronsard, & de faire transporter ses papiers & ses livres dans la Ville; & il ajoute, dans son *Discours sur l'Epi-*

gramme, » que la fureur de nos guer-
 » res civiles lui a causé la perte irré-
 » parable de tous ses biens de la cam-
 » pagne, & lui a ôté la douce liberté
 » de son esprit, nécessaire pour va-
 » quer à ses études ordinaires. « Ce
 fut le 26 Septembre de la même an-
 née 1652. qu'en passant dans la rue
 des Carneaux, il fut dangereusement
 blessé par la chute de l'entablement
 d'une vieille maison, dont une partie
 tomba sur sa tête. Cette blessure, dont
 il rappelle la mémoire dans plusieurs
 de ses Epigrammes, le retint longtems
 au lit, & lui occasionna des dépenses
 qu'il n'eût pas été en état de faire sans
 le secours de ses amis. Il importunoit
 cependant ceux-ci le moins qu'il pou-
 voit, & l'on voit par d'autres Epi-
 grammes, que pour satisfaire à ses be-
 soins il mit plusieurs fois son *Apollon*
d'argent en gage. Il dit sur cela dans
 une Epigramme qui est datée de l'an
 1651.

GUILLAU-
 ME COL-
 LETET.
 1659.

Epigr. de
 Collet, p. 29.
 & 30.

Ibid. pag.
 137. 164.
 168. 171.

Si voyant nos exploits divers

Je ne compose plus de vers :

C'est que pour subsister & nourrir mon ménage
 J'ai mis mon Apollon & mes Muses en gage.

Il avoit déjà vendu sa Charge d'Avocat
 M iij

GUILLAUME COLLETET.
1659.
Ibid. p. 154.

au Conseil d'Etat & Privé du Roi, dont il avoit été gratifié par M. le Chancelier Seguier; mais avant de faire cette vente, il en avoit demandé la permission à ce Magistrat par l'Epigramme suivante :

O grand Seguier, à qui je doy
L'Office dont je t'importune;
Puisque je trouve ma fortune
Autre part qu'au Conseil du Roy,
Souffre que mon humeur tranquille
A l'honneste joigne l'utile,
Le solide avecque l'éclat;
Et qu'en acquittant une dette,
Je sois aussi riche Poëte,
Que je serois pauvre Avocat.

T. 6. pag. 200. 201. Les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François ont raison de remarquer à cette occasion, que si l'indigence de Colletet n'étoit pas aussi attestée qu'elle l'est, on auroit de la peine à croire qu'il n'exagere pas dans les plaintes qu'il en fait. On se persuade en effet difficilement qu'un Auteur, qui a reçu tant de bienfaits des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, du Chancelier Seguier & de plusieurs autres, & qui à ces bienfaits, a pu joindre la rétribution de ses ouvrages, qui sont en assez grand nombre, & qui ne

reſtoient point entre les mains de ſes Imprimeurs , ait vécu & ſoit mort dans une triſte ſituation. Les trois mariages même qu'il contracta avec ſes Servantes , en les regardant d'un certain côté , devoient avoir contribué à ſon arrangement. Chaque femme qu'il épouſa , lui apporta en dot ſes ſervices & ſes gages , & peu de dépenſe pour ſon entretien : mais il paroît que Colletet n'étoit nullement bon ménager ; il paſſoit ſa vie entre Apollon & Bacchus , ſans trop ſ'embarràſſer du lendemain. Voici ce que je lis ſur cela dans le *Chevrana* : » O l'admi-
 » rable tempérament que celui du
 » complaiſant M. Colletet ! On ne l'a
 » jamais vû en colere ; & en quelque
 » état qu'on le rencontrât , on eût
 » jugé qu'il étoit content & auſſi heu-
 » reux même que *Sylla* , qui ſe vantoit
 » de coucher toutes les nuits avec la
 » Fortune. Dans ſes Poëſies on trouve
 » ce vers ,

GUILLAUME COL-
 LETET.
 1699.

Chevr. T.
 1. p. 29. &
 30.

J'ay des maiſons aux champs ; j'ai des maiſons en ville.

» Mais ces maiſons devoient être in-
 » partibus infidelium. « J'ai montré le
 contraire , au moins pour les biens
 de campagne , par divers endroits

des ouvrages même de Colletet. Che-

GUILLAU- vreau continue : » Il étoit naturelle-
ME COL- ment voluptueux , & pour le tenter
LETET.
1659.

» il ne falloit être ni belle , ni jeune.
» Comme il ne vouloit point être en
» scandale à son voisinage , & qu'il ne
» pouvoit vivre sans quelque servante,
» il épousoit celle qu'il avoit prise ,
» & qui n'étoit pas plutôt morte , qu'il
» en cherchoit quelque autre , dont il
» ne manquoit pas de faire sa femme.
» Nous allions manger bien souvent
» chez lui , à condition que chacun
» y feroit porter son pain , son plat ,
» avec deux bouteilles de vin de
» Champagne ou de Bourgogne ; &
» par ce moyen nous n'étions point à
» charge à notre Hôte. Il ne four-
» nissoit qu'une vieille table de pierre ,
» sur laquelle Ronfard , Jodelle ,
» Belleau , Bayf , Amadis Jamyn ,
» &c. avoient fait en leur tems d'assez
» bons repas : & comme le présent
» nous occupoit seul , l'avenir & le
» passé n'y entroient jamais en ligne
» de compte. *Claudine* avec quelques
» vers qu'elle chantoit , y choquoit le
» verre avec le premier qu'elle entre-
» prenoit , & son cher époux M.
» Colletet nous récitoit dans les in-

» termédes du repas , ou quelque
 » Sonnet de sa façon , ou quelque
 » fragment de nos vieux Poètes , que
 » l'on ne trouve point dans leurs
 » Livres. »

GUILLAU-
 ME COL-
 LETET.
 1659.

Claudine *le Hain* , dont parle Che-
 vreau , & que Colletet a tant célébrée
 dans ses Poésies , fut sa troisième &
 dernière femme. Sa passion pour elle
 étoit extrême , surtout avant de l'a-
 voir épousée. Il dit lui-même dans
 son *Traité du Sonnet* , » qu'il a tâché
 » dans ses vers de l'égalier aux Cassan-
 » dres , aux Cléonices , aux Calistes
 » & à toutes ces autres Dames illustres
 » que nos Poètes ont si hautement
 » chantées , parce que celle-ci ne leur
 » cédoit point en vertu , ni peut-être
 » en beauté. On m'annonça , ajoute-
 » t-il , les tristes nouvelles de sa mort ,
 » qui pourtant se trouverent fausses ;
 » & dans l'étourdissement où j'étois ,
 » je composai sur le champ un Sonnet ,
 » où , comme si j'eusse perdu le sens
 » & la raison , & même le souvenir
 » de nos règles , en perdant une per-
 » sonne qui m'étoit si chère , il ne me
 » souvint pas seulement d'entrelasser
 » mes vers & de croiser mes rimes ;
 » si bien que pensant faire un vérita-

Tr. du Son.
 P. 74

» ble Sonnet, je ne fis qu'une véri-
 » table Elégie de 14 vers. Le relisant
 » depuis, & reconnoissant mon er-
 » reur, je lui donnai pour titre,
 » *Désordre d'esprit, Sonnet déréglé.* »
 Il a soin d'observer que *Claudine* n'é-
 toit pas alors son épouse, mais qu'il
 l'épousa depuis. Elle lui survécut.

Pag. 5.

On lit dans les *Mélanges de Litté-
 rature tirés des Lettres de Chapelain*,
 que Colletet mourut si pauvre, qu'il
 fallut quêter pour le faire enterrer.
 Sa mort arriva à Paris, non le 19
 Février 1659. comme le dit M. d'Oli-
 vet dans l'*Histoire de l'Académie*
Françoise, mais le 11 du même mois.
 J'en tire la preuve de la *Muse histori-
 que* de Loret, du 15 de Février de la
 même année :

Colletet des Muses aimé,
 Depuis trois jours fut inhumé...
 Ce qui doit au présent malheur,
 Diminuer notre douleur,
 C'est qu'il laisse un fils en sa place ;
 Qui, sans doute, suivra sa trace
 Dans le mystérieux Vallon,
 Où de tout tems maître Apollon
 Inspire aux ames bien sentées,
 Ses plus délicates pensées.
 Touchant cette aimable moitié,
 Qu'il épousa par amitié,

Dans la tristesse qui l'accable,
En est, dit-on, inconsolable :
Le monde (en perdant son époux)
N'a pour elle plus rien de doux.

GUILLAUME COLLETET.
1659.

On fait que Loret faisoit paroître sa
feuille tous les Samedis. Colletet fut
enterré le Mercredi précédent 12 Fé-
vrier ; ainsi il étoit mort au plûtard
le 11. Il avoit fait son Epitaphe en
ces quatre vers, qu'il n'a pas oubliés
dans le Recueil de ses *Epigrammes*. P. 73.

Icy gît Colletet ; s'il vallut quelque chose ,
Apprends-le de ses vers , apprends-le de sa prose ;
Qu si tu donnes plus aux suffrages d'autrui ,
Voy ce que mille Auteurs ont publié de luy.

C'est que François Colletet, son fils,
avoit publié un Recueil des témoigna-
ges avantageux que quantité d'Ec-
rivains, tant François qu'Etrangers,
avoient rendus de son pere dans leurs
divers ouvrages.

Comme il avoit assez souvent fait
imprimer des vers sous le nom de sa
Claudine, voulant persuader qu'elle
avoit aussi le talent de la Poësie, peu
de tems avant qu'il mourût il en fit
sept sous le même nom, où il fait
prudemment déclarer à cette femme,
qu'après la perte de son mari elle

Ménag. édit.
de 1729. t. 2.
p. 85.

renonçoit à tout, même à la Poësie.

GUILLAU-

ME COL-

LETET.

1659.

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
 Plus triste que la mort dont je sens les allarmes,
 Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux;
 Comme je vous aimai d'une amour sans seconde,
 Comme je vous louai d'un langage assez doux,
 Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
 J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Claudine ayant tenu parole trop exactement, son silence fit douter que les vers qu'on avoit crus d'elle, en fussent véritablement. Bien des gens qui l'avoient admirée se désabuserent. La Fontaine fut du nombre, & s'en expliqua ainsi :

Les Oracles ont cessé;
 Colletet est trépassé.
 Dès qu'il eut la bouche close,
 Sa femme ne dit plus rien :
 Elle enterra vers & prost,
 Avec le pauvre Chrétien,
 En cela je plains son zèle;
 Et ne fais au pardessus,
 Si les Graces sont chez elle :
 Mais les Muses n'y sont plus.
 Sans gloser sur le mystère
 Des Madrigaux qu'elle a faits,
 Ne lui parlons désormais
 Qu'en la Langue de sa mere.
 Les Oracles ont cessé;
 Colletet est trépassé.

Les Poësies de Colletet sont en grand nombre. Ses premiers vers lui valurent ce compliment, assurément trop flatteur, de Malherbe, qui saisit l'occasion de la mort de sa sœur pour lui envoyer cette Epigramme en 1624.

GUILLAUME COLLETET.
1659.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque ;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable :
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits ,
Puisqu'on sçait que l'Arrêt en est irrévocable.
Certes si les beaux vers faisoient ce bel effet ,
Tu ferois mieux que luy ce qu'on dit qu'il a fait.

Malh. Edit.
de 1666. p.
238.

Ces vers de Colletet étoient cependant très-médiocres, pour ne rien dire de plus. Quelque tems après il donna des ouvrages plus réglés & plus polis ; mais le Public n'en parut pas aussi satisfait que le Poëte se l'étoit promis. On ne lit presque plus aujourd'hui cette multitude d'Odes, de Stances, de Sonnets, & tant d'autres vers sortis de sa plume, qu'on trouve dans les Recueils de son tems, dans ses *Vers amoureux*, imprimés en 1622. dans ses *Diversifsemens*, qui sont de 1631. & de 1633. & dans la réunion qui a été

V. le Catalogue, à la fin de ce volume.

faite de la plus grande partie de ces
 Poësies en 1652. & en 1656.

GUILLAU-
 ME COL-
 LETET.
 1659.

Colletet avoit un génie facile ; mais sa versification paroît peu châtiée. Pour l'harmonie, elle lui étoit presque inconnue ; la plupart des sujets d'ailleurs qu'il a traités en vers intéressent peu : l'amour, le vin, la bonne chère, & plusieurs autres objets très-frivoles en font la matiere principale. Dans une piece qu'on lit dans ses *Divertissemens*, il promettoit de s'élever plus haut ; mais il y a apparence qu'il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir.

Un jour, dit-il, pour contenter les esprits curieux,
 Je n'escrirai plus rien qui ne soit sérieux ;
 Je diray les secrets de la sage nature,
 Et de tout l'Univers la belle Architecture ;
 J'escrirai d'où provient le tonnerre & l'esclair,
 Et tout ce qui s'engendre aux régions de l'air ;
 Je prouveray des Cieux le concert harmonique ;
 La course du Soleil en sa carrière oblique ;
 Je diray de ce tout les premiers fondemens,
 Les quatre simples corps qui sont nos élémens, &c.

Mais encore une fois il falloit plus de connoissances, surtout de la Philosophie, que Colletet n'en avoit, pour bien parler de ces matieres.

On consulte encore ses Epigrammes, qu'il publia en 1653. parce qu'on

On trouve plusieurs faits qui ne font point indifferens pour l'Histoire Littéraire du 17^e siecle. Ceux qui veulent connoître le goût qui régnoit dans les Pieces de Théâtre, données avant le milieu du même siecle, lisent aussi la *Comédie des Thuilleries* & l'*Aveugle de Smyrne*, auxquelles il a eu part ; & font peu de cas de la Tragi-Comédie de *Cyminde*, ou *les deux Victimes*, qui est de 1642. mais dont Colletet n'est que le Versificateur. Cette Piece étoit toute en prose de la composition de l'Abbé d'Aubignac, qui la lui donna sans raison comme un chef-d'œuvre de l'art.

GUILLAUME COLLETET.
1659.

Hist. de
Th. Fr. t. 6.
P. 192.

Un de ses derniers ouvrages en vers est la *Nouvelle Morale*, contenant plusieurs *Quatrains moraux & sententieux* adressée à son fils, & imprimée en 1658. in-4°. & in-12. Plusieurs de ces Quatrains, qui sont au nombre de 56. sont traduits ou imités des Distiques Latins d'Antoine Loyfel, de Beauvais. Colletet les composa par parties, comme il le dit à la fin.

Je composois ces vers que mon soin te dédie,
Maintenant en santé, tantôt en maladie :
Mais toujours agité des soucis importans
Qu'inspire le chagrin des miseres du tansa.
Reçoy-les, mon cher fils, &c.

GUILLAUME COLLETET. Le premier Quatrain est une preuve qu'il y mit la dernière main dans les derniers tems de sa vie.

LETET.

1659.

Comme un Cygne qui meurt sur les bords du Méandre ;
Je voy mes derniers jours dans ces derniers accens ;
Tu dois les écouter , ou plutôt les apprendre ,
Plus pour former tes mœurs , que pour charmer tes
sens.

On a aussi de Colletet divers ouvrages en prose , parmi lesquels sont plusieurs traductions , entr'autres celle des vies des Hommes illustres , composées en latin par Scévole de Sainte-Marthe. Cette traduction , devenue rare , est encore estimée ; mais aussi est-ce le seul des écrits de ce genre , je veux dire des traductions données par Colletet , à qui l'on fasse encore quelque accueil. Ses autres traductions sont trop négligées ; ce qui venoit peut-être de ce que cette sorte de travail lui déplaisoit , comme il le dit dans son Poëme intitulé : *Discours contre la Traduction* , où il s'exprime ainsi :

C'est trop m'affujettir , je suis las d'imiter ;
La version déplaît à qui peut inventer ;
Je suis plus amoureux d'un vers que je compose ,
Que des Livres entiers que j'ai traduits en prose , &c.

F R A N Ç O I S E. 281

Ses Traités sur divers genres de Poësie sont encore recherchés, & méritent de l'être. J'ai tâché de faire connoître ailleurs leur prix & leur mérite. A l'égard de son Histoire des vies des Poètes François, qu'il avoit, à ce qu'on assure, conduite jusqu'à son tems, comme elle est encore manuscrite, & que je n'ai pu obtenir qu'elle me fût communiquée, je n'en porterai aucun jugement. L'Auteur y travailloit encore en 1651. comme on le voit par cette Epigramme qu'il adressa cette même année au Chancelier Seguier.

GUILLAUME COLLETET.
1659.

Epigr. p. 154

Mon estude languit, mes Muses sont muettes ;
Je ne voy plus chez moi ces antiques Poëtes ,
Dont je faisois les noms & les ans resflorir ;
Sçavez-vous bien pourquoy , mon illustre Mecène ?
Vos sceaux n'abreuvent plus leur Muse , ny la mienne ;
Et sans vous je ne puis tant de bouches nourrir.

F R A N Ç O I S C O L L E T E T .

Quoiqu'il y ait lieu de croire que François Colletet, fils de Guillaume, duquel je viens de parler, & de sa premiere femme, ait survécu longtemps à son pere, j'ai cru devoir

FRANÇOIS COLLETET.
1659.

rapporter de suite ce que j'ai pu recueillir de sa vie & de ses ouvrages.

FRANÇOIS COLLE-

TET.

1659.

Il étoit né à Paris en 1628. & eut pour Parrain François Ogier, homme d'esprit, connu par divers écrits en prose & en vers, qui lui a adressé dans la suite quelques-uns de ses Sonnets. Colletet fut élevé par son pere, qui prit de son éducation tout le soin qu'il pût y apporter. Ce fut pour lui qu'il composa ses Traités de l'Epigramme, du Sonnet, du Poëme Bucolique & de la Poësie morale; & les 56 *Quatrains moraux & sententieux*, dont j'ai fait mention sur la fin de l'article précédent. François en fut très-reconnoissant, & marqua toujours un grand attachement pour son pere. Il n'eut pas seulement pour lui un amour constant; il le respecta toujours, l'honora sincèrement, le défendit contre ses adversaires, lui offrit chaque année le tribut de ses talens par quelque Piece de vers, & recueillit avec soin tous les éloges qui lui avoient été donnés par divers Ecrivains, tant François qu'Etrangers, dans leurs differens ouvrages, ainsi que je l'ai dit à l'article de Guillaume. Je ne sçai si François porta les armes, ou s'il

tomba dans quelque embuscade im-
 prévûe; ce qui est certain, c'est que vers 1651. il fut arrêté par un parti,
 détenu au Palais du Luxembourg, regardé comme prisonnier de guerre,
 conduit en Espagne & mis dans le Château de Porcheresses, où il demeura
 captif jusqu'en 1654. Son pere, qui parle de cet événement d'un ton très-
 plaintif dans son *Discours de la Poésie* P. 194. *morale*, ajoute au même endroit,
 qu'il sollicita si vivement sa liberté,
 qu'il eut enfin la satisfaction de revoir
 ce cher fils à Paris en 1654. Dès 1652.
 il avoit envoyé ce Madrigal à M. de
 Ville, pour lui demander cette même
 grace qu'il ne put obtenir alors.

FRANÇOIS
 COLLET.
 T. T.
 1659.

O noble & généreux de Ville ;
 Soit que mon fils dans ta maison
 Rencontre une douce prison ,
 Ou bien un favorable azile ;
 Si j'avois tout en mon pouvoir ;
 J'emploirois tout pour le ravoïr ;
 Je donneroïis pour luy l'or du Tage & du Gange ;
 Car dans ces défordres flottans ,
 Si je l'attends chez moy par un sortable eschange ,
 Je crains avec raison de l'attendre longtemps:
 Capitaine pour Capitaine ,
 Et Général pour Général ,
 Par un flux & reflux fatal ,
 Se prennent librement , & se rendent sans peine.

Epigr. de
 Collet. pag.
 135.

Mais les Poètes ravissans

Nous font de si rares presens ,

FRANÇOIS COLLE- Qu'à peine on en voit deux dans le siècle où nous
T E T. sommes ;

1659. Et puis , si l'on doit croire aux Oracles des Cieux ,
Mars ne veut pour captifs que les enfans des hommes ;
Et les Poètes sont de la race des Dieux.

François étant encore au **Luxem-**
bourg, y fit un Poème *sur le retour de*
M. le Marquis de Faber du pays de
Liège à Sedan. Ce Poème est dans *les*
Muses illustres.

Guillaume n'ayant laissé à son fils
que le nom de Colletet pour tout héritage, François fut contraint de se charger de l'éducation de MM. Lamy ,
d'une famille noble du pays d'Ardenne,
freres de Mademoiselle Lamy , à qui
il adresse la troisieme & la quatrieme
partie de sa *Muse coquette*. Mais cet
emploi ne l'ayant pas mis plus à son
aise, il se vit réduit à vivre aux dé-
pens de ceux qui avoient la complai-
sance de le recevoir à leur table ; ce
qui a fait dire à M. Despréaux , qui
parle de lui & non de son pere , com-
me M. Baillet l'a cru , dans sa pre-
miere & dans sa septieme Satyre ,

Sat. 1.

Tandis que Colletet , crotté jusqu'à l'échine ,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine ;
Scavant en ce métier si cher aux beaux esprits ,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Sa veine poétique faisoit toutes les richesses , & ce fonds étoit souvent bien stérile. *Un rat de cave*, disoit Richalet dans son Dictionnaire en 1680. *gagne tous les ans sept ou huit cent francs , tandis que le pauvre François Colletet fait Poème sur Poème , & n'en gagne pas le quart d'autant.*

FRANÇOIS
COLLETET.
1659.

Dans les dernières années de sa vie il eut la direction d'un Bureau établi pour les avis & les affaires de Paris ; & il nous apprend lui-même dans la Préface de ses *Noëls nouveaux* , imprimés en 1676. qu'il en étoit revêtu depuis quatre mois dans le tems qu'il composoit cette Préface. Je ne sçai en quoi consistoit cet emploi , ni s'il le tira de l'indigence. Quoi qu'il en soit , le mauvais état de ses affaires ne l'empêcha jamais de plaisanter, même sur sa situation. Voici ce qu'il en dit en particulier dans son *Elegie Boufone* , intitulé , *la Muse bernée.*

Après avoir feint que la Muse Erato lui apparut en songe , pour lui reprocher de ce qu'il se relâchoit de l'ardeur qu'il avoit témoignée jusques-là pour cultiver la Poésie , & l'exhorter , en lui faisant les promesses les plus flatteuses , à continuer de

~~FRANÇOIS COLLET~~ fréquenter le Parnasse, il ajoute :

FRANÇOIS

COLLET

T E T.

1659.

Zeste, luy dis-je, pauvre folle,
 Tu récompenses de parole,
 Il y paroît en mon endroit :
 Je languis, je gèle de froid ;
 En tout temps le mois de Décembre
 Loge avec moy dedans ma chambre :
 Je suis toujours, comme tu vois,
 Sans feu, sans chandelle & sans bois ;
 Toujours l'indigence m'accable ;
 Mon sort est un sort déplorable.
 Je maudis mille fois le jour
 D'avoir eu pour toy de l'amour.
 Décampe donc.
 Ton art odieux & fatal
 Me conduiroit à l'Hôpital. . . .
 Thémis m'e charme plus que toy,
 Je vis à présent sous sa loy ;
 Cette Reine de la Justice,
 Plus que toy me sera propice ;
 Je voy desja qu'elle me rit,
 Elle m'inspire son esprit,
 Et j'abandonne ton Parnasse
 Pour ne rien suivre que sa trace.
 A te suivre on ne gagne rien,
 On est malheureux comme un chien. . . .
 A tous momens je suis fantasque,
 Je cours nuit & jour comme un basque ;
 Je suis rêveur, passe & défait,
 Et peut-être fol en effet. . . .
 Je veux jeter mes vers au feu,
 Et perdre à jamais la mémoire
 D'un Art qui terniroit ma gloire,

Qui mettroit ma fortune à cu ;
Et me feroit montrer le cu , &c.

FRANÇOIS

COLLE-

TET.

1659.

Malgré ce dépit , Colletet rima jusqu'à la fin de ses jours. Il avoit cultivé les Muses dès l'âge de 17 ou 18 ans , & son pere applaudissoit à toutes ses productions. C'est lui qui nous apprend , » qu'en 1650. il publia à Paris plus d'une cinquantaine de Quatrains , intitulés , *les Ennetiens de La Semaine Sainte* , tirés du latin du R. P. Dom Dominique, Chartreux. Quatrains qui sans flatterie sont tels que comme leur jeune Auteur y exhorte les pécheurs à la repentance , il ne doit pas aussi se repentir de les avoir faits. Les diverses & nouvelles éditions qui en ont paru pendant ces jours de dévotion & de pénitence passent à mon avis pour une marque visible de l'estime publique que l'on en a faite. »

Disc. de la Poës. mor. p. 195.

Bonaventure de Fourcroy ne parle pas avec moins d'éloge des *Essais poétiques* du même , qui n'étoient point encore imprimés en 1658. Je rapporterai ce qu'il en dit , parce qu'il fait connoître en quoi consistoient ces *essais*. Cette notice est comprise dans le Sonnet adressé à l'Auteur :

Cher ami, je l'ai vû, ce beau Recueil de vers ;
FRANÇOIS Ces Odes, ces Sonnets, Poèmes, Epigrammes,
COLLE- Les uns pour nos guerriers, les autres pour les Dames ;
TET. Remplis également de mille appas divers.
 1659.

Les Muses J'en ai vû de frisés avec les memes fers,
 illustres, p. Dont Cupidon se sert pour enchaîner nos ames ;
 344. Les autres, mais plus fiers, brulent des mêmes flammes,
 Dont le Dieu des combats embraze l'Univers.

Condé ne fut jamais plus Mars dans son Armée ;
 La beauté de Phillis jamais plus animée,
 Leurs amours, leurs combats peints de plus doctes traits.

O toy qui pour toujours les fais ainsi renaitre ;
 Ne nous amuse point d'un petit nom d'Essais,
 Comme eux en ton printems tu fais des coups de maître.

Ces essais sont peut-être les diverses Poésies galantes, bachiques, héroïques & burlesques, qui font partie du Recueil que Colletet donna en 1665 sous le titre de *la Muse coquette*. Ce Recueil assez insipide, qui avec quantité de Poésies de Colletet, en contient d'autres des Sieurs Carre, Cabotin, du Pelletier, du Van Fousart, Gontard, Gourdes, Loret, Manon, &c. est en quatre parties, dont la troisième &

& la quatrième ont pour titre : *l'Académie familière des filles : Lettres & diversités folâtres de prose & de vers.* La raison de ce titre est que Colletet prétend donner, surtout dans la troisième partie, des instructions sur la manière dont les Demoiselles doivent se conduire dans le monde, soit pour le maintien extérieur, soit pour la conversation, & dans les diverses circonstances où elles peuvent se trouver; comme aussi sur le style qu'elles doivent employer dans leurs lettres, suivant les personnes à qui elles auroient à écrire, & les choses qu'elles auroient à dire. Dans la quatrième partie on lit une fort longue Eclogue de Colletet, intitulée, *la Chasse d'Ardenne*, & plusieurs *Discours Académiques* qu'il avoit lus dans une Société de gens de Lettres où il étoit admis.

FRANÇOIS
COLLETET.
1659.

Le Sonnet de Fourcroy est dans un autre Recueil intitulé, *les Muses illustrées*, où François Colletet, qui en est l'Editeur, a réuni quantité de pièces de Malherbe, de Théophile, l'Estoile, Tristan, Baudoin, François Ogier, Marcassus, la Mesnardière, Lassémas, Gilles Boileau, Limieres, Maynard le fils, Beys, & du P. Carneau, Religieux

FRANÇOIS C O L L E T E T . 1659. Célestin , sans oublier diverses pièces de son pere , & un assez grand nombre des siennes. Ce Recueil est dédié au Comte de S. Aignan , de qui François Colletet avoue qu'il avoit reçu plusieurs gratifications. J'y ai compté quarante pièces de l'Editeur , consistant en Odes , Stances , Sonnets , Epigrammes , Madrigaux : & comme ce Recueil est divisé en quatre parties , la *Muse sérieuse* , la *Muse bacchique* , la *Muse amoureuse* & la *Muse burlesque* ; chacune contient de François Colletet des pièces qui répondent à ces titres. Le burlesque lui plaisoit , & l'on a encore de lui en ce genre un Poëme intitulé , *les Tracas de la ville de Paris*.

Si l'on n'avoit tant de preuves que les Poëtes ne se piquent pas d'être fidèles à leurs promesses , on seroit surpris du peu de gravité , du peu même de décence qui regne dans un assez grand nombre de ces pièces de François Colletet. Il avoit protesté en effet qu'il ne vouloit s'occuper qu'à chanter les Héros ; témoin ce qu'il dit dans son Ode à M. le Duc d'Orléans :

Muses Illustr,
P. 39.

Pour moy qui dans l'art des beaux vers ,
Ne commence encor qu'à m'instruire ,

J'espère alors de mieux écrire
Et mieux chanter ses faits divers;
Et comme fils d'un grand Poëte,
Qui ne prit jamais la trompette,
Que pour célébrer des Héros,
Je ne veux jamais que ma Muse
A de moindres sujets s'amuse,
Et consacrer ailleurs son repos.

FRANÇOIS
COLLETET
1659

En 1660. il fit imprimer des *Cantiques Spirituels*, sur les airs des Vaudevilles les plus connus, que Jurieu & quelques autres Ecrivains de la Religion prétendue réformée ont fort mal traités, en recriminant à cause des railleries que les Catholiques ont faites de quelques airs des Pseaumes de Clément Marot & de Théodore de Bèze.

Colletet a répondu aux reproches de Jurieu dans un avis qu'il a mis à la tête de la nouvelle édition de ses *Noëls & Cantiques*, faite en 1669. Celle de 1660. est dédiée à *Madame la première Présidente*, & contient 173 pages, y compris l'Epître dédicatoire & l'*Avis aux amies pieuses*. On a encore réimprimé ces *Noëls & Cantiques* en 1675. & l'année suivante 1676. il en donna un nouveau Recueil sous le titre de *Noëls nouveaux & Cantiques pieux & héroïques sur les plus beaux airs*

~~de l'Opera qui se chantent cette présente~~
 FRANÇOIS année 1676. Il faut observer qu'à l'édi-
 COLLE- tion de 1669. on ajouta un Noël sur
 TET. la canonisation de S. Pierre d'Alcan-
 1652. tara, qu'on a omis dans l'édition de
 1675. qui differe encore par d'autres
 endroits de celle de 1669. Mais ce dé-
 tail est trop peu important pour m'y
 arrêter.

M. l'Abbé d'Olivet donne à Guil-
 laume Colletet *l'Ecole des Muses*, dans
 laquelle sont enseignées toutes les regles
 qui concernent la Poësie, c'est-à-dire, la
 versification Françoisë, J'ai lû ailleurs
 que ce Livre est de François Colletet;
 il a été imprimé en 1652. & en 1656.
 L'année même de la mort de son pere,
 il donna en vers le portrait de Marie-
 Thérèse d'Autriche, Infante d'Espa-
 gne. En 1661. il fit des *prédications*
sur la grossesse de la Reine, & célébra
 ensuite la naissance du Dauphin. En
 1672. il chanta les victoires du Roi
 sur la Hollande. Je ne trouve plus
 rien de lui depuis cette date. En finis-
 sant son *Ode bouffone* à M. le Comte
 de S. Aignan, il promettoit un autre
 Recueil de ses vers, qui est peut-
 être demeuré manuscrit. Voici ce
 qu'il en dit :

Muses il-
 lustr. p. 325.

Après ces vers je te prépare
Un petit Recueil curieux,
Qui n'est ny précieux ny rare,
S'il n'est approuvé de tes yeux :
C'est ainsi que dans mon étude,
Plus agité d'inquiétude,
Que les vents n'agitent nos flots,
J'écris, je relve, je compose,
Tanroft des vers ou de la prose,
Qui me desrobent le repos.

FRANÇOIS
COLLE-
TET.
1659.

Enfin, l'on dit dans plusieurs édi-
tions du *Dictionnaire de Trévoux*, au
mot *Enigme*, que *Colletet a fait un livre
d'Enigmes* ; ce qu'il faut entendre de
Colletet le fils.

CHARLES BEYS.

Les deux Colletet avoient été amis
de Charles Beys, dont la réputation
s'est encore moins soutenue que celle
de plusieurs de ses Contemporains ; il
fut cependant très-estimé des beaux
esprits qui vivoient de son tems. Guil-
laume & François Colletet, Gilbert,
Scarron, Tristan l'Hermite, de Pra-
de, le Vasseleur, de Scudery, le Clerc,
le Céléstin Carneau, Janvier, & quel-
ques autres l'ont comblé d'éloges. On
a réuni leurs vers à la tête des *Oeuvres*

CHARLES
BEYS.
1659.

Poétiques de Beys, imprimées en 1651.

CHARLES in-4°. Scarron n'a pas craint de le
BEYS. comparer à Malherbe :

1652.

Ouy des Beys, ouy des Malherbes,
Doivent mettre leurs vers au jour, &c.

Et il prenoit tant de goût à la lecture
de ses Poésies, qu'il nous assure qu'il
avoit peine à la quitter :

Quant à moy, Beys, je te jure,
Que mes yeux de lire goulus,
De tes vers desjà deux fois lus
Ne pouvoient quitter la lecture;
Et je ne te sçaurois cacher,
(Ce n'est pas pour le reprocher)
Qu'aux dépens de mes deux p^onelles;
Ton livre, où l'on voit tant de feu,
Qui te couste à faire si peu,
Me couste à lire six chandelles, &c.

Colletet, plus emphatique encore, a
fait ce Sonnet à la louange de son
ami :

Que j'aime de tes vers la grace & le génie !
Que leurs charmes nouveaux sont des charmes puissans;
Mes vers auprès des tiens sont aussi languissans,
Qu'un ruisseau qui se perd dans la Mer infinie.
Tel que parut jadis le Dieu de l'harmonie,
Quand Rhodope escoutoit & suivoit ses accens;
Telle est ta docte voix, quand tes airs ravissans
Célébrent un Héros, ou chantent Uranie, &c.

Tous les éloges des autres Poètes que j'ai nommés sont sur le même ton; mais aucun de ces Panégyristes ne s'est mis en peine de nous apprendre aucune circonstance de la naissance & de la vie de Beys. Tout ce que lui-même nous fait connoître, c'est que plusieurs des pieces qui composent le Recueil de ses *Oeuvres poétiques*, ont été faites à l'âge de 14 ans; qu'il avoit également cultivé les Muses Latines & les Muses Françoises, comme on le voit par le Poème Latin sur les victoires de Louis XIII. qui se trouve dans les *Triumphes de Louis le juste*, gravés par Jean Valtor, Liégeois, publiés en 1649. in-folio; qu'il avoit moins fait son occupation que son amusement de la Poésie, & qu'il aimoit plus le plaisir que l'étude. Aux pages 177. & suiv. de ses *Oeuvres poétiques*, on apprend que Beys fut soupçonné d'avoir composé un Libelle satyrique en vers, où l'Auteur osoit

CHARLES
BEYS.
1659.

Avertis. au
Lecteur.

Médire insolemment du pouvoir de nos Dieux,

c'est-à-dire, à ce qu'il paroît, de la conduite du Cardinal de Richelieu; & qu'en conséquence il fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après avoir

**CHARLES
BEYS.**
1652.

Est Auteur François & Latin.
Ce Beys donc qui faisoit gloire
De bien rimer & de bien boire,
Etant après tant de beaux vers
Présentement rongé de vers,
Je vais, comme à notre Confrere;
Un mot d'Epitaphe lui faire.
Beys qui n'eut jamais vaillant un jacobus,
Courtisa Bacchus & Phoebus,
Et leurs loix voulut toujours suivre.
Bacchus en usa mal, Phoebus en usa bien:
Mais en ce divers fort Beys ne perdit rien;
Si l'un l'a fait mourir, l'autre l'a fait revivre.

Je trouve encore le portrait du Poète
plus détaillé dans l'*Élégie burlesque* de
François Colletet, intitulée, *Beys au
tombeau*, & qu'on lit à la fin de la qua-
trième partie de sa *Muse coquette*.

P. 320.

Passant, celui qui gît icy
Fut un Poète sans soucy,
Qui pratiqua de bonne grace
Le précepte du bon Horace:
*Beys mange tout; aujourd'hui fait,
Et moque, rep. du lendemain.*
Les Muses furent ses délices,
Et ses plus nobles exercices.
Il sacrifia maints écus
Dessus les autels de Bacchus;
Et se plut tant à ce mystère,
Qu'il en perdit un *luminaires*:
Perte qui depuis, bien souvent
Le fit tomber le nez devant.

CHARLES
BEYS.
1639.

Toujours dans cette disgrâce ,
Bacchus toi faisoit faire pitié ,
De peur que quelques excès
Ne heurtassent Monsieur Beys.
Mais enfin las d'être son guide ,
Soit qu'il fut plein , soit qu'il fut vuide ,
Il ne voulut point , ce dit-on ,
Servir à Beys de bâton.
Quoy , dit-il , rouge de colère ,
Si Beys a le sort d'Homère ,
Faut-il-t-il que je sois séduir
A le conduire jour & nuit ?
Non , non , j'aime bien mieux qu'il meure ,
Beys qui buvoit à cette heure
Que le mot fut dit de Bacchus ,
S'écria qu'il n'en pouvoit plus ,
Et qu'une chaleur intestine
S'allumoit dedans sa poitrine ,
Qui donnoit cent maux divers
A sa teste pleine de vers.
Général accourut à son aide ,
Qui ne luy put donner remède ;
Car quand l'homme est blessé d'un Dieu ,
Le Médecin luy dit adieu ,
Ainsi la mort d'une main fière ,
Luy fit sentir d'autre manière ,
Un mois après , que pour guérir
Beys eut dit , Il faut mourir.

Nous avons de ce Poëte trois Tragi-
Comédies , le Jaloux sans sujet , &
L'Hôpital des Foux , qui sont de 1633.
Estime , ou les Freres rivaux , qui est de

CHARLES
BEYS.
1652.

l'année suivante 1636. & les *Illustres Foux*, Comédie, qui fut représentée en 1652. On prétend aussi qu'il a eu part à l'*Amant libéral*, Comédie, donnée en 1637. par *Guérin de Boufcal*.
 • On peut consulter le jugement que portent de ces pièces les Auteurs de l'*Histoire du Théâtre François*, tome V. & tome VII. Outre ces pièces, j'ai vu de Beys un volume in-4^o. d'*Oeuvres poétiques*, imprimé en 1651. C'est un Recueil de Sonnets, de Stances, d'Epigrammes, de Chansons, de Sixains, d'Epîtres, d'Odes, de Quatrains, dont la matière intéresse assez peu aujourd'hui. La versification en est communément aisée, naturelle, exacte même; mais il y a peu de génie poétique. Si l'on en croit l'Auteur, Beys n'estimoit pas lui-même ce Recueil plus qu'il ne vaut. » Toussaint Quinet, » dit-il, (c'est le Libraire) a désiré » que je lui fisse un livre; si l'on eût » permis de choisir ce que j'eusse » voulu publier, je suis Juge si sévère » de ce que je fais, qu'à peine en » eusse-je pu réserver une feuille. » Il faisoit cependant espérer un second Recueil meilleur que celui-ci, selon le jugement qu'il en portoit; mais il est

mort sans l'avoir donné, & ses amis ne se sont pas mis en peine d'en faire part au public. On voit par celui de 1651. que Beys n'aimoit gueres à composer que des pieces qui lui coûtoient peu ; que la plûpart ne sont que des pieces de société, ou qui lui étoient demandées par ses amis. Tels sont les vers qu'il a composés sur les desseins de plusieurs feux d'artifice & autres spectacles de son tems ; les Sixains sur les sept Sages de la Grèce, dessinés par Vignon ; sur les sept merveilles du monde, du même Dessinateur ; les Stances sur le livre de Valdor. On lit dans le même Recueil quelques Epitaphes, & d'autres vers composés à la louange de Maître Adam, Menuisier de Nevers, du Virgile travesti de Scarron, des ouvrages de M. de la Colombiere, sur l'Art Héraldique, d'autres où il fait éloge de M. de Villotte, ancien Chanoine de Champeaux, Poète François dont j'ai parlé ci-dessus ; de M. Chartier, Médecin ordinaire du Roi, sur son Traité de l'Antimoine, de M. Barbon, Médecin du Roi, sur son Panegyrique de Louis XIII. de M. Lebrun, sur son Tableau représentant S. Erienne

CHARLES
BEYS.
1659.

lapidé; du Père Fernand, Confesseur
 CHARLES de la Reine, sur son livre intitulé,
 BEYS. *le Chemin du Juste, &c.* Plusieurs de ces
 1659. Poésies se lisent aussi dans *les Musus
 illustres*, recueillies en 1658. par Fran-
 çois Colletet, & dans le tome troi-
 sieme des Poésies diverses, dont on
 doit la collection à M. l'Abbé de
 Lomenie de Brienne, & à M. Ar-
 naud d'Andilly.

PHILIPPE LE NOIR.

Vers ce tems parut pour la troisieme
 PHILIPPE fois le Poëme de Philippe le Noir;
 LE NOIR. Poëte qui n'est gueres plus connu que
 1659. Charles Beys. Tout ce que je sçai de *le
 Noir*, c'est qu'il professa toute sa vie
 le Calvinisme, dans lequel il avoit
 été élevé & instruit; & qu'il fut placé,
 étant encore jeune, en qualité de Mi-
 nistre à *Blain*, ou *Blin*, Marquisat
 dans le Maine. Il se fit estimer dans
 son parti par la sagesse de ses mœurs
 & par les talens de l'esprit. Né avec
 plus d'amour cependant que de goût
 pour la Poésie, il se livra à ce genre
 d'écrire sans avoir suffisamment con-
 sulté ses forces; & son *Hmanuel*, qui
 est composé de plus de neuf mille

vers, n'offre que très-rarement le feu & le génie de la Poësie. Ce n'est proprement qu'une paraphrase rimée de ce qu'on lit dans les quatre Evangélistes, c'est-à-dire de ce qu'on y trouve de doctrinal & d'historique; à quoi l'Auteur a joint des endroits choisis des Actes des Apôtres, & de l'Apocalypse de Saint Jean.

PHILIPPE
LE NOIR.
1659.

Le Noir a dédié cet ouvrage à Madame la Duchesse de Rohan, Princesse de Léon. C'étoit Anne de Rohan, fille de René de Rohan & de Catherine de Partheni, qui n'a pas été moins illustre par son esprit que par sa naissance. Ce Poëme chrétien est divisé en quinze livres. Dans les treize premiers, le Poëte suit avec assez d'ordre, je dirois même avec trop de mécanisme, l'Histoire Evangelique, depuis la naissance de Jesus-Christ jusqu'à la mort de ce divin Rédempteur des hommes. Le quatorzième contient ce qui s'est passé depuis la Résurrection jusqu'à son Ascension au Ciel. Le quinzième commence à ce dernier événement, & continue la suite de l'histoire jusqu'à la descente du Saint Esprit le jour de la Pentecôte. L'Auteur parle

PHILIPPE
LE NOIR.
1652.

des effets que l'Esprit Saint produisit dans les Apôtres, & il s'arrête particulièrement à la prédication de Saint Pierre. La premiere édition de ce Poëme est de 1638. elle fut suivie de plusieurs autres. Celle de 1659. porte le titre **de** troisieme édition; il y en a eu une quatrieme en 1664. & une cinquieme en 1729. Les quatre premieres ont été faites à Paris; la dernière fut donnée par le sieur Chate-lain, Libraire d'Amsterdam, sur celle de 1659. qui étoit déjà *augmentée de 35 histoires ou passages notables de l'Evan-gile*; & de plus revûe & corrigée.

Bibliot. Sa-
gra, p. 825.

Le Pere *le Long* a connu ce Poëme; il en dit un mot dans sa Bibliothé-que Sacrée; mais il n'a pas même soupçonné qu'il y en eût eu d'autre édition que celle de 1664. Ce sça-vant Bibliothécaire cite encore du sieur le Noir une Paraphrase en vers François des 150 Pseaumes de David. Il ne dit point en quelle année ni en quel lieu elle a été imprimée. Comme je n'ai point vû cette Paraphrase, je ne puis dire si elle est plus poétique que celle de l'histoire & de la doctrine Evangélique. Celle-ci a été louée par *la Ferassiere Pellisson, de Cran Henri*.

Antonius Brallius, & un quatrieme
qui signe ainsi : R. G. Sieur D. L.

PHILIPPE
LE NOIR.

1659.

PAUL SCARRON.

J'entrerais dans un plus grand détail sur Paul *Scarron*, dont l'histoire de la vie & des ouvrages est beaucoup plus connue que celle du sieur le Noir.

PAUL
SCARRON.
1660.

Cet Ecrivain, que l'on regarde comme le pere de notre Poésie burlesque, & qui n'a point eu d'imitateurs qui l'ayent égalé en ce genre, étoit de l'ancienne famille des *Scarrons*, de laquelle étoient aussi *Pierre Scarron*, Evêque de Grenoble, & *Jean Scarron*, Sieur de Vaujours. Il naquit à Paris à la fin de 1610. ou au commencement de 1611. comme M. Bruzen de la Martiniere l'a prouvé par quelques époques tirées des écrits mêmes de notre Auteur. Fils d'un Conseiller au Parlement, qui jouissoit de plus de 25 mille livres de rente, & n'ayant que deux sœurs, il avoit tout lieu, ce semble, d'espérer une vie beaucoup plus commode que celle à laquelle il fut réduit. Mais ces apparences de félicité temporelle ne

Hist. de la
vie & des ou-
vr. de Scarr.
par M. Bruz.
de la Martin.
à la tête des
Œuvres de
Scarr.
Journ. des
Sav. Juill.
1738.
Hist. du Th.
Fr. t. 6. pag.
341. & f.

PAUL
SCARRON.
1669.

tarderent pas à s'évanquir : la mort de sa mère fut le premier coup qui ébranla ses espérances. Son pere s'étant remarié, le jeune Scarron se fit hâir de sa belle mere, & fut envoyé à Charleville, où il demeura pendant deux ans. Ayant eu, après ce terme, la liberté de revenir à Paris, il y acheva ses études, & prit la tonsure Cléricale : mais il n'alla pas plus loin; l'état Ecclésiastique ne lui convenoit aucunement, & l'on peut assurer qu'il ne convenoit point à un pareil engagement. Vers l'âge de 24 ans il fit le voyage d'Italie, & il étoit à Rome en 1634. Il ne démentit point le proverbe; ce voyage de Rome ne le changea point; il revint tel qu'il y étoit allé, avec un goût très-vif pour les plaisirs de son âge. Avant son départ de Paris, logé au Marais, il y avoit fait connoissance avec Marion de Lorme & Ninon Lenclos, si vantées par S. Evremond & par d'autres Ecrivains de ce tems-là. A son retour il continua de les voir, & de leur faire même de fréquentes visites, jusqu'au moment où il se vit en proie à diverses maladies qui ne le quitterent plus, & qui firent admirer dans le

suite la patience & la fermeté de son esprit. Heureux s'il en eût profité pour son ame !

PAUL
SCARON.
1660.

Une lymphe âcre se jetta sur ses nerfs, & se joua de tout le sçavoir des Médecins : la Sciatique, le Rhumatisme & plusieurs autres maladies l'attaquerent tantôt successivement, tantôt ensemble, & firent du pauvre Abbé un triste objet de compassion. Voici la peinture qu'il fait lui-même de son état dans la *Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde au combat des Parques & des Poètes, sur la mort de Voiture.*

» J'ai 30 ans passés ; si je vais jus-
 » qu'à 40, j'ajouterai bien des maux
 » à ceux que j'ai soufferts depuis huit
 » à neuf ans. J'ai eu la taille bien
 » faite, quoique petite ; ma maladie
 » l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête
 » est un peu grosse pour ma taille.
 » J'ai le visage assez plein, pour avoir
 » le corps très-décharné ; des cheveux
 » assez pour ne porter point de per-
 » ruque ; j'en ai beaucoup de blancs,
 » en dépit du proverbe. Mes dents,
 » autrefois perles quarrées, sont de
 » couleur de bois, & seront bientôt
 » de couleur d'ardoise. Mes jam-

PAUL
SCARRON.
1660.

» bes & mes cuisses ont fait première-
» ment un angle obtus, & puis un
» angle égal, & enfin un aigu. Ma
» cuisses & mon corps en font un
» autre; & ma tête se penchant sur
» mon estomach, je ne représente pas
» mal un Z. J'ai les bras raccourcis
» aussi-bien que les jambes, & mes
» doigts aussi-bien que les bras. Enfin
» je suis un raccourci de la misere hu-
» maine, &c. « On lit dans le *Segre-
fiana*, qu'il n'avoit d'autre mouve-
ment libre que celui de la langue
de la main; qu'il écrivoit sur un port-
feuille qu'on mettoit sur ses genoux
ou sur une planche qu'on posoit de-
vant lui sur des bras de fer attachés à
son fauteuil.

Après avoir passé quatre ans dans
des souffrances fort aiguës, il quitta
le quartier du Marais pour s'aller faire
traiter pendant quelque tems à la
Charité, au Fauxbourg S. Germain.
Il prit auparavant congé de ses amis
par la piece de vers intitulée, *Adieu
au Marais*, dans laquelle il nomme
avec éloge Marion de Lorme, Ninon
Lenclos, les Comtesses de la Suze &
du Lude, la Mesnardiere & quantité
d'autres. Lorsqu'on le transportoit,

ant seul dans une chaise à porteur, ne put encore résister à la tentation de faire des vers. Le plaisir de se voir dans les rues l'emporta sur les douleurs que lui causoit l'agitation, & il fit l'Ode qui a pour titre ; *le Chemin du Marais au Fauxbourg S. Germain.*

PAUL
SCARRON.
1660.

Les bains qu'on lui fit prendre à la harité n'eurent pas plus d'effet que en avoient eu les eaux de Bourbon. Il y avoit déjà fait deux voyages, dont le premier fut en 1641. S'il n'y gagna gueres pour sa santé, il y fit du moins de nouvelles connoissances honorables, dont plusieurs ne lui furent pas inutiles dans la suite. On a de lui une Description plaisante de ce qu'il avoit vû à Bourbon lors de ce premier voyage. Cette piece intitulée, *la Légende de Bourbon*, est adressée à Mademoiselle de Hautefort, l'une des filles de la Reine; & le Poëte y a fait entrer les noms de beaucoup d'autres personnes qui avoient du crédit à la Cour : aussi cette piece l'y fit-elle connoître ; & Mademoiselle de Hautefort, & sa sœur Mademoiselle d'Escars, lui rendirent tous les services qui dépendirent d'elles. Sa paralysie bien déclarée dans les bras & dans les jambes en

PAUL
SCARRON.
1660.

avoit fait un homme sans conséquence, à qui les Dames pouvoient témoigner une extrême amitié, sans risquer leur réputation.

Scarron retourna à Bourbon en 1642. & ce second voyage fut aussi infructueux que le premier pour sa santé. Il y fit sa *seconde Légende de Bourbon*, & ce petit Poëme, où il y a beaucoup de naïf, contribua à augmenter de plus en plus la réputation de l'Auteur, que les Courtisans se firent un plaisir de connoître & de visiter.

Ce fut vers le même tems qu'une nouvelle affliction vint se joindre aux maux dont il étoit accablé. Son pere, qui jusques-là avoit fourni à ses besoins, s'étant uni à quelques autres Conseillers qui avoient pris la résolution de traverser certains projets dont le Cardinal de Richelieu désiroit la réussite, fut exilé en Touraine. C'étoit déjà une ressource de moins, & une ressource essentielle pour notre Poëte; mais ce qui fut encore plus triste pour lui, c'est que sa belle-mere, restée à Paris avec ses enfans, profita de l'absence de son mari pour y vivre comme si elle eût été la maîtresse absolue de ses biens, & qu'elle n'ou-

ia même rien pour se les appro-
cher.

PAUL
SCARRON.
1660.

Jusques-là Scarron n'avoit eu au-
cune relation chez le Cardinal de
Richelieu. La démarche de son pere
avoit rendu son nom odieux à ce Mi-
nistre, qui ne pardonnoit pas aisé-
ment. Quand l'Abbé crut que sa colere
étoit adoucie, il hazarda de lui pré-
senter une Requête; c'est un des chefs-
œuvre de l'Auteur. Richelieu se la
fit lire, & ne put s'empêcher d'avouer
qu'il la trouvoit fort à son gré, &
qu'elle étoit *plaisamment datée*. Voici
cette dare :

Fait à Paris ce dernier jour d'Octobre,
Par moi Scarron, qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan.

Il étoit flatter le Cardinal par deux
adroits bien agréables pour lui. Le
poète augura bien du mot qui avoit
chappé à ce Ministre; il ne perdit pas
occasion de revenir à la charge, &
lui adressa une *Ode*, à laquelle il donna
le titre de *Remercement*. Il y a lieu de
croire que ces soins n'auroient pas été
inutiles si son Eminence eût vécu.
Scarron comptoit au moins sur le

PAUL
SCARRON.
1660.

retour de son pere, qu'il avoit sollicité, & se flattoit pour lui-même d'obtenir quelque bonne pension ; mais le Cardinal mourut, & avec lui toutes ces espérances s'évanouirent. Sans se décourager néanmoins, notre Poète s'adressa au Chancelier Seguier, & ensuite au Roi même, insistant toujours sur le rétablissement de son pere ; mais ces nouvelles tentatives furent aussi inutiles que les premières, & le bonhomme mourut à Loches.

Cette mort ne mit pas le fils plus à son aise. Il se vit bientôt obligé de plaider contre sa belle-mere, pour obtenir au moins une partie de la succession de son pere ; & pour surcroît d'infortune, il perdit son Procès. On ne peut lire de sang froid les *Factums* qu'il présenta au Parlement au sujet de cette affaire. Le burlesque y domine à un tel point, qu'on a de la peine à comprendre comment il a pu bouffonner si plaisamment sur un Procès où il s'agissoit de tout son bien. Loret, dans sa *Muse historique* du neuvieme Juin 1652. parle ainsi de cet événement.

Monsieur Scarron, esprit insigne,
Et qui n'écrivit aucune ligne,

(Du

PAUL
SCARRON.
1660.

(Du moins en qualiré d'Auteur ,)
 Qui ne plaise fort au Lecteur ,
 Avoit un procès d'importance
 Au premier Parlement de France ,
 Lequel il a perdu tout net ;
 Plusieurs opinans du bonnet
 En faveur de la belle-mere ,
 Ce qui le met fort en colere
 Contre nos Seigneurs les Commis
 De Madame sainte Thémis.
 Mais puisqu'un procès sur la terre
 Est quasi pire qu'une guerre ,
 N'en avoir plus , c'est un repos
 Dont il se plaint mal-à-propos.
 Car enfin ledit personnage
 Ayant contracté mariage
 Avec une épouse ou moitié
 Qu'il a prise par amitié ,
 Il étoit chargé , ce me semble ;
 De deux péfans fardeaux ensemble.
 Or ses foibles & petits bras
 N'ont besoin de tant d'embaras :
 Car avec la paralysie ,
 Cruel fleau de la Poésie ,
 Ce seroit un mal plein d'excès ;
 Qu'une femme avec un procès.

Avant le mariage dont parle Loret ,
 Scarron avoit songé à se ménager des
 ressources qui pussent suppléer en
 quelque sorte à celles qu'on lui ôtoit
 par la perte de son procès. Sa géné-
 reuse amie Mademoiselle de Hautefort

PAUL
SCARRON.
1660.

fit si bien qu'il eut l'honneur d'être présenté à la Reine, qui après la mort de Louis XIII. avoit été déclarée Régente du Royaume. On a un détail de cette entrevûe dans l'Epître qui commence par ce vers,

J'ai beau faire du quant à moi, &c,

Scarron demanda à la Reine la permission d'être son Malade en titre d'office. Elle sourit, & lui accorda ce qu'il désiroit. Le Poëte sollicita aussi un logement à la Cour, qu'il n'obtint point; & au lieu d'un bénéfice qu'il auroit voulu avoir, il eut une gratification qui devint une pension de 500 écus. Ce fut à l'occasion du logement qu'il avoit sollicité, & qu'on ne lui accorda point, qu'il fit la Requête suivante, qu'il adressa à la Reine,

Scarron, par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal & de la peine;
Hôpital allant & venant,
Des jambes d'autrui cheminant:
Des siennes n'ayant plus l'usage:
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage,
Bonne mine & fort mauvais jeu.

Prie humblement Sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'Eté,
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son Malade avoué,
Dont le Toutpuissant soit loué :
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement ;
Et tout aussi-tost par avance,
Qu'il en fit son remerciement.

Ce remerciement imprimé,
Chez Toussaint Quinet le Libraire,
Devoit bien être supprimé :
Mais quelque effort qu'il ait pû faire ;
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru ;
A force de l'entendre dire
Il le crut lui-même, quasi ;
Vous-même, O Reine qu'il admire,
Ne le croyez-vous pas aussi ?

Grande Reine, n'en croyez rien :
C'est croire faux comme hérésie :
Hélas ! il s'en apperçoit bien,
Dont vainement il se soucie :
Chaque quartier, maître Arragon
Prend son argent comme un dragon ;
Je suis Malade de la Reine,
S'écria-t-il tout rechigné ;
Mais il veut avoir la main pleine,
Tout aussi-tost qu'il a signé.

Cependant ce Malade exerce
Sa charge avec intégrité,
Pour servir votre Majesté ;
Depuis peu l'os la peau lui perce ;

PAUL
SCARRON.
1660.

adressée aux Auteurs du Journal, intitulé, *Bibliothèque Françoisse ou Histoire Littéraire de la France*, & insérée dans le tome vingt-huitième de ce Journal, seconde partie. Qu'il me soit permis, pour ne pas trop allonger cet article, de renvoyer à cette Lettre, qu'il est bon de comparer avec le récit de M. de la Martiniere.

Edit. de
Paris, p. 87.
& 112.

Scarron se privoit par ce mariage du bénéfice qu'il avoit au Mans; mais quoique sans bien, il disoit, selon qu'on le rapporte dans le *Ségraisiana*, que lui & sa femme ne laisseroient pas de vivre commodément avec sa petite Terre, & son *Marquisat de Quinet*. C'est ainsi qu'il appelloit le revenu que lui produisoient les ouvrages qu'il composoit, & que Toussaint *Quinet* imprimoit.

Madame Scarron ne fut pas d'ailleurs inutile dans une maison qui étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus poli à la Cour, & de tous les beaux esprits de Paris. Avec les dispositions excellentes dont elle étoit prévenue, elle y devint une personne très-accomplie; & c'est ainsi que sans y penser, elle jettoit les fondemens de cette fortune éclatante où elle s'éleva

avec le tems. A mesure qu'elle se perfectionnoit le goût, elle s'acquit insensiblement une espèce de juridiction sur les ouvrages de son mari ; & on peut se convaincre par soi-même que ce qu'il a fait depuis son mariage est plus correct & plus aimable que ce qu'il avoit composé auparavant.

PAUL
SCARRON.
1686.

Quelques années après que Scarron eut épousé Mademoiselle d'Aubigné, il se fit pendant quelque tems, par la protection de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, un établissement solide qui lui valut six mille livres de rente ; mais il ne put trouver de remèdes à ses infirmités : elles s'augmenterent peu à peu, & son corps épuisé par de longues souffrances, n'y put résister. La Cour se dispoisoit alors au voyage de Guienne pour le mariage de Louis XIV. Un de ses amis, qui en devoit être, alla prendre congé de lui. » Je mourrai bientôt, » lui dit Scarron, je me sens bien. » Le seul regret que j'aurai en mourant, c'est de ne pas laisser de bien » à ma femme, qui a infiniment de » mérite, & de qui j'ai tous les sujets » imaginables de me louer. » Il fut un jour surpris d'un hoquet si violent,

PAUL
SCARRON.
1660.

que ceux qui étoient auprès de lui sentirent bien que sa prédiction étoit sur le point de se vérifier; cependant ce symptôme diminua. Le fort du mal étant passé, *si jamais*, dit-il, j'en reviens, je ferai une belle Satyre contre le hoquet. Ses amis s'attendoient à toute autre résolution qu'à celle-là; mais il fut dispensé de tenir parole: il ne revint point de cette maladie, & le Public a perdu la Satyre qu'il se proposoit de composer. Peu avant que de mourir, comme ses parens & ses domestiques étoient rouchés de son état, & fondoient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle, comme mille autres feroient en pareil cas. *Mes enfans*, leur dit-il, vous ne pleureriez jamais tant pour moi, que je vous ai fait rire. C'étoit porter le badinage beaucoup trop loin. Scarron mourut au mois d'Octobre 1660. En voici la preuve tirée de la *Muse historique de Loret*, du seizième du même mois.

Scarron, cet esprit enjoué,
Dont je fus quelquefois loué,
Scarron, Fondateur du burlesque,
Et qui dans ce jargon grotesque
Passoit depuis plus de seize ans
Les Ecrivains les plus plaisans,

A vû moissonner sa personne ,
 Par cette faux qui tout moissonne ;
 Lui qui ne vivoit que de vers ,
 Est maintenant mangé des vers ,
 Il étoit de bonne famille ,
 Il ne laisse ni fils , ni fille ,
 Mais bien une aimable moitié
 Digne tout-à-fait d'amitié ;
 Etant jeune , charmante & belle ,
 Et tout-à-fait spirituelle.
 Or comme iceluy grand Critique
 Respecta la Muse historique ,
 J'ai fait ces vers tout bonnement.

PAUL
 SCARRON.
 1660.

Epitaphe de Scarron.

Quoique Scarron , Auteur de marque ,
 De Caron ait passé la barque ;
 Du Sieur Scarron on parlera
 Tant que le monde durera.

Et sans graver pour lui des marbres & des cuivres ,
 Il vivra lontem̃s dans ses Livres.

Scarron étoit plein de feu , & d'une
 plaisanterie inépuisable dans la con-
 versation. Un fond de bouffonnerie
 d'une espece toute neuve lui faisoit
 toujours envisager dans un objet le
 côté le plus plaisant , & lui fournissoit
 des traits réjouissans qui repandoient
 la gaieté dans toute une compagnie.
 Presque tous ses ouvrages portent la
 même empreinte ; mais aussi c'est cela

PAUL
SCARRON,
1660.

même qui lasse, selon moi, & qui empêche qu'on ne lise de suite ce qu'il a fait, soit en prose, soit en vers. Le badin comme le sérieux, quand il est trop uniforme & trop continu, fatigue enfin & ennûie. Je conviens qu'on trouve des choses fines, délicates, ingénieuses, même charmantes dans les vers burlesques de notre Auteur; mais d'un autre côté, quelle foule de platitudes & de choses triviales, basses, même indécentes, surtout dans ses ouvrages d'une certaine longueur, & dans quantité de ses petites pièces! J'ai tâché de caractériser ailleurs son Virgile travesti.

Son *Typhon*, Poëme où l'Auteur décrit d'un style bouffon la guerre des Géans contre les Dieux, a donné lieu à ces vers de M. Despréaux, au chant premier de son Art poétique, où parlant du burlesque il dit :

Mais de ce style enfin la Cour défabusée
Dédaigna de ce vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le *Typhon*.

M. Despréaux avouoit cependant que les premiers vers de ce Poëme, qui parut en 1614. sont d'une plaisanterie

assez fine. Et en effet le début est une Satyre ingénieuse du ridicule de plusieurs Poètes, mêmes célèbres, qui commencent leurs Poèmes par élever leurs Héros jusqu'au Ciel; mais cet ouvrage ne se soutient nullement, & je ne sçai si l'on peut avoir assez de patience pour le lire tout entier. Je sçai qu'on fait dire à M. de Segrain, que c'est un très-beau Poème, qui lui plaisoit beaucoup; & que Desmarests de sainte Sorlin prit occasion du jugement que M. Despréaux en avoit porté, pour dire un grand nombre d'injures à ce célèbre Critique: mais Desmarests par ses invectives ne prouva que sa passion & son mauvais goût, & M. de Segrain consulta trop son affection pour Scarron.

PAUL
SCARRON.
1660.

Segraisiana,

On a dit encore, que M. Despréaux avoit fait entrer Scarron dans la première composition de son Dialogue intitulé, *les Héros de Roman*, & qu'il supprima cet endroit dans la suite par le conseil de quelques amis. On fonde ce récit sur ce qu'on a publié, comme étant de ce Dialogue, dans le *Retour des Pièces choisies*, & parmi les Œuvres de M. de S. Evremond; mais il y a lieu de soupçonner

T. 7. edit.
de 1725. P.
20. 21.

PAUL
SCARRON.
1660.

la justesse de cette observation. En effet M. Despréaux, dans le Discours qui précède son Dialogue, nous dit lui-même que ce qu'on avoit imprimé sous son nom & sous ce même titre de Dialogue, n'étoit rien moins que son ouvrage, Scarron d'ailleurs n'avoit rien de commun avec la matière de ce Dialogue.

Les Poésies de Scarron sont en grand nombre ; j'ai déjà parlé de quelques-unes. Le Recueil qui en a été donné, & qui a été plusieurs fois réimprimé, contient beaucoup de Chansons, d'Epîtres, de Madrigaux, d'Epigrammes, de Stances, d'Odes, d'Epithalames, de Sonnets, d'Élégies, &c. mais dans tout cela, presque rien de sérieux. Dans les sujets les plus graves, le Poëte badine, plaisante, parle d'un ton de bouffon. Un génie de cette trempe sembloit peu propre à soutenir une querelle, à entrer de bon jeu en dispute avec d'autres. Il le fit cependant en particulier avec Gilles Boileau, de l'Académie Française. Celui-ci étoit piqué de ce que le premier s'étoit joint à ceux qui avoient fait leurs efforts pour l'empêcher d'être admis à l'Académie ; il s'en

vengea par quelques Epigrammes, dont une effleuroit sans aucun fondement la réputation de Madame Scarron. Le mari paya l'Académicien de la même monnoye : les Epigrammes satyriques coulerent de la plume de l'un & de l'autre, & ne firent honneur à aucun d'eux. Scarron entra encore dans quelques autres querelles, mais qui n'étoient la plupart que Littéraires, comme celle qui partagea les beaux esprits de ce tems-là sur le Sonnet de Voiture pour Uranie, & celui de Benferade sur Job ; & la guerre qu'on suscita au Professeur Montmort, qui fut décrié peut-être plus qu'il ne le méritoit. Scarron fit sur le même sujet la *Requête de Montmort* au Président, un Sonnet, & une Epigramme. M. Bruzen de la Martiniere est entré sur tout cela, & presque sur chacun des écrits de notre Auteur, dans un détail curieux ; mais je serois trop long si je voulois même l'abrèger.

PAUL
SCARRON,
1660.

Scarron voulut aussi travailler pour le Théâtre, & nous avons de lui en ce genre neuf Comédies, & une Tragi-Comédie. MM. Parfait font connoître ces pieces dans leur Histoire du Théâtre François, selon les dates de

PAUL
SCARRON.
1650.

leur représentation. J'y renvoye; je me contenterai de transcrire ici le jugement très-sensé que M. de la Martiniere porte de ces pieces.

» L'Auteur, dit-il, n'étoit pas un
» homme à étudier ni les regles, ni
» les modèles du Poëme dramatique;
» il n'en avoit ni la patience, ni le
» loisir. Aristote, Horace, Plaute &
» Térence lui auroient fait peur, &
» peut-être ne sçavoit-il pas qu'il y
» eût jamais eu un Aristophane. Il
» voyoit devant lui un chemin frayé:
» la mode de ce tems étoit de piller
» les Poëtes Espagnols: Scarron sça-
» voit cette Langue; il lui étoit plus
» facile de moissonner dans un champ
» où il trouvoit déjà tout préparé,
» que de se rompre la tête à inventer
» un sujet, & ensuite à le mettre
» dans la règle des trois unités. Il
» commença à secouer un joug dont
» son esprit, ennemi de toute con-
» trainte, ne pouvoit s'accommoder.

» Une Comédie alors n'étoit autre
» chose qu'une intrigue assez obscure
» d'abord; qui par des méprises, sou-
» vent par l'étourderie d'un valet,
» par l'intrigue de quelque soubrette,
» ou par un coup de hazard, s'em-

» brouilloit de plus en plus, & s'éclair-
 » cissoit enfin par quelque autre ha- P A U L
 » zard aussi peu prévu que le premier. SCARRON.
 » Quelque valet, mauvais plaisant 1660.
 » pour l'ordinaire, disoit quelques
 » ridicules douceurs à la suivante,
 » qui répondoit à coup sûr dans le
 » même style. Un vieillard & un mari
 » rebuté, auquel on opposoit un amant
 » plus aimé qu'aimable, fournissoit
 » quelquefois une scène plus ou moins
 » comique. Point de mœurs, point
 » de caractères, point d'unité, point
 » de regle. Un Acte représentoit une
 » entrevue dans un Jardin : un autre
 » se passoit dans un Hôtel : souvent
 » un troisième représentoit un quar-
 » tier de la ville à un quart de lieue
 » de la scène du premier Acte. Les
 » anciens Comiques, tant Espagnols
 » que François, n'y regardoient pas
 » de si près. Des ouvrages où rien ne
 » gênoit l'Auteur, se faisoient facile-
 » ment : une imagination échauffée
 » suffisoit pour les produire ; les Espa-
 » gnols étoient riches de cette sorte de
 » composition. Scarron qui possédoit
 » cette Langue, prenoit d'eux l'intri-
 » gue d'une Comédie, & n'avoit qu'à y
 » répandre le badinage, qui lui étoit

PAUL
SCARRON.
1660.

» si naturel : ainsi une piece de Théâtre lui cou-
» toit peu : toutes les sien-
» nes sont des sujets Espagnols. Chez
» lui le travail consistoit, non à faire
» parler plaisamment les personnages
» comiques, mais à donner des ex-
» pressions sérieuses à ceux qui de-
» voient parler sérieusement. Le sé-
» rieux étoit une langue étrangere
» pour lui. Le grand succès de son
» *Jodelet Maître*, étoit pour lui une
» merveilleuse amorce. Les Comé-
» diens, qui s'en étoient bien trouvés,
» lui demanderent avec empressement
» de nouveaux ouvrages. Ils lui cou-
» toient peu ; il en tiroit de bonnes
» sommes ; il se divertissoit à les faire :
» falloit-il d'autres raisons pour le
» faire pencher vers ce travail ? »

On lit dans les Lettres historiques sur la Comédie Italienne, imprimées en 1719. que *Jodelet*, ou le *Maître valet*, n'est qu'une imitation d'une Comédie Italienne, intitulée : *Arlequin, Gentilhomme supposé, & Duelliste malgré lui*.

On a plusieurs éditions des Œuvres de Scarron, au moins de la plus grande partie, faites de son vivant. Depuis sa mort ces éditions se sont

multipliées, soit à Paris, soit hors de France. La meilleure sans contredit est celle que l'on doit aux soins de feu M. Bruzen de la Martiniere; elle parut à Amsterdam en 1737. divisée en dix volumes in-12. Cette édition, où l'on a eu le soin de mettre chaque piece dans l'ordre qu'elle devoit avoir, est revue & corrigée avec soin, & augmentée d'ailleurs de quantité de pieces qui avoient été omises dans les éditions précédentes.

PAUL
SCARRON.
1650.

MARC-ANTOINE DE GERARD,
Ecuyer, Sieur de Saint-Amant.

La plupart des Poésies de Marc-Antoine de Gérard, Ecuyer, Sieur de Saint-Amant, sont comme celles de Scarron comiques ou bouffones, galantes ou lascives. Il y en a aussi de satyriques & de sérieuses, quelques-unes même, mais en très-petit nombre, qui ne respirent que la pitié.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

Tous ceux qui ont fait mention de ce Poète, conviennent qu'il naquit à Rouen. Maynard pensoit qu'il étoit fils d'un Gentilhomme Verrier; & c'est sur cette prétention qu'il a fondé cette Epigramme.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

Votre noblesse est mince ,
Car ce n'est pas d'un Prince ,
Daphnis , que vous sortez ;
Gentilhomme de verre ,
Si vous tombez à terre ,
Adieu vos qualitez.

J'avoue que Maynard étoit Contem-
porain de Saint-Amant , & qu'à ce
titre il pouvoit être instruit de sa
naissance. Je crois néanmoins qu'il
s'est trompé ; Saint-Amant nous dit
lui-même dans l'Epître dédicatoire
au Comte d'Arpajon , mise au-devant
de la troisieme partie de ses Œuvres,
édition in-4°. que son pere *avoit com-
mandé pendant 22 ans une Escadre de
vaisseaux d'Elizabeth , Reine d'Angle-
terre ; & que dans une de ses courses ,
ayant été pris par les Turcs , il fut
conduit à Constantinople où il resta
trois ans prisonnier dans la Tour-
noire. On voit par la même Epître
que notre Poète avoit eu deux freres ,
un oncle & deux cousins-germains ,
dont la profession n'a rien eu qui ap-
prochât de celle de Gentilhommes
Verriers.*

Ses deux freres , au sortir de leurs
études , entraînés autant par la curio-
sité que par le désir de s'acquérir

quelque réputation , s'embarquerent sur un vaisseau François qui alloit aux Indes Orientales ; mais ce voyage ne fut pas heureux : le vaisseau qu'ils montoient ayant été rencontré à l'embouchure de la Mer rouge par un vaisseau Malabare qui revenoit de la Mecque , on se livra un combat sérieux dans lequel l'aîné des deux freres périt les armes à la main. Le cadet , après avoir reçu plusieurs blessures , sauta dans le vaisseau ennemi , fut renversé d'un coup de pique dans la Mer , & eut beaucoup de peine à se sauver à la nage. Revenu en Europe , il servit dans la Cavalerie sous Joachim-Frederic , Comte de Mansfeld , fut Cornette Colonelle d'un Régiment François en Suède , eut le commandement d'un vaisseau de Louis XIII. sous le Comte d'Harcourt , se distingua dans plusieurs combats sur Mer , & fut tué en 1645. en défendant Candie contre les Turcs : il étoit alors Colonel d'un Régiment d'Infanterie Française au service de la République de Venise. Les deux cousins-germains de Saint-Amant eurent le même sort ; & son oncle gémit longtems dans la dure captivité où les Turcs le retinrent.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

La vie de notre Poète ne fut pas plus tranquille ; elle n'a été presque qu'une suite continuelle de voyages. On trouve , en parcourant ses Œuvres , que dans sa jeunesse il avoit vu l'Afrique & l'Amérique , & qu'il avoit pénétré jusqu'au Pérou. Par l'Ode à leurs Majestés de la grande Bretagne , on voit qu'il étoit en Angleterre en 1631. qu'en 1640. il accompagna le Comte d'Harcourt qui marcha au secours de Casal , où ce Général remporta une grande victoire sur les Espagnols ; qu'il suivit le même Seigneur à Coni & ailleurs. Deux de ses Sonnets , l'un sur l'été de Rome , l'autre sur l'hyver des Alpes , prouvent qu'il parcourut l'Italie ; & un troisieme Sonnet sur la prise d'Arras , qu'il avoit été témoin de cet événement.

Œuvr. de
S. Amant ,
in-4^o. p. 26.
27.

Ibid. pag.
34. 35.

Les Espagnols s'étant emparés des Isles de Sainte Marguerite & de Saint-Honorat , situées en la côte de Provence , le Roi y envoya une Armée navale sous la conduite du Comte d'Harcourt , qui mit Saint-Amant de ce voyage. Le Poète s'embarqua sur l'Amiral , côtoya toute la Galice & le Portugal , & arriva au Cap de Spartel en Afrique : on y jetta l'ancre ,

le l'on y demeura deux jours pour se
 préparer à passer le détroit de Gibral-
 ar. On comptoit que ce détroit seroit
 disputé par les Espagnols, & l'on
 s'attendoit à un combat sanglant, peu
 agréable pour le Poëte, qui aimoit
 beaucoup mieux le choc des verres &
 les pots. Mais il en fut quitte pour la
 peur; il n'y eut de combat entre notre
 Armée navale & les Galeres d'Espa-
 gne, que devant le Château de Men-
 ton, & il y eut peu de sang de répandu.
 On fit ensuite une descente en Sar-
 daigne, & l'on reprit les deux Isles
 que les Troupes Espagnoles occu-
 poient. Saint-Amant parle, comme
 témoin, de ces differens événemens
 dans sa piece intitulée, *le passage de*
Gibraltar, caprice Héroïcomique, où il
 plaïsante sur tout, & où il mêle assez
 adroitement les louanges du Roi avec
 celles du Cardinal de Richelieu, &
 de son Protecteur & son Héros le
 Comte d'Harcourt. Il y fait pareille-
 ment entrer les noms de tous les lieux
 qui se sont trouvés sur sa route, de
 même que ceux des vaisseaux dont
 l'Armée navale étoit composée; & il
 se joue sur chacun de ces noms. Cette
 piece est précédée d'une Préface où

MARC-
 ANTOINE
 DE GÉ-
 RARD,
 Ecuyer,
 Sieur de
 S. AMANT.
 1660.

MARC-ANTOINE DE GÉRARD, l'Auteur me paroît bien caractériser en quoi consiste le genre burlesque, & sa différence d'avec celui qu'il qualifie *Héroïcomique*.

ECUYER, SIEUR DE S. AMANT. En 1643. il retourna en Angleterre avec le même Comte d'Harcourt, qui y étoit envoyé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Il y eut occasion de voir le Roi Charles I. pour lequel il conçut de la vénération, & dont il déplora depuis la mort tragique dans ses vers. En 1647. il étoit à Collioure, Ville & Port de Mer du Comté de Roussillon, d'où il écrivit une Epître en vers à M. des Noyers, Secrétaire de Marie - Louise de Gonzagues, Reine de Pologne, dans laquelle il témoigne une grande ardeur d'aller le joindre dans ce pays. Son désir fut satisfait en 1650. Il est certain qu'en cette année il étoit à Dantzic, avec la qualité de Gentilhomme ordinaire de la Reine de Pologne. L'Abbé de Marolles, dans ses Mémoires, page 167. se fait honneur de lui avoir procuré cette place, avec trois mille livres de pension; mais on a lieu de croire que M. des Noyers n'y avoit pas peu contribué. Quoi qu'il en soit, le Poète avoit payé par avance le service de

M. de Marolles par les louanges qu'il
y avoit données dans la même Epître
M. des Noyers, où il dit :

M A R C-
A N T O I N E
D E G É-
R A R D ,
E c u y e r ,
S i e u r D E
S . A M A N T ,
1660.

J'irai soudain.
Revoir la Seine aux bords tous déflouris
De ne voir plus *Louise* dans Paris ;
J'iray descendre en l'aimable demeure
Du rare Abbé, qui languit & qui pleure
Pour mesme cause, & de qui la vertu
Contre son deuil envain a combattu.

Tu m'entens bien, c'est en peu de paroles
Le grand, le bon, le généreux *Maroles*,
Qui par sa plume & par ses hauts discours
Ravit les cœurs, & s'acquiert tous les jours
Tant de renom, tant d'estime & de gloire
Que feu son pere, admirable en l'histoire,
N'en eut pas tant, lorsqu'en ce grand duel
Pour l'ennemy, dur, tragique & cruel,
Sa main poussa l'horrible coup de lance
Qui d'une roide & brusque violence
Le fier Armet perça de part en part,
Et du triomphe honora son rempart,

Saint-Amant revint en France en 1651. & passa le reste de ses jours à Paris. Il avoit été reçu à l'Académie Française en 1634. ou 1635. & au lieu de la harangue qu'il devoit prononcer ou lire en cette occasion, il s'offrit de faire la partie comique du Dictionnaire, & de recueillir les termes grotesques, c'est-à-dire burlesques.

Hist. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 101.

MARC-ANTOINE DE GÉRARD, Ecuyer, Sieur de S. AMANT. La plus grande partie de sa vie s'étoit passée dans la dissipation, les voyages, la galanterie, & surtout les plaisirs de la table. C'est par cette raison, qu'on lui fait dire dans la *Comédie des Académiciens* :

1660. Pour tout emploi chez vous, Seigneurs Académiques ;
 Act. 3. Sc. 2. Nous serons vos buveurs & Poëtes bachiques ;

Et plus bas :

Prenez soin de nostre langage ,
 Auteurs polis & curieux ;
 Et nous laissez le doux usage
 D'un vin frais & délicieux.
 Que d'Apollon la docte troupe ,
 Vieillisse à réformer les mots ;
 Celle de *Bacchus* , dans la coupe
 Ira chercher sa joie , & trouver son repos.

On assure qu'il devint sage les dernières années de sa vie , & qu'il consacra celles-ci à la piété & à la pénitence ; & l'on en juge en particulier par ses *Stances* à M. Corneille sur la *Traduction de l'Imitation de J. C.* qui sont les derniers vers qu'il ait publiés. Il mourut sur la fin de l'année 1660. âgé de 67 ans. Voici ce qu'on lit sur son caractère & les causes de sa mort dans le *Chevrana*.

» M. de Saint-Amant, dit Urbain
 » Chevreau ,

» Chevreau, aimoit la débauche &
 » la bonne chere, & toute sa vie il
 » n'avoit point fait un autre métier.
 » Dès sa jeunesse il s'étoit familiarisé
 » avec les Grands, qui étoient ravis
 » de l'avoir à table ; & quoiqu'il fût
 » très-libre avec eux, il n'abusoit point
 » de la liberté qu'ils lui permettoient
 » par l'estime singuliere qu'ils avoient
 » pour lui. Quoiqu'il ne sçût ni La-
 » tin, ni Grec, il entendoit l'Anglois,
 » l'Espagnol, l'Italien, les caracteres
 » des passions, l'usage du monde, &
 » fort bien la fable. Au retour de
 » son voyage de Pologne & de Suède,
 » il rapporta quelque argent & l'affu-
 » rance d'une pension considérable ;
 » mais comme les affaires de Pologne
 » changerent de face, & que la pen-
 » sion ne venoit plus, il vint se cam-
 » per dans la rue de Seine où j'étois
 » logé. L'Hôte qui l'aimoit, qui le
 » connoissoit de longue main, & qui
 » ne l'avoit jamais pressé de payer,
 » mourut dans le même tems que M.
 » de S. Amant avoit achevé un petit
 » Poëme, dont le titre étoit *la Lune*
 » *parlante* (qu'on a dans ses Œuvres,)
 » qui à la Cour, & partout ailleurs,

MARC-
 ANTOINE
 DE GÉ-
 RARD,
 Ecuyer ;
 Sieur DE
 S. AMANT.
 1660.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur DE
S. AMANT.
1669.

» ne trouva personne qui l'approuvât.
» La mort de son Hôte, qui étoit un
» fort honnête homme, & la nécessité
» où il se voyoit sans nulle ressource,
» le consternerent de telle manière
» qu'il se mit au lit, où il mourut
» quelques jours après, «

M. Despréaux en a parlé avec beaucoup moins d'exactitude dans ces vers de sa première Satyre : .

Saint-Amant n'eut du Ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amant n'avoit rien,
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour ;
Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour,
Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ;
Et la fièvre au retour terminant son destin ;
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Il y a toute apparence que M. Despréaux ne s'est servi ici d'un nom connu que pour rendre sa narration intéressante. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le portrait est beaucoup trop chargé ; ce que j'ai dit jusqu'à présent en est une preuve, à laquelle j'ajoute

qu'on voit par les Poésies de Saint-Amant qu'il n'avoit pas attendu si tard, ni à mandier les graces de la Cour, ni à mettre au jour les vers qu'il avoit faits dans les différens âges de sa vie.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur de
S. AMANT.
1660.

Il en donna un premier Recueil en 1629. » par dépit, dit-il, de ce que » quantité de petits Poètes s'étoient » parés impudemment des larcins » qu'ils avoient faits dans les ouvrages » qu'on avoit déjà vus de lui; & dans » la crainte que quelque Libraire » mal habile de Province n'imprimât » ses vers sur des copies défectueu- » ses. » Ce premier Recueil est dédié à M. le Duc de Retz, & précédé d'une *Préface de Faret*, qui est un panégyrique outré de l'Auteur son ami, & de ses Poésies, & d'un *Avertissement* où Saint-Amant dit qu'il avoit déjà fait divers voyages en Europe, en Afrique & en Amérique. Il se justifie au même endroit sur ce qu'il ignoroit la Langue Latine, & tâche de prouver qu'on peut être bon Poète sans la connoissance de cette Langue. Il dit en finissant cet *Avertissement*, qu'il avoit commencé un grand Poëme, où son

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

but étoit de comparer les exploits de Louis XIII. aux travaux d'Hercule. Ce Poëme n'a jamais vû le jour.

Sa *Solitude*, qu'il nomme son *noble coup d'essai*, dans une Elégie au Duc de Retz, qui est à la tête de ce premier Recueil, avoit déjà paru, mais avec beaucoup de fautes qui la défiguroient. Il en étoit de même de plusieurs autres de ses Poésies, ce qui lui fait dire dans la même Elégie :

Ha ! je m'apperçois bien que malgré ma raison ,
Qui vouloit que mes vers gardassent la maison ,
Sans se prostituer aux yeux du populaire ,
Il faudra qu'à la fin je me sois forcé à lui plaire ;
Que de mon cabinet je les fasse partir ,
Que j'endure la Presse aussi-bien qu'un Martyr ,
Qu'on barbouille mon nom , qu'on m'imprime sans
boire ,
Si ce n'étoit du jus de l'encre la plus noire ;
Que je devienne livre , & que mon casaque
Soit de peau de mouton , ou bien de marroquin ;
Qu'on me crie au Palais comme un Auteur insigne
Que d'un bruit immortel tout le monde croit digne ;
&c.

Au reste, cette Ode de Saint-Amant, intitulée *la Solitude*, est sans contredit son meilleur ouvrage ; c'est dommage que le Poëte l'ait gâté par les basses

circonstances qu'il y a mêlées. On est
 fâché en lisant cette Ode, de voir que
 parmi un grand nombre d'images
 très-agréables, il vienne présenter mal-
 à-propos aux yeux des choses aussi
 rebutantes que des crapeaux & des
 limaçons qui bavent, & le squelette
 d'un pendu. Malgré ces défauts, cette
 piece a toujours eu des admirateurs;
 elle a été réimprimée dans plusieurs
 Recueils, & traduite en vers Latins.
 Etienne *Bachot*, célèbre Médecin, en
 a donné une version sous son nom
 dans ses *Hora Subcissa*, qui a été pu-
 bliée de nouveau dans un Recueil im-
 primé en 1738. par les soins de M.
 l'Abbé *Saas*, aujourd'hui Chanoine
 de l'Eglise de Rouen, & associé de
 l'Académie de la même Ville, sous le
 titre de *Fables choisies de M. de la Fon-
 taine, traduites en vers Latins, & autres
 pieces de Poésie Latines & Françaises.*
 Mais le sçavant Editeur observe dans
 sa Préface, que cette Traduction que
 Bachot a donnée comme son ouvrage
 se trouve toute entière, à quelques
 legers changemens près, sous le nom
 du Pere *Colignac*, dans une collection
 de quelques Harangues & Poésies La-

MARCA-
 ANTOINE
 DE GÉ-
 RARD,
 Ecuyer,
 Sieur DE
 S. AMANT.
 1660.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

tines de plusieurs Prêtres de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne , imprimée en 1662.

Saint-Amant étoit à Belle-Isle avec M. le Duc de Retz , lorsqu'il fit son Poëme intitulé *le Contemplateur* , où l'on trouve d'aussi belles images & aussi bien exprimées que dans sa Solitude. Il l'adressa à Philippe de Copean , Evêque de Nantes , qui lui avoit donné de solides instructions sur les devoirs du Christianisme , comme il paroît par ces vers :

Vous par qui j'espère être exempt
De choir en l'éternelle flamme ,
Apostre du siècle présent ,
Cause du salut de mon ame , &c.

Ce Poëme est suivi de plusieurs autres pieces , l'*Andromede* , la *Métamorphose de Lyrian & de Sylvie* , sous laquelle le Poète cache l'histoire de ses propres amours , l'*Arion* , les *Visions* ; la *Pluie* , la *nuît* ; le *Palais de la volupté* , où il décrit d'une manière enjouée , & souvent burlesque , une maison de plaisance que M. le Duc de Retz avoit dans la Forêt de Prinçay ; diverses *Elégies* ; des vers composés pour des *Ballets* ;

des Epigrammes, des Sonnets ; plusieurs pieces qui ne respirent que la débauche , & son imprécation contre la ville d'Evreux , où il dit *qu'on voyoit dans cette Ville plus de trente Eglises ,*

Et pas un pauvre Cabaret.

MARC-ANTOINE DE GÉRARD , ECHYER ; SIEUR DE S. AMANT. 1660.

On a réimprimé cette premiere partie des *Œuvres de Saint-Amant* en 1642. avec une suite contenant huit pieces qui n'avoient point encore été réunies, *le Soleil levant , le Melon , à qui Perrault donne dans le tome troisieme de son Parallele des éloges que ce Poëte ne mérite point ; le Poëte crotté , la Crevaillie , Orgye , le Tombeau de Marmousette , le Pareilleux , les Goinfres.* Saint-Amant étoit affligé de plusieurs incommodités lorsqu'il fit le *Poëte crotté* ; il dit lui-même :

Quant est de moy , malgré ma jambe ,
Où le feu S. Antoine flambe ,
Malgré mon pauvre bras démis ,
Au grand regret de mes amis.

Ce Poëme est une Satyre : l'Auteur y peint je ne sçai quel mauvais Poëte , à qui il n'épargne ni les mépris , ni les sarcasmes. Le portrait qu'il en fait est

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

ridicule ; mais les couleurs en sont très-vives. Dans l'adieu qu'il lui fait faire à la ville de Paris , il y a des traits finement touchés , & une Peinture vraie de plusieurs mauvais Ecrivains de ce tems-là. Par exemple , après avoir fait faire au Poëte un long étalage de tout ce qui lui avoit été demandé selon les occasions ou selon le caprice de ceux qui l'occupoient , il se plaint d'avoir toujours été fort mal récompensé , pendant qu'on étoit libéral envers beaucoup d'autres qui , selon lui , ne le valoient pas.

J'ai vu qu'un Sonnet acrostiche
Anagrammé par l'hémistiche ,
Aussi-bien que par les deux bouts ;
Passoit pour miracle chez vous.
J'ai vu que vous preniez des noïses
Pour les Marguerites Françoises ,
Et qu'eussiez joué des couteaux
Pour *Nerveze* , & pour *Escuteaux* ;
Et depuis peu même *la Serre* ,
Qui Livres sur Livres desserre ,
Dppoit encore vos esprits
De ses impertinens écrits.
Adieu , vous qui me faites rire ,
Vous gladiateurs du bien dire ,
Qui sur un pré de papier blanc ,
Versants de l'ancre au lieu de sang ,

Quand la guerre entre vous s'allume,
Vous entrebourrés d'une plume,
D'un cœur doctement martial,
Pour le sceptre éloquential, &c.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

Le Poète entre dans beaucoup d'autres détails, qui ont encore leur utilité pour faire connoître ce qu'on voyoit & ce qui se passoit alors à Paris.

Dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, on a inferé après la suite de la première partie des Poésies de Saint-Amant un *Caprice* du même, qui avoit paru séparément, & qui par les obscénités qu'il contient ne mérite que d'être oublié.

La seconde partie de ses Œuvres est de 1643. elle renferme plus de 30 pièces, dont plusieurs ne sont que de la jeunesse de l'Auteur, qui a jetté sur elles un regard trop favorable. Il avoue, dans son avis burlesque, qu'il auroit pû grossir ce second Recueil de diverses autres Poésies, mais qui ont été tenues pour trop délicates pour souffrir le travail de la presse. Dans la vérité, c'est que ces pièces bleissoient trop ouvertement la pureté des mœurs pour en permettre l'impression. Parmi celles que le Poète

MARC-
ANTOINE
DE GE-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

nous a données dans son second Recueil, on a son Poëme sur le passage de Gibraltar, dont j'ai fait mention; plusieurs *Caprices* dont les titres sont aussi singuliers que les sujets, tels que *la Pétarrade aux Rondeaux*; l'*Avant-Satyre*; les *Pourvus Bachiques*. Il y a aussi l'éloge du *Cidre*, dont le Poëte buvoit pourtant beaucoup moins que de vin; une Epître au Baron de Melay, Gouverneur du Château-Trompette à Bourdeaux, &c.

Saint-Amant ne donna la troisieme partie de ses *Oeuvres* qu'en 1649. Elle renferme 18 Sonnets, dix Epigrammes, plusieurs Rondeaux, quelques Epîtres Héroï-comiques, & une longue suite de Triolets. Beaucoup de ces pieces sont des années 1645, 1646 & 1647. Les *Nobles Triolets* paroissent avoir été composés en 1648. pendant les troubles de la *Fronde*. Le Poëte, indisposé alors, & forcé par son incommodité à garder la neutralité, comme il le dit lui-même, s'en dédommagea par cette longue tirade de triolets burlesques, satyriques, moraux, historiques. *Tantôt*, ajoute-t-il, *c'est moi qui y parle*;

FRANÇOISE. 347

tantôt c'est le tiers & le quart ; tantôt c'est le bourgeois qui dit de bons mots à sa mode ; tantôt il y a quelque suite ; tantôt il n'y en a point du tout. Le premier Triolet donne le caractère de ce genre de Poésie :

MARC-ANTOINE DE GÉRARD, Ecuyer, Sieur de S. AMANT. 1660.

Pour construire un bon Triolet ;
Il faut observer ces trois choses :
Savoir , que l'air en soit solet ,
Pour construire un bon Triolet ;
Qu'il rentre bien dans le rolet ,
Et qu'il tombe au vrai lieu des pauses ;
Pour construire un bon Triolet ,
Il faut observer ces trois choses.

Ces trois parties des Œuvres de Saint-Amant ont été réunies en 1661. avec quelques augmentations en fort petit nombre. On a eu tort de supprimer dans cette édition la Préface de *Faret*, les Epîtres dédicatoires & les Avertissemens de l'Auteur, toutes pièces nécessaires pour se mettre au fait de l'histoire de sa vie. On a omis pareillement dans les éditions in-4^o. & in-12. les Stances que Saint-Amant mit au jour en 1650. au nombre de six, chacune de neuf vers, sur la grossesse de la Reine de Pologne & de Suède; ses 70 Stances sur l'Imitation de J. C.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur de
S. AMANT.
1660.

traduite en vers par Pierre Corneille;
son *Caprice* , intitulé , *la Rome ridi-
cule*; & son *Moyse sauvé*. Il faut dire
un mot de ces deux derniers Poèmes.

La Rome ridicule parut en 1643.
in-8°. sans nom de Libraire, ni indi-
cation du lieu de l'impression. Saint-
Amant a toujours protesté qu'il n'a-
voit contribué en rien à la publication
de ce Poème, qui fut faite à Paris,
& qui coûta la liberté au Libraire.
C'est une suite de 101 Stances, cha-
cune de dix vers, & chaque vers de
huit syllabes. Ce Poème est un por-
trait burlesque & satyrique de Rome,
de sa situation, de la Statue de Pas-
quin & des autres Statues qu'on voit
ou qu'on voyoit alors dans cette Ville,
du Clergé tant séculier que régulier,
qui est fort nombreux dans cette Ca-
pitale du monde chrétien, &c. Le
Poète y remonte jusqu'à Remus &
Romulus, qu'il habille comme les
autres en ridicule. Il outre fréquem-
ment la Satyre, charge presque tou-
jours ses portraits, se montre fort peu
Religieux, & dit beaucoup de mal
des mœurs des Cardinaux, des Moi-
nes & des Ecclésiastiques. Il est aisé

de voir qu'il n'avoit nul dessein de
corriger en reprenant, mais que son
but principal étoit de diffamer. Il s'ex-
prime souvent d'une manière plus
que boufone, & les peintures lascives
ne lui manquent jamais au besoin.
Il parle ainsi des sérénades que les
Italiens donnent souvent par politesse
ou par galanterie.

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.
1660.

Quels jolis acteurs de Guiterre
Entens-je passer là dehors ?
Sans mentir voilà des accords
A mener la Musique en terre.
Aux lamentables hurlemens,
Aux syncopes, aux roulemens.
Dont leur gorge est si bien munie ;
Sauf l'honneur de *G-re-sol-ut*,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de matous en rut.

Le *Moyse sauvé*, imprimé en 1653.
& en 1660. est un Idyle héroïque
divisé en 12 parties ou chants. L'Au-
teur l'avoit commencé en 1647. puis-
qu'étant cette année à Collioure en
Roussillon, il en envoya de-là une
partie à la Reine de Pologne. Il l'a-
cheva avant de s'être fixé à Paris.
C'étoit de tous les ouvrages du Poète
celui qui devoit, ce semble, lui don-

MARC-
ANTOINE
DE GE-
RARD ,
Ecuyer ,
Sieur de
S. AMANT.
1660.

ner le plus de réputation. Il éblouit effectivement , & prévint d'abord un grand nombre de personnes ; quelques connoisseurs même en dirent du bien , & Chapelain , auquel on ne dispute point la qualité de bon critique , n'a pas craint d'appeller ce Poème *une Peinture parlante*. Mais M. Despréaux en a jugé bien différemment , comme on le voit par ce vers de la Satyre neuvieme.

Le Moÿse commence à moisir par les bords ;

& par ceux-ci , qu'on lit au troi-
sieme chant de son Art poétique :

N'imitiez pas ce fou , qui décrivant les Mers ,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes Maîtres ,
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres ,
Peint le petit enfant qui va , saute , revient ;
Et joyeux à sa mere offre un cailloux qu'il tient.

Gombaud avoit fait cette Epigramme
contre les vers de Saint-Amant avant
M. Despréaux ,

Tes vers sont beaux quand tu les dis ,
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours en dire ,
Fais en donc que je puisse lire ,

Malgré ces censures , M. Despréaux
 lui-même convenoit que Saint-Amant
 avoit assez de génie pour les ouvrages
 de débauche & de Satyre outrée , &
 qu'il a quelquefois des boutades assez
 heureuses dans le sérieux. Le Pere
Mourgues , Jésuite , qui le cite dans
 son *Traité de la Poësie Française* , dit
 aussi qu'il est peut-être le plus régulier
 de nos Poètes en fait de rimes.
 Ses Stances sur l'Imitation de J. C.
 lui feront toujours honneur , de même
 que sa Solitude , & quelques autres
 de ses pieces. Et dans sa *Rome ridicule*
 même il se trouve des plaisanteries
 capables de faire rire l'homme le plus
 grave. Colletet , dans son *Discours sur*
le Poëme Bucolique , n°. 15. avoue qu'on
 a blâmé son ami d'avoir donné à son
 Moyse , & à quelques autres de ses
 Poëmes , le titre d'*Idylle héroïque* , &
 il s'efforce de l'en justifier ; mais on a
 paru peu satisfait de ses raisons. Je
 suis également fâché que M. des Forges
Maillard , homme d'esprit & de goût ,
 ait tenté aussi de défendre Saint-
 Amant contre la critique de M. Des-
 préaux ; il me semble qu'il n'y a pas
 mieux réussi que M. Perrault , qui

M A R C-
 A N T O I N E
 D E G É-
 R A R D ,
 E c u y e r ,
 S i e u r D E
 S . A M A N T ,
 1660.
 6e. Réflex.
 cit.
 Edit. de
 1724. P. 224

MARC-
ANTOINE
DE GÉ-
RARD,
Ecuyer,
Sieur DE
S. AMANT.

1660.

Merc. Août,
1752.

avoit fait la même tentative avant lui dans le tome troisieme de son Parallele. Je n'en juge au reste que sur l'extrait donné dans le Mercure de France de la Dissertation sur ce sujet, que M. des Forges Maillard avoit envoyée à l'Académie de la Rochelle, à qui il fait honneur par ses talens.

Fin du seizieme Volume.





BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matieres qui sont traitées dans cet ouvrage : Et afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention , on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir insérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres , dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers sont en petit nombre.

SUITE DE LA HUITIEME PARTIE.

Poëtes François.

CHronique de Metz , en vers François ; par Jean LE CHATELLAIN , Religieux Augustin. Dans le tome troisieme de l'Histoire de Lorraine , par le R. P. Dom Augustin CALMET , Bénédictin , de la Congrégation de S. Vannes. tome 15. page 26. & suiv.

Sonnets amoureux, par C. D. B. (Charles d'ESPINAI , Breton.) *A Paris, pour Guillaume Barbé*, 1559. in-8°. tom. 15. pag. 7. & suiv.

Les mêmes, à Paris, de l'Imprimerie de Robert Etienne, 1560. in-4°. *ibid.*

Pastorales sur le Baptême de M. Charles Emanuel, Prince de Piémont, en vers & en prose : Plus, Recueil de diverses Odes ; par Jean GRANGER, Prêtre Lorrain. *A Chamberry*, 1568. in-4°. t. 15. p. 8.

Le Tombeau & Eloge du très-illustre & très-magnanime Duc de Joyeuse, accompagné de plaintes & regrets de la France, & des heureux Anagrammes Latin & François, du nom d'icelui; dédié à M. des Portes, Abbé de Tyron : par André DE ROSSANT, Jurisconsulte & Poète Lyonnais. *A Paris, Michel de Roigny*, 1587. in-8°. t. 15. p. 9. 10.

Le Tombeau & Discours de la vie & mort honorable du vaillant & généreux Seigneur Edme de Haultefort, lui vivant Chevalier de l'Ordre, Capitaine de 50 hommes d'armes, Conseiller au Conseil d'Etat, Gouverneur de la ville de Verdun, &c. & Commandeur général pour la Sainte Union en la défense de Pontoise, où il est décédé le 12 Juillet 1589. par le même. *A Paris, Pierre Mercier*, 1589. in-8°. *ibid.* p. 10.

La Louange du chien, dédiée à Mademoiselle Allegrin, par le même. *Ib.* Pierre Ramier, 1590. in-8°. *ibid.* p. 10.

L'heureux & fatal Anagramme du nom de très-auguste & très-chrétien Henri de Bourbon IV. Roi de France & de Navarre. Avec un chant panégyric & consolatif à toute la France, tiré du même Anagramme. Par le même. *Paris*, Denis Dupré, 1594. in-8°. *ibid.* pag. 10.

Remontrance aux Flamands, avec quelques autres petites pieces, citée par le P. DE COLONIA dans son *Histoire Littéraire de Lyon*. *Ibid.* pag. 10.

Le Tombeau de Robert & Antoine le Chevalier, freres, Sieurs d'Aigneaux, doctes & excellens Poëtes François de Vire en Normandie. Ledit Tombeau recueilli de plusieurs doctes Poëtes, par P. L. S. (Pierre-Lucas SALLIERE) Avec quelques beaux Poëmes trouvés en leur étude. *A Caen, chez Pierre le Chandelier*, 1591. in-12. tom. 15. pag. 11. & suiv.

Les premieres Œuvres poétiques du Capitaine Lasphrise (Marc DE PAPILLON) revûes & augmentées par l'Auteur. *A César de Bourbon, Duc de Vendôme, Gouverneur des pays de Bretagne & de Lyonnois. A Paris, Jean Gesselin*, 1599. in-12. t. 15. p. 14. & suiv.

Stances sur l'Amour conjugal, & mariage du Roi, par J. B. Q. *A Lyon, Claude Morillon*, 1600. in-8°. tom. 15. pag. 21.

Les Hymnes Sacrées & Odes spirituelles pour chanter devant & après la leçon du

356 BIBLIOTHEQUE

Catéchisme, par *Michel COYSSARD*, de la Compagnie de Jesus. *A Anvers, chez Joachim Trognose*, 1600. in-8°. t. 15. p. 21. 22.

Fantaisies amoureuses. *A Paris, chez Pierre Chevalier*, 1601. in-12. t. 15. p. 22. 23.

La Salmée, Pastorelle comique, ou Fable boscagere sur l'heureuse naissance du fils premier né de très-hault & très-généreux Prince Monseigneur de Vaudemont, François de Lorraine. Par *Nicolas ROMAIN*, natif de Pont-à-Mousson, Docteur ès Droiçtz, & Secrétaire de mondiçt Seigneur. *Au Pont-à-Mousson, par Melchior Bernard*, 1602. in-12. Tom. 15. pag. 24.

Poésie de *David Jossier*, natif de Vitry-le-François, dans laquelle sont contenues plusieurs instructions profitables pour servir à l'honneur de Dieu & à aimer son prochain. 1604. in-12. sans nom de lieu. L'Ep. dédicat. est datée du 29 Avril 1603. tom. 15. p. 25. & suiv.

Les Muses incognues, ou la Seille aux Bourriers, plaine de desirs & imaginations d'amour. *A Rouen, chez Jean Petit*, 1604. in-12. tom. 15. pag. 27. 28.

Epicedion de Diane, composé par L. ROLAND DE RICHEVILLE, Regent au Collège de la Marche. *A Paris, Pierre Pautonnier*, 1604. in-12. t. 15. pag. 28. 29. 30.

Les Illustres Avantures, par *Pierre DE DEIMIER*, dédiées à Blaise de Capisucco, Marquis de Pogge-Catin, Gouverneur &

F R A N Ç O I S E. 357

Lieutenant Général au fait d'armes pour notre Saint Pere en son Etat d'Avignon & Comté de Venisse. *A Lyon, par Thibaud Ancelin, 1603. in-12. t. 15. p. 32. & suiv.*

La Néréide, ou Victoire navale. Ensemble les destins héroïques de Cléophile & de Héréclyde, Par le même, Dédicée au Roi. *A Paris, P. Mettayer, 1605. in-12. ibid. p. 33. & suiv.*

Autres Poësies du même dans le *Parnasse des plus excellens Poëtes de ce temps*, par le Sieur d'ESPINELLE, 2. vol, in-12,

Le premier Recueil des Récréations poëtiques de Jean ALARY, Advocat en Parlement, A la Reyne Marguerite. *A Paris, Pierre Ramier, 1605. in-4°. t. 15. p. 36. & suiv.*

Le Miracle de la paix en France. Au Roi très-chrétien de France & de Navarre Henri IV. par J. (Jean) DU NESME, Pontoisien. *A Paris, Robert Nivelle, 1598. in-4°. t. 15. pag. 38. 39.*

La Rédemption du monde, avec Instructions spirituelles & morales pour en faire fruit au salut des ames. Par le même. *A Paris, Claude Chappelet, 1606. in-12. ibid. pag. 39. 40.*

L'union d'amour & de chasteté pastorale, de l'invention d'A (Aubin) GAUTIER, Apotiquaire Avranchois. A Monseigneur de Fiesque. *Discendo senesco. A Poitiers; venue de Jehan Blanchet, 1606. in-12. t. 15. p. 41.*

Théâtre sacré, Dina, ou le Ravissement.

358 BIBLIOTHEQUE

Josué, ou le sac de Jéricho. Débora, ou la Délivrance. Au Roi. Par *Pierre DE NANCÉL*. *A Paris, Claude Morel, 1607. in-8°. tom. 15. pag. 42. 43.*

Le Triomphe de la Ligue, Tragédie nouvelle, (par *Jean NÉRÉE*.) *A Leyde, Thomas Basson, 1607. in-12. dédiée à Samuel Korecki, Comte de Korec. t. 15. p. 43. 44.*

Figure emblématique en trois Langues, & seulement en une visible de soi, où se peut voir une fleur de louanges du Roi très-chrétien, de la Royné, de M. le Dauphin & de M. le Duc d'Orléans. Ouvrage dont le vrai artifice & secret n'a été jusques ici bien reconnu. A M. le Duc de Sully, Pair de France. Plus, un Panégyric & Traité de l'Institution d'un jeune Prince; par *Esprit DE CLAVIERE*. *A Paris, Robert Foiet, 1607. in-8°. tom. 15. pag. 44. 45.*

Premier Traité de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine; & marques principales & essentielles d'icelle. Dédie à très-haut & très-illustre Seigneur, Messire Nicolas Brulard, Chevalier, Seigneur de Sillery, Vicomte de Pisseux & Garde des Sceaux de France. Par Maître *Jean HABERT*, Parisien, Conseiller du Roi, & Président au Bailliage & Siège Présidial de Beauvais. *A Paris, Denis Langlois, 1607. in-8°. t. 15. p. 45.*

Imitations chrétiennes. Odes 12. Suite des Imitations chrétiennes, contenant deux Livres de Sonnets. 1574. in-8°. avec les Poèmes chrétiens de B. de Montmeia. (par *Simon GOULART*, Senlisien.) *t. 15. p. 46. 47.*

Sonnets chrétiens accommodés à la Musique d'Orlando Bony & Bertrand, à quatre parties. Par le même, selon du Verdier. *ibid.*

Caton, Censeur, & autres pieces, par le même. *Voyez le tom. 7. de cette Bibliothèque, pag. 153. 154. ibid.*

Méditations chrétiennes tirées du vieil & nouveau Testament, & dressées en forme de Quatrains; par noble Roland MANGINDE MARISY, M. D. S. E. (Ministre du Saint Evangile.) *Qui vit bien, bien meurt.* imprimé par Jacob Stœr, 1609. in-12. L'Épître dédicatoire est du 29 Mars 1608. Les mêmes, nouvelle édition, avec une Traduction des Quatrains en vers Latins, par Nicolas VIRET, à Geneve, 1629. in-8°. t. 15. p. 47. 48.

Le Sacré Hélicon, ou le dévot logis de la Muse dévote; par Louis GODET, Escuyer Sieur DE THILLOX, Champenois-Chaalonnois. Dédié à haut & puissant Prince Monseigneur le Duc de Nyvernois & de Rethelois, Charles de Gonzagues & de Clèves.) à Chaalons, Claude Guyot, 1698. in-12. tom. 15. pag. 48.

Apologie des jeunes Advocats, avec la recommandation de la Poésie & de la nouvelle Jurisprudence; par le même. à Chaalons, Julien Griffard, 1613. in-8°. ib. p. 49.

Le Jardinnet poétique de Paul CONTANT, Apoticaire de Poitiers. à Poitiers, par Anhoine Mesnier, 1609. in-4°. avec figures. Dédié à Maximilien de Béthune, Duc de

360 BIBLIOTHEQUE

Sully, Marquis de Rosny, &c. *tom. 15. pag. 50. & suiv.*

Le Dauphin, de Jacques DE LA FONS, Angevin. A Monseigneur le Dauphin. *A Paris, Claude Morel, 1609. in-8°. tom. 15. pag. 53. 54.*

Sidère, Pastorelle, de l'invention du Sieur (René Bouchet) d'Ambillon. Plus, les Amours de Sidère, de Pafthée, & autres Poésies du mesme Antheur. *A Paris, Robert Estienne, 1609. in-8°. Le Privilege est du 22 Septembre 1608. La Dédicace à Madame la Princeesse de Conti. t. 15. p. 56. 56. & suiv.*

Le naïf Image de l'Envie, (avec Stances & Sonnets) présenté en Estrenes à toute la très-noble & antique maison de MM. les généreux Martels; par frere Martin LE NOIR, Augustin Rouennois, Doct. en Théolog. en la Faculté de Paris. *A Rouen, Loys du Castel, 1611. in-12. tom. 15. pag. 59.*

Les Pseaumes de David, mis en vers François, & rapportés verset pour verset selon la vraye Traduction Latine reçue en l'Eglise Catholique; par Jean METEZEAU, Secrétaire & ayant charge des affaires de fene Madame la Duchesse de Bar, sœur unique du Roi, près Sa Majesté. *A Paris, Robert Foüet, 1610. in-8°. ib. 1619. in-12. tom. 15. pag. 60.*

L'Heptaméron de la Navarride, ou Histoire entiere du Royaume de Navarre depuis le commencement du monde, tirée de l'Espagnol de Dom Charles, Infant de Navarre;
continuée

F R A N Ç O I S E. 361

continüée de l'Histoire de Pampelone de N. l'Evêque, jusqu'au Roi Henry d'Albret, & depuis par l'Histoire de France, jusqu'au Roi très-chrétien Henry IV. Roi de France & de Navarre. Le tout fait & traduit par le sieur DE LA PALME (*Pierre-Victor PALMA CAYET*.) Lecteur du Roi. *Paris*, 1602. in-12. tom. 15. pag. 62. & suiv.

Jubilé mosaïque de 50 Quadraings sur l'heureuse bien-venue de la Seren. Princesse Marie de Médicis, Royné de France; par le même. L'an Jubilé de grace 1600. *Paris*, François Jacquin, in-8°. *ibid.* p. 64.

Recueil de diverses Poésies sur le trespas de Henry le Grand, très-chrétien, Roi de France & de Navarre; & sur le Sacre & Couronnement de Louis XIII. son Successeur. Dédié à la Royné, mere du Roi, Régente en France. Par G. (*Guillaume*) DU PEYRAT, Aumosnier servant du Roi. *A Paris*, Robert Estienne, 1611. in-4°. t. 15. p. 54. & suiv.

Lamentation sur la mort de Henry le Grand, à l'imitation paraphrastique de la Monodie Grecque & Latine de Frédéric Morel, Interprète du Roi; par Isaac DE LA FRANGE. *A Paris*, Libert. 1610. in-8°. *ibid.* pag. 67.

Le petit Olympe d'Issy; par Michel BOURGUE. *A Paris*, 1609. in-12. tom. 15. pag. 67. 68.

Recueil de vers lugubres & spirituels de Louis DE CHABANS, sieur DU MAINE, gentilhomme ordinaire de la Chambre du

362 BIBLIOTHEQUE

Roi. *A Paris, Toussaint du Bray, 1611. in-8°. tom. 15. pag. 68. & suiv.*

Stances sur la mort d'Henri IV. Regrets de la Reine & Sonnet sur le même sujet, dans le Recueil de vers sur ledit sujet donné par du PEYRAT ; & se trouvent aussi dans le Recueil de CHABANS. *ibid.*

L'Exil de la volupté, ou l'Histoire de Thays, Egyptienne, convertie par Pafnucé ; avec l'image du pécheur pénitent. Par Gabriel RANQUET, du Puy en Vellay. *A Lyon, Claude Morillon, 1611. in-12. t. 15. p. 70. & suiv.*

Diverses Poésies du même, avec le Dialogue de Gabriel RANQUET, avec la Muse. *ibid. 1611. in-12. ibid.*

Le même Dialogue, imprimé séparément, sans date ni indication du lieu de l'impression. *in-12. ibid.*

Les Muses du sieur Baron DE NANCEVILLE, où est compris le Songe de la Reine. Dédié au Roi. *A Paris, Edme Martin, 1612. in-4°. tom. 15. pag. 73. & suiv.*

La Christiade, ou Poëme Sacré contenant l'Histoire Sainte du Prince de la vie, divisé en cinq livres. Par Jean d'ESCORBIAC, Seigneur de Bayonnette. *A Paris, Pierre Coderc, 1613. in-8°. t. 15. p. 76. & suiv.*

Epistre du Trespas & Résurrection du corps, & immortalité de l'ame. Par le sieur DE MARTIMOSC, à ses amis ; édition troi-

sieme. *A Paris, Gilles Blaisot, 1613. in-8°. tom 15. pag. 80.*

La Musé Catholique du fleur DE LA CROIX **MAKON**, divisée en deux parties. La première est du Libéral arbitre; la seconde est de la Sainte Eucharistie. *A Bourdeaux, par Jacques Marcan, 1614. in-8°. Dédicace générale à M. le Duc d'Epéron. L'Approbation est du 24 Septembre 1607. & la Permission d'imprimer est du lendemain. tom. 15. pag. 81. 82. 83.*

Les Amours conjugales en Dieu. Sonnets, Acrostiches & Anagrammes, dévoués à la Reine Marguerite par les mains de Marie Terrier, femme de *Denys FÉRET*, Advocat à Moret, près Fontainebleau. Plus, les Premices, dites le vrai François, ou Poèmes, Advis & Mémoires non moins inspirés qu'acquis au bien du Saint Pere & Clergé, Roys, Princes & Estats Souverains & peuples de l'Univers, & établissement de l'aménagement public, & affaires de Justice & Police, pitié & clémence; par le même *Denys FÉRET*. Plus, notables Avis & Mémoires, plaintes & doléances pour les Estats de 1614. Paraphrase de la Table des Portraits des Empereurs de Constantinople; l'Hymne de Saint Denys; Sonnets sur la Loi Salique; Quatrains sur le même sujet; Elégie de Solon paraphrasée; l'Y grec Martel d'hérésie en sonnets; Poème des affaires de Justice, &c., par le même. 1614. in-8°. t. 15. p. 83. 84.

La Fleur de la Poésie morale de ce temps, consacrée à la Fleur des Roys, le Roy des

364 BIBLIOTHEQUE

Fleurs-de-Lys, par Messire Claude GUICHARD, sieur d'ARANDAS, Conseiller d'Etat de son Altesse de Savoye, & premier Référendaire du Prince de Piedmont. *A Lyon, Pierre Rigaud, 1614. in-8°. t. 15. p. 85.*

La descente d'Orphée aux Enfers, (& les Conceptions diverses,) par Charles DE L'ESPI-NE, Parisien, *A Louvain, 1614, in-12. t. 15. pag. 85. 86.*

Le même ouvrage sous cet autre titre: le Mariage d'Orphée, sa descente aux Enfers & sa mort par les Bacchantes. *Paris, Henri Sara, 1623. in-8°. Les Conceptions diverses font aussi dans cette édition. Ibid.*

Zo-Antropie, Tragi-Comédie morale de la vie de l'homme, embellie de feintes appropriées au sujet. *A la France. Ensemble quelques autres pieces de Poésie diverse: le tout composé par François AUFFRAY, Gentil-homme Breton. A Paris, David Gilles, 1615. in-12. tom. 15. pag. 87. & suiv.*

Les Œuvres mêlées de Messire Charles DE CLAVESON, Chevalier de l'Ordre du Roi, & soubz-Lieutenant de Sa Majesté es Terres & Seigneuries de Claveson, Hostun, Mercrol & Mureil. *Au Roy. A Tournon, par Claude Michel, 1615. in-8°. tom. 15. pag. 89.*

Les Amours Sacrées, avec quelques Hymnes, Cantiques & Méditations, Par Pierre DE MAKIN, Lymosin. *A Lyon, par Léonard Dumas, 1615. in-8°. t. 15. p. 90. & suiv.*

Deuil sur la mort de Henri le Grand.

F R A N Ç O I S E. 365

Roy de France & de Navarre, mis en vers François par *Timothée LE MERCIER*, Escuyer sieur DE LA HÉRODIERE, Conseiller & Secrétaire du Roy, tiré de la prose du sieur de Hostal, Vice-Chancelier de Navarre. Dédié Frédéric-Maurice de la Tour, Prince de Sedan. *A Sedan, de l'Imprimerie de Jeanannon, 1616. in-8°. t. 15. p. 92. & suiv.*

Le Triomphe du Messie, mis en deux livres, pour la Confirmation des Chrétiens, conversion des Juifs, Mahométans, Idolâtres & tous Infidèles; par François DU PORT, Médecin de Paris. *A Paris, François Jacquin, 1617. in-8°. tom. 15. pag. 94.*

Cantique sur le *Miserere*; par George ALBERY, ou AUBERY, Secrétaire de Charles II. Duc de Lorraine. *A Nancy, à l'Hôtel de ville, chez Garnich, 1613.*

Hymnes sur l'Ascension de nostre Seigneur. Par le même. *ibid.*

Piece en vers pour être chantée. Par le même. *tom. 15. pag. 95. & 96.*

L'Amphithéâtre du grand Collège de Reims. Polyman II. quatorzieme Empereur des Turcs. A Madame de S. Pierre de Reims. Par George THILLOYS, Bachelier en Théologie, & Rhétoricien audit Collège. *A Reims, Simon de Foigny, 1617. in-12. t. 15. p. 96.*

Les Oeuvres poétiques du sieur BERNIERE LA BROUSSE. *A Poitiers, Julian Thortau, 1618. in-12.*

Stances du même sur la mort de Scévole de Sainte Marthe , arrivée en 1623. dans le *Scevole Sammarthani Tumulus*, in-4°. p. 120. tom. 15. pag. 97. & suiv.

Ode sur les heureux succès des actions du Roi. Plus , sur les feux de joye & les artifices faits pour la Feste de S. Louis. Stances, & un Sonnet. Par N. LE ROY. A Paris, Pierre Chevalier, 1618. in-4°. t. 15. p. 102.

Odes spirituelles sur l'air des Chançons de ce tems, avec quelques autres Poésies ; par Anne PICARDET, veuve du feu sieur de Moulieres & d'Effartines. Dédiées à Madame le Grand. A Paris, Sébastien Huré, 1619. in-12. tom. 15. pag. 102. & suiv.

Les larmes d'Aronthe sur l'infidélité de Clorigène : Récit Pastoral, divisé en cinq journées ; par P. COLAS. Dédiées à Madame de Leugere. A Lyon, Jean Lautret, 1620. in-12. La permission d'imprimer est du 23 Septembre 1619. & l'impression du 7 Novembre de la même année. tom. 15. pag. 103.

La Rodomontade, Mort de Roger, Tragedies, & Amours de Catherine ; à M. le Lieutenant Civil. Par DE MÉLIGLOSSE (Charles BAUTER) *clarus vates operis*. A Paris, 1605. in-8°. Item, la Rodomontade & la Mort de Roger, à Troyes, 1619. & 1620. selon M. de Beauchamps. tom. 15. pag. 104. & suiv.

La Mort, ou le grand & dernier sommeil des humains ; la Voye de la vie éternelle &

Bienheureuse, & Quatrains moraux. Par Jean-Denys COLONY. Avec une Traduction en vers Latins, par Nicolas VIRET. A Cologne, 1619. in-8°. tom. 15. pag. 108.

Premiere partie des plaisans loifirs de Jean d'Améron de Sainte Méxance, sieur du Lohier, contenant le combat des saisons, entremeslé de diversités amoureuses, & plusieurs belles rencontres. A Paris, Touffains du Bray, 1620. in-8°. 1, 15. p. 109. 110.

Vers Leipogrammes & autres Oeuvres en Poésie de S. C. S. D. R. (Salomon CERTON, Secrétaire du Roi.) A Sedan, de l'Imprimerie de Jean Jannon, 1620. in-12. tom. 15. pag. 111. 112. 113.

Les Tragédies d'Antoine DE MONTCHRESTIEN, sieur DE VASTEVILLE, sçavoir l'Escossoise, la Carthaginoise, les Lacernes, David, Aman & Susanne; suivies de Stances, Discours, Sonnets, & d'une Bergerie, in-8°.

Les mêmes, à Nyort, 1606. in-12. augmentées d'Hector, Tragédie.

Les mêmes, à Rouen, 1604. & 1627. tom. 15. pag. 114.-119.

La Magdeleine de frere Remy DE BEAUVAIS, Capucin, de la Province des Pays-Bas. A Tournay, Charles Martin, 1617. in-8°. tom. 15. pag. 120. 121.

La Magdaliade, ou Esquillon spirituel pour exciter les ames pécheresses à quitter leurs

368 BIBLIOTHEQUE

vanités & faire pénitence , à l'exemple de la très-sainte Pénitente Magdeleine. Par F. M. A. DURANT , Chartreux. *A Tours , Mars Nyon , 1622. in-12. ibid. pag. 121. 122.*

Uranie pénitente , (ou la vie & la pénitence de la Magdeleine ,) à Monseigneur l'Illustrissime Cardinal de Bentivole , Abbé du Monastere des Religieux Bénédictins en la ville de S. Vallery sur Somme. Par M. Jacques LE CLERC , Curé & Official dudit lieu. *A Rouen , chez Petit-val , 1628. in-12. ibid. pag. 122. 123.*

La Marguerite Chrétienne , Hymne , contenant la vie & le martyre de la Vierge Sainte Marguerite ; avec une paraphrase sur le *Sabat Mater* : composé par feu M. COEFFETEAU , Evêque de Marseille. Dédié à la Royné , par René LE MASUYER , Parisien , 1627. in-8°. sans nom de Libraire. *t. 15. p. 123. 124.*

Paraphrase du Révérendissime Pere frere Nicolas COEFFETEAU , Docteur en Théologie , de l'Ordre des Freres Prescheurs , sur la prose du Saint Sacrement de l'Autel , composée par S. Thomas d'Aquin. *A Lyon , par Jean Anard , 1606. in-4°. ibid. p. 124.*

Les Amours du Berger Philandre & de Caliste , & autres Oeuvres ; par le sieur des VALOTTES. *A Paris , Jacques Villery , 1623. in-8°. tom. 15. pag. 125. 126.*

La Franciade , ou Histoire générale des Rois de France , depuis Pharamond jusqu'à Louis le juste , à présent régnant ; mis en vers François par le sieur GUEUFFRIN , Con-

F R A N Ç O I S E. 369

trôleur au Grenier à Sel de Noyon, Secrétaire de feu M. le Duc de Mayenne. *A Paris, Antoine de Sommaille, 1623. in-8°. Dédié au Roi Louis XIII. t. 15. p. 126. 127.*

Poëme Héroïque sur une antique piece de Tapifferie, en laquelle est représenté le voyage du Roi Charles VII. en la ville de Reims, pour y recevoir son Sacre & Couronnement, entrepris à la persuasion & conduite de Jehanne, Pucelle d'Orléans, & autres vers. Par Nicolas BERGIER, Avocat au Siege Présidial de Reims, Adjoint aux Enquêtes pour le Roi audit Siege, & Procureur Syndic des Habitans de ladite ville de Reims. Dans un Recueil de plusieurs Inscriptions & de Poësies Latines & Françoises à la louange de la Pucelle d'Orléans & de sa famille. *A Paris, 1613. in-4°. is. ibid. de l'Imprimerie d'Edme Martin, 1628. in-4°. La premiere édition a été aussi faite chez le même. t. 15. p. 127. 128. & suiv.*

Recueil de Poësies Françoises, par divers Auteurs, sur la mort de Scévole de Sainte Marthe, arrivée en 1623. Dans le *Scevola Sammarthani Turulus*, in-4°. 1630. tom. 15. pag. 134. & suiv.

Le Temple d'honneur, où sont compris les plus beaux & héroïques vers des plus renommés Poëtes de ce temps, non encore veus ni imprimés (sur la mort de Florimond d'Ardres, Baron de Frican, mort en 1619.) Avec d'autres compositions, tant Latines, Italiennes, qu'Espagnoles. *A Paris, & se vendent sur le Pont-neuf, devant la Samaritaine, 1622. in-8°. tom. 15. pag. 136. 137.*

Vers François du sieur Vicomte SOULAN-
GIS, faits par lui aux eaux de Pougues, l'an
1624. in-8°. Plus, les Tablettes adressées
aux Dames de la Cour. t. 15. p. 140.

La Chasteté, Poëme héroïque en l'hon-
neur du Roy & des Reynes; par le sieur
GUILLARD DANVILLE, Gendarme de la
Reyne. A Paris, Nicolas Alexandre, 1624.
in-4°. t. 15. pag. 141. 142. & suiv.

Poëme sur la convalescence de Charles,
Cardinal de Lorraine, Evêque de Metz &
de Stralbourg; par Alphonse DE REMBER-
VALLER, Gentilhomme Lorrain. 1596. tom.
15. pag. 138.

Poëme, du même, sur le trespas de Paul
de Porcélets de Maillane. 1596. *ibid.*

Adieu aux généreux Seigneurs Gentils-
hommes & Soldats allant en Hongrie contre
le Turc. 1597. par le même.

Stances funébres, du même, sur le trespas
de Messire George, Baron de Boppart, Sei-
gneur d'Albe, Colonel Lorrain, tué au siège
de Bude en 1598. *ibid.* pag. 139.

Plaintes de la Lorraine sur le trespas de
Jean, Comte de Salm, Maréchal de Lorrain-
ne, Gouverneur de Nancy, décédé en 1600,
par le même. *ibid.* pag. 139.

Les larmes publiques sur le trespas de Phi-
lippe Emmanuel de Lorraine, Duc de Mer-
cœur; avec le Polémaque, ou Pierre Guer-

rière, dont ce Prince uſoit, & le Narré de la Pompe funebre faite à ſes obſèques à Nancy. Par le même. *A Pont-à-Mouſſon*, in-4°. 1602. *ibid.*

Les dévots élanemens du Poète chrétien. Par le même ; avec fig. *ibid.* 1603. *ibid.*

Les Ténèbres du ſieur (*Henri*) HUMBERT, expoſées au jour ſéréniffime de l'Alteſſe de Madame. *A Nancy*, par Sébaſtien Philippe, 1624. in-12. t. 15. p. 144.

L'Adonis de la Cour, diviſé par douze Nymphes. Dédié à Monſeigneur, frere du Roi ; par Claude FAVIER. *A Paris*, Antoine de Sommaville, 1624. in-12. t. 15. p. 145.

L'Euthymie , ou du repos d'eſprit ; la Thémis, ou des loyers & peines ; avec (des Sonnets &) des Quatrains moraux. Par Me Jean CLAVERGER, Advocat en Parlement, Conſeiller & Maître des Requêtes de la ſeue Royne Marguerite. *A Paris*, 1624. in-8°. ſans nom de Libraire. t. 15. p. 146. & ſuiv.

Les mêmes Poéſies, ſeconde édition, corrigée & augmentée d'un tiers. *A Paris*, Adrian Pérrier, 1624. in-8°. *ibid.* p. 148.

Les Traverſes du ſieur DE RESNEVILLE, & ſes Oeuvres Poétiques. Dédiées à M. Morant, Baron du Meſnil-Garnier, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, &c. *A Paris*, Touſſaint du Bray, 1624. in-8°. tom. 15. pag. 149. & ſuiv.

Les Amours de Méliffe. *A Paris*, Henry

372 BIBLIOTHEQUE

Sara, 1625. in-89. tom. 15. pag. 155. 156.

Ouvrage poétique du fleur de la Charnays (Pierre DE COTIGNON, Ecuyer,) Gentilhomme Nivernois. Dédié à Messieurs les Ducs de Rethelois & de Mayenne. *A Paris*, Charles Hulpeau, 1626. in-12. tom. 15. pag. 159. & suiv.

Songe, & son interpretation; avec un Hermitage Chrestien. Par Benjamin DE LA VILLATTE, Chanoine en l'Eglise de S. Martin de Champeaux en Brie. *A Paris*, Jean Laquehay, 1626. in-8^a. tom. 15. pag. 161. & suiv.

Le Paranymphe de la Cour, où sont peintes les vertus héroïques du Roi, de plusieurs Princes, Seigneurs & Dames de la France; avec l'antiquité de leurs Maisons & quelques particularités de ce qui s'est passé, tant à l'Isle de Ré, que devant la Rochelle. Par le fleur ELIS, de Falaise, (Charles ELIS DE BON.) *A Rouen*, Jacques Cailloué, 1628. in-8^o. tom. 15. pag. 163. & suiv.

Oeuvres poétiques du fleur P. (Pierre) DE MARBEUF, composées sur l'heureux mariage de leurs Alteſſes de Savoye, & dédiées au sérénissime Duc de Savoye. *A Rouen*, Jean le Boulenger, 1619. in-8^o. tom. 15. pag. 168. & suiv.

Recueil des vers de M. DE MARBEUF, Chevalier, Sieur de Sahurs. *A Rouen*, David du Petit-val, 1628 in-8^o. *ibid.*

Le portrait de l'homme d'Eſtat, Ode,

F R A N Ç O I S E. 373

Par le même. *Paris, Jean Camusat, 1633.*
in-4°. ibid.

Les Oeuvres de M. François DE MALHERBE, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. *A Paris, Charles Chappelain, 1630. in-4°. tom. 15. pag. 173. & suiv. 192. & suiv.*

Les mêmes, à Paris, Antoine de Somma-
ville, 1642. in-12. pag. 192. & suiv.

Les Poésies de François DE MALHERBE,
ibid. 1660. in-12. ibid.

Les mêmes, avec les observations de M.
Ménage, ibid. Thomas Jolly, & Louis Bil-
laine, 1666. in-8°. ibid.

Les mêmes, avec les mêmes observations ;
seconde édition. ibid. Claude Barbin, 1689.
in-12. pag. 192. & suiv.

Les Oeuvres du même, avec les observa-
tions de Ménage & les remarques de (Ur-
bain) Chevreau, sur les Poésies. A Paris,
les freres Barbou, 1722. in-8°. 3. vol. ibid.

Remarques sur les Oeuvres poétiques de
Malherbe, par CHEVREAU. A Saumur, 1660.
in-4°. ibid. pag. 195.

Sonnet pour M. le Cardinal de Richelieu ;
par MALHERBE. Dans le Sacrifice des Muses,
1635. & dans les musemens du cœur & de
l'esprit. tom. 12. pag. 193. 194.

Lettre de M. DE MALHERBE, à M. de

374 BIBLIOTHEQUE

Villeneuve, Seigneur de la Garde & de la Motte, & Ode du même au même. Dans les *Mémoires de Littérature & d'Histoire*, recueillis par le P. DES MOLETS, tom. 1. pars. 2. Et dans la Bibliothèque Française de DU SAUZET, t. 7. t. 15. p. 202. 203.

Vie de François de Malherbe, par HONORAT DE BEUIL, Sieur DE RACAN, 1651. in-8°. — La même, dans les *divers Traitez d'Histoire, de Morale & d'Eloquence*. A Paris, veuve Thiboust, 1672. in-12. — La même, dans les *Mémoires de Littérature de M. de S^r* (DE SALLENGRE.) A la Haye, 1717. tome second, première partie; avec une Lettre préliminaire & des notes. — La même, dans l'édition des Oeuvres de Malherbe. A Paris, 1722. tom. 15. pag. 182. & suiv.

Diocletian & Horace, Tragédies, avec des mélanges; par Pierre DELAUDUN D'AIGALIERS. A Paris, David le Clerc, 1596. in-12. tom. 15. pag. 204.

La Franciade de Pierre DELAUDUN, Sieur D'AIGALIERS, divisée en neuf livres. Au Roi très-chrétien de France & de Navarre, Henri IV. A Paris, pour Anthoine du Breuil, 1604. in-12. *ibid.* pag. 206. & suiv.

Les Oeuvres chrétiennes de Claude HOPIL, Parisien. A Lyon, 1604. in-12. tom. 15. pag. 210. & suiv.

Les doux vols de l'ame amoureuse de Jésus, exprimés en 50 Cantiques spirituels, très-propres à enflammer les ames à la dévotion & à l'amour de Dieu. Par le même. A Pa-

ris, Jean Jost, 1629. in-8°. ibid. pag. 211. 212.

Les perles, ou les larmes de la Sainte Magdeleine, avec quelques rimes saintes; dédiées à Madame la Comtesse de Carces. Par César NOSTRADAMUS. *A Tolose, de l'Imprimerie des Colomiez, 1606. in-12. t. 15. pag. 215. & suiv. jusqu'à 219.*

Dymas, ou le bon Larron; dédiée à son Altesse sérénissime de Lorraine. *ibid. 1606. in-12. ibid.*

Le Songe de Scipion, Poème héroïque & très-excellent de César DE NOSTRADAME, Gentilhomme Provençal. Dédié à la sérénissime Altesse du très-haut & très-héroïque Prince Charles, Duc de Savoye. *ibid. 1606. in 12. ibid.*

Vers funebres sur la mort de Charles du Verdier, Escuyer de Monseigneur le Duc de Guise, & très-excellent Joueur de Luth. Par le même. *ibid. 1607. in-12. ibid.*

Pieces héroïques, & diverses Poésies, dédiées à M. le Duc de Guise. Par le même. *ibid. 1608. in-12. ibid.*

Le Parnasse Royal, où les immortelles actions du très-chrétien & très-victorieux Monarque Louis XIII. sont publiées par les plus célèbres esprits de ce temps; avec une Epître dédicatoire au Roi, par l'Abbé DE BOISROBERT. *A Paris, Sébastien Cramoisy, 1635. in-4°. (mais les pieces sont de 1628. & 1629.) tom. 15. pag. 219. & suiv.*

376 BIBLIOTHEQUE

Au Roi, sur la prise de la Rochelle, par le Marquis de Breval. *A Paris, Antoine Estienne, 1628. in-4°. ibid. pag. 220.*

Stances au Cardinal de Richelieu, sur le même sujet; par CHANVALON. in-4°. *ibid.*

Les Triomphes de Louis le juste en la réduction des Rochelois & des autres Rebelles de son Royaume. Dédiés à Sa Majesté par un Religieux de la Compagnie de J E S U S, du College de Reims, (*Florent BON.*) *A Reims, chez Nicolas Constant, 1629. in-4°. Le Privilege est du 27 Décembre 1628. Le même, selon le P. le Long, à Paris, 1629. in-4°. & in-8°. tom. 15. pag. 221. & suiv.*

Les cinq premiers Livres du procès d'Amour; avec les Amours chrestiennes du mesme Autheur. *A Paris, Antoine Estienne, 1630. in-4°. tom. 15. pag. 222-228.*

La Velleyade, ou délicieuses merveilles de l'Eglise Nostre-Dame du Puy, & pays de Velay. Par noble Hugues DAVIGNON, Seigneur de Monteilz, Docteur ès Droits & Advocat en la Sénéchaussée du Puy. *A Lyon, chez Louis Muguet, 1630. in-8°. tom. 15. pag. 228. & suiv.*

Les Oeuvres Poétiques du sieur DUPIN PAGER. *A Paris, Jacques Quesnel, 1629. in-12. tom. 1. pag. 234-235.*

Vers funébres de Théodore AGRIFFA D'AUBIGNÉ, Gentilhomme Xaintongeois, sur la mort d'Etienne Jodelle, Parisien,

F R A N Ç O I S E. 377

Prince des Poëtes Tragiques. *Paris*, 1574.
in-4°. tom. 15. pag. 242.

Les Tragiques, donnés au public par le larcin de Prométhée. *Au Désert*, par L. B. D. D. (Par le même.) 1616. in-4°. tom. 15.
pag. 235. & suiv. 239.

Les Tragiques de Théodore AGRIPPA, Sieur d'AUBIENÉ, ci-devant donnés au public par le larcin de Prométhée, & depuis avoués & enrichis par l'Auteur; contenant sept Livres de Poëmes, avec une Préface en vers & une inscription en prose pour la paix donnée par Henri IV. à la France. in-8°. sans date. *ibid.* pag. 241.

Diverses Poésies du même, répandues dans son Histoire universelle. *ibid.* pag. 242.
& suiv.

Le Théâtre de la peste, où sont décrites en vers les misères que cette furie a fait ressentir à la ville de Toul en 1630. par Charles NICOLAS, Avocat à Toul, 1630. in-12. tom. 15. pag. 244.

Les primices de la Flore, ou des Amours de Jean GODARD, Parisien. *A Paris*, Jean Feurier, 1587. in-12. & depuis dans le Recueil de 1594. tom. 15. pag. 247. 248.

Le Gan de Jean GODARD, Parisien, à N. Thibaut G. P. *A Paris*, chez Daniel Perier, 1588. in-8°. *ibid.* pag. 248. 249.

Les Oeuvres de Jean GODARD, Parisien, divisées en deux tomes. *A Henri IV.* très-

Les Amours contraires , Pastorelle du même, 1610. *ibid.*

Traduction des Pseaumes en vers François ; avec les Cantiques inserés en l'Office de la Vierge , & quelques autres Cantiques spirituels. Par Michel DE MARRILLAC , Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat , & Sur-Intendant de ses Finances ; depuis Garde des Sceaux de France. *A Paris, Edme Martin , 1625. & 1630. nouv. édit. in-8°. tom. 15. pag. 286. 289.*

Diversités poétiques , par le sieur DU VIEUDET. *A Paris, Pierre Billaine , 1632. in-8°. tom. 15. pag. 289. 290.*

Recueil des vers de M. DE MONFURON , (Jean-Nicolas GARNIER de) Abbé de Val-Sainte , desquels la plus grande partie n'a point encore été vûe ni imprimée. *A Aix, Estienne David, 1632. in-8°. Plusieurs des mêmes Poésies dans les Recueils de son tems. tom. 15. pag. 291. & suiv.*

Sonnet à la louange des Poésies de Monfuron , & Ode au même sur les plaisirs des champs , à l'occasion de la peste d'Aix en 1629. par Scipion DU PÉRIER. Dans le Recueil des vers de l'Abbé de Monfuron , à Aix 1632. L'Ode est aussi dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de quelques hommes illustres de Provence ; par le P. BOUGEREL , article Scipion du Périer. *A Paris, 1752. in-12. tom. 15. pag. 293. 296. 297.*

L'Orizelle du sieur C. CHABROL , ou les

extrêmes mouvemens d'amour, Tragi-Comédie. A Monseigneur le Maréchal de Bassompierre. *A Paris, chez Matthieu Colom-
bel, Imprimeur & Libraire, 1633, in-8°. tom.
15. pag. 297. & suiv.*

Les dévotions de L. (Louis) MAUDIT P.
(Prestre,) revûes & augmentées pour la se-
conde édition. *A Paris, Jacques Dugast, 1633.
in-12. tom. 15. pag. 301. 302.*

Le Bocage de Jossigny, où est compris le
Verger des Vierges & autres plusieurs pièces
saintes tant en vers qu'en prose; par Jacques
LE VASSEUR, Archidiacre de Noyon, A M,
de Bragelongne, Conseiller du Roi, &
Maître ordinaire en sa Chambre des Com-
ptes. *A Paris, par Fleury Bourriquant, 1608,
in-8°. tom. 15. pag. 306. 307. & suiv.*

Antithèses ou Contrepointes du Ciel & de
la terre. A M. Hallé, Conseiller du Roi &
Maître ordinaire en sa Chambre des Com-
ptes. Par le même. *ib. 1608. in-8°, ibid. pag.
313.*

Suite des Antitheses, ou bien les Anti-
theses composées, par le même; avec les pré-
cédentes, *ibid. pag. 314.*

Les devises des Empereurs Romains, tant
Italiens que Grecs & Allemands, depuis
Jules-César jusqu'à Rodolphe II. à présent
régnant; avec les expositions d'icelles par
Quatrains. Dédiées à M. le Dauphin; par le
même. *ibid. 1608. in-8°. ibid. p. 316.*

Les devises des Rois de France, Lat. &

382 BIBLIOTHEQUE

Fr. tirées de divers Auteurs anciens & modernes ; par J. L. V. R. D. L. D. P. (*Jacques LE VASSEUR*, Recteur de l'Université de Paris,) & la paraphrase en vers Lat. par *Michel GRENET*, de Chartres. Le tout enrichi des figures de tous les Rois de France jusques à Henri IV. à présent régnant. A M. le Dauphin ; avec l'exposition en vers François par le même. *ibid.* 1609. in-8°. *ibid.* p. 316.

Diverses Poésies du même, répandues dans ses Lettres Latines ; à Paris, *Pierre-Louis Fevrier*, 1623. in-80. & dans le Tombeau dressé à la bienheureuse mémoire du R. P. Claude de Montigny, Prêtre, Supérieur de la Congrégation de l'Oratoire de JESUS en la ville d'Orléans. Par le même. A Paris, *Pierre de Bresche*, 1625. in-8°. tom. 15. pag. 317. 318.

Le Thrésor Sacré de la Muse Sainte, par M. J. (*Maître Jean*) AUVRAY, dédié aux vertueuses Princesses mes Damoiselles de Longueville & d'Etouteville. A Rouen, chez *Gueuffroy*, 1613. in-8°. t. 15. p. 321. & suiv.

Le Banquet des Muses, ou les diverses Satyres du sieur AUVRAY ; contenant plusieurs Poèmes non encore vus ni imprimés, avec l'Innocence découverte, Tragi-Comédie par le même. *ibid.* A Rouen, *David Ferrand*, 1628. in-8°. *ibid.*

Les Satyres du même sieur AUVRAY, *ibid.* 1631. in-8°. *ibid.*

Le Banquet des Muses, ou Recueil de toutes les Satyres, Panégyriques, Yambes,

F R A N Ç O I S E. 383

Mascarades , Epitaphes , Epithalames , Epigrammes , Gayetés , Amourettes & autres Poèmes prophanes ; par le même. *A Rouen , David Ferrand , 1633. in-8°. ibid.*

Autres Oeuvres Poétiques du sieur AUVRAY ; à la suite de sa Madonte , Tragi-Comédie dédiée à la Reine. *A Paris , Augustin Courbé , 1631. in-8°. ibid. pag. 324.*

Les Oeuvres Saintes du même. *ibid. 1634. in-8°. ibid. pag. 326.*

Diverses Poésies du même , avec son Discours funebre en prose sur la mort de Henri de Bourbon, Duc de Montpensier. *A Rouen , chez Jean Petit , 1608. in-12. ibid. p. 320. 321.*

Les Poèmes du sieur AUVRAY. Premiers au Puy de la Conception , année 1621. avec les Graces de l'Auteur à la Vierge. Dédiés à très-dévot & très-docte personne R. P. frere P. Guérin Minime, Prédicateur en l'Eglise Cathédrale de Nostre-Dame de Rouen. *A Rouen , David Ferrand , 1622. in-8°. & dans l'édition des Oeuvres Saintes du même , ibid. 1634. tom. 15. pag. 326. 327.*

Le Triomphe de la Croix , par le même. *ibid. 1622. in-8°. ibid. pag. 327.*

L'Innocence descouverte , Tragi-Comédie du même. *A Rouen , Jean Petit , 1609. in-12. ibid. pag. 324.*

Théâtre de Maître Jean AUVRAY , contenant trois Tragi-Comédies : l'Innocence découverte , la Madonte , la Dorinde. *A Paris ,*

384 BIBLIOTHEQUE

1628. in-8°. mais la Madonte & la Dorinde
sont de 1631. *ibid.* pag. 320.

Oeuvres du sieur GAILLARD. *A Paris,*
Jacques Dugast, 1634. in-8°. *tom.* 15. pag.
327. 328. & *suiv.*

Les joyeux Epigrammes du sieur DE LA
GIRAUDIERE. *A Paris, Claude Banquet*,
1634. in-8°. *tom.* 15. pag. 333. 334.

Les Muses de la nouvelle France. A Mon-
seigneur le Chancelier (Nicolas Brulart de
Silleri.) Par Marc LESCARBOT, Avocat au
Parlement de Paris. *A Paris, Jean Millot*,
1612. in-8°. t. 15. p. 338. & *suiv.*

Diverses Poésies du même, dans son *Hif-*
toire de la nouvelle France. ibid. 1612. in-8°.
ibid. pag. 337. 338.

Description des treize Cantons Suisses.
Par le même. *ibid.* 1618. in-8°. *ibid.* pag.
340. 341.

Les Meſlanges Poétiques du sieur (Hono-
rat) DE MEYNIER, contenant les véritables
Triumphes du Roi : l'Apologie de la Poëſie
& autres Traictés utiles pour le public. *A Pa-*
ris, chez François & Julian Jacquin, 1634.
in-8°. *tom.* 15. pag. 341. & *suiv.*

La Royale Thémis, qui contient les effets
de la justice divine, humaine & morale;
l'establissement de la Cour de Parlement à
Metz, & les Acrostichs sur les noms de
Nosseigneurs de ladite Cour; par Esprit Go-
BINEAU, Sieur DE MONTLUISANT, Charrtrain.

F R A N Ç O I S E. 385

A Metz, par Claude Felix, 1634. in-4°. t. 15. pag. 346. 347. & suiv.

Poésies du sieur DE CAILLAVET, (Sieur DE MONPLAISIR,) Condommois: divisées en deux Livres & dédiées à sa Melinde, seconde édition. *A Paris, Pierre Targa, 1634. in-4°. Je n'ai pas vu la premiere édition. tom. 15. pag. 349. & suiv.*

L'apparition de Théophile à un Poëte de ce temps, sur le désadveu de ses Œuvres; par Claude CAYNE. *A Paris, 1634. in-12. tom. 15. pag. 356. 357.*

Erotopegme, ou Passe-temps d'Amour; par Pierre LE LOYER, Sieur DE LA BROUSSE. *A Paris, 1576. in-8°. & dans le Recueil suivant. tom. 15. pag. 364.*

Les Oeuvres & Meslanges Poétiques de Pierre LE LOYER, Sieur DE LA BROUSSE, Angevin; ensemble la Néphelococugie, ou la Nuée des Cocus, non moins docte que facétieuse. *A Paris, pour Jean Poupy, 1579. in-12. achevé d'imprimer au mois de Septembre 1578. ibid. p. 361. 362. & suiv.*

Les divins Mysteres de la Philosophie Platonique, sommairement rapportés à la sagesse de Pythagoras; par Rodolphe LE MAISTRE, Conseiller du Roi, & premier Médecin le Monseigneur, frere unique de Sa Majesté. *A Paris; Jacques Dugast, 1628. in-16. tom. 16. pag. 366. & suiv.*

Raillerie universelle, dédiée à M. l'Eminentissime Cardinal Duc de Richelieu. (par
Tome XVI. R

386 BIBLIOTHEQUE

le Baron du PUISET.) *A Paris, Pierre Targa, 1631. in-8°. tom. 15. pag. 368.*

Les Travaux sans Travail; par *Pierre Davity*, natif de Tournon en Vivaroys; avec le Tombeau de Madame la Duchesse de Beaufort, fait par le même: Le tout dédié à Monseigneur le Duc de Vendôme. *A Paris, Gilles Robinot, 1602. in-12. it. à Rouen, 1609. in-12. t. 15. pag. 370. & suiv.*

Oeuvres Poétiques du sieur DE RAYSSIGUIER. *A Paris, 1631. in-8°. On peut voir à son article les titres de ses pieces de Théâtre. tom. 15. pag. 372. & suiv.*

Les Poèmes du sieur D'EXPILLY, à Madame la Marquise de Monceaux (Gabrielle d'Estrées.) *A Paris, Abel Langelier, 1596. in-4°. Ce n'est qu'une partie du Recueil suivant. tom. 15. pag. 386.*

Les Poèmes de Messire Claude EXPILLY, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat, & Président au Parlement de Grenoble. *A Grenoble, de l'Imprimerie de Pierre Verdier, 1624. grand in-4°. ibid. pag. 389. & suiv.*

Asie, Uranie & quelques autres vers François; par *Marc-Ansoine MILLOTET*, Avocat Général au Parlement de Dijon. in-8°. sans date. tom. 15. pag. 402, 403.

Sonnet du même, à la tête du *Denys Alexandrin*, traduit par *Benigne SAUMAISE*, en 1597. *ibid.*

Vers du même, à la louange de Claude

Expilly, dans les Poésies de celui-ci, imprimées en 1624. *ibid.*

Ode du même, imprimée à la pag. 55. de la *Défense du délit commun*, &c. par MILLEROT, 1611. *ibid.*

Avis aux absens de la Cour; par Paul HAY, Sieur DU CHASTLET, de l'Académie Française. 1631. t. 15. p. 403. 404.

Contre la vie de la Cour, Satyre du même, donnée sous le nom de THÉOPHILE dans le Recueil de Serci. t. 1. *ibid.* p. 404.

Autre Satyre du même contre un Magistrat. *ibid.*

Le Temple de la mort, Poëme; par Philippe HABERT, de l'Académie Française, Commissaire d'Artillerie. A Paris, 1637. in-8°. & dans divers Recueils. tom. 16. pag. 2. & 3.

Chansons dévotes & saintes sur toutes les principales Fêtes de l'année, & sur autres divers sujets; composées par Guillaume BACHET & Claude-Gaspard BACHET DE MÉZIRIAC. A Dijon, 1615. in-8°. Les mêmes, à Lyon, J. Lautret, 1618. in-12. t. 16. p. 7.

Diverses Poésies de Claude-Gaspard BACHET, Seigneur de Méziriac, dans les Délices de la Poésie Française. A Paris, Toussaint du Bray, 1620. & 1627. in-8°. *ibid.* pag. 7. & 8.

Hymne de la Reine Régente, mere du
R ij

388 BIBLIOTHEQUE

Roi; par le sieur DE LA PICARDIERE FORGET (*Pierre FORGET, Sieur DE LA PICARDIERE.*) *Paris, Toussaint du Bray, 1613. in-4°. & avec les Poésies suivantes, tom. 16. pag. 8. & 9.*

Le même Poëme, avec diverses autres Poésies du même; dans les *Délices de la Poésie Française. A Paris, Toussaint du Bray, 1620. in-8°, ibid.*

Les sentimens universels de Messire *Pierre FORGET, Chevalier, Sieur DE BEAUVAIS & DE LA PICARDIERE, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Estat & privé, & l'un de ses Maîtres-d'Hôtel ordinaires. A Lyon, 1630, in-8°.*

Le même ouvrage revu, corrigé & augmenté par l'Auteur. *A Paris, Toussaint du Bray, 1636. in-4°. ibid. pag. 9. & suiv.*

La France triomphante, au Roi, Poëme & autres Poésies; par M. *François DE LA BÉRAUDIERE, Evêque de Périgueux. Dans le Recueil des opuscules de ce Prélat, sous le titre de Otium Episcopale, où sont contenus plusieurs Traités & Discours. A Périgueux, 1635, in-4°, tom. 16. pag. 14.*

La Filite, ou le Romant en vers, Poëme nouveau divisé en huit chants. *A Paris, François Targa, 1640. in-12. en caractères itali-ques: tom. 16. pag. 14. 15.*

Poëme sur les merveilles de J. C. partie première, en cinq titres. 1. De la naissance de S. Jean, Héraut de Jésus. 2. Du ventre

glorieux de la Sainte Vierge. 3. De la naissance & du berceau de JESUS. 4. Du Baptême de Jean reçu par JESUS. 5. Des tentations de JESUS. Par noble Charles DE BOURGUES, Seigneur du Pous, du Diocèse de Montpellier. A Paris, 1642. in-8°. *ibid.* pag. 15. & *suiv.*

Mirame, Europe & autres Pièces, où l'on prétend que le Cardinal de Richelieu a eu beaucoup de part. t. 16. pag. 22. & *suiv.*

La Description de Richelieu, à la mémoire du Cardinal Duc, Poème; par le sieur COLLARDEAU. in 4°. *ibid.* p. 24. & *suiv.*

Les Tableaux des victoires de Louis XIII. par le même, Julien COLLARDEAU, Procureur du Roi à Fontenoy-le-Comte. *ibid.* pag. 31. 32.

La Fauconnerie de Charles D'ARCUSSE DE CAPRE, Seigneur d'Esparron, de Palmiers & du Revest en Provence, divisée en dix parties; avec les portraits au naturel de tous les oiseaux. Au Roi. Rouen, Vaultier & Besongne, 1644. in-4°. L'avertissement est du 15 Mars 1621. t. 16. p. 32. & *suiv.*

La Fauconnerie du Roi, avec la Conférence des Fauconniers; par le même. *ibid.* 1644. in-4°. *ibid.*

Discours de la Chasse, où sont représentés les vols faits en une assemblée de Fauconniers; par le même. *ibid.* 1644. in-4°. *ibid.*

Lettres de Philoïerax à Philofalco, où
R iij

390 BIBLIOTHEQUE

sont contenues les maladies des oiseaux & les remèdes pour les guérir; par le même. *ibid.* 1643. in-4°. *ibid.*

La Vénérerie de Jacques DU FOUÏELOUR, Seigneur dudit lieu, Gentilhomme du pays de Gastines en Poitou. Dédicée au Roi Charles IX. & de nouveau revue & augmentée, outre les précédentes impressions. A Paris, Claude Cramoisy, 1628. in-4°. tom. 16. pag. 34. 35.

Les Essais Poétiques de Guillaume DU PEYRAT, Gentilhomme Lyonnais, (depuis Aumosnier servant du Roi.) A très-valeureux & illustre Seigneur Anne d'Anglure, Baron de Givry & Marechal de la Cavalerie légère de France. A Tours, chez Jamet Metayer, 1593. petit in-12. tom. 16. pag. 41. & suiv.

Le Promenoir de M. de Montagne, par la fille d'alliance Mademoiselle DE GOURNAY; avec quelques Poésies d'elle-même. Paris, l'Angelier, 1589. in-12. tom. 16. pag. 42. & suiv.

Le Bouquet de Pinde, par la même. *ibid.*

L'ombre de la Demoiselle de Gournay. Paris, 1626. in-4°. *ibid.*

Les Advis, ou les Présens de la Demoiselle de Gournay. Paris, 1641. in-4°. 2. vol. Voy. la Table des Tomes 4. & 6. de cette Bibliothèque. tom. 16. pag. 48.

Diverses Poésies de Nicolas FARET,

F R A N Ç O I S E. 391

dans les Recueils de son temps. *tom. 16. pag. 55.*

Le Philandre de François MAYNARD.
A Lyon, Simon Rigaud, 1621. in-12. Le même, à Paris, 1623. in-12. & 16. p. 57. 58.

Les Oeuvres de François MAYNARD, contenant des Sonnets, des Epigrammes, des Odes & des Chançons; avec une Préface de Marin LE ROY DE COMBERVILLE.
Paris, Augustin Courbé, 1646. in-4°. ibid. pag. 65. & suiv.

Diverses Poésies du même dans les Recueils de son temps & dans d'autres Recueils faits depuis. *ibid. & pag. 70.*

Poésies de Claude DE MALLEVILLE.
A Paris, Augustin Courbé, 1649. in-4°. tom. 16. pag. 74. & suiv.

Les mêmes, à Paris, Nicolas Bessin, 1659.
in-12. ibid.

Diverses petites pieces du même, pour la Guirlande de Julie (Mademoiselle de Rambouillet, dans le Recueil de ces pieces, mis à la suite de la vie de M. le Duc de Montausier. (par le P. LE PETIT, Jésuite.) *A Paris, Rollin, 1729. in-12. ibid. p. 79. 80.*

Diverses Poésies du même, dans le *tom. 1. de la Bibliothèque de M. le Fort de la Morinière, in-4°. ibid.*

Oeuvres & Meslanges Poétiques, où les plus curieuses raretés & diversités de la na-

392 BIBLIOTHEQUE

ture divine & humaine sont traitées en Stances, Rondeaux, Sonnets & Epigrammes; par *Guillaume CHEVALIER*, Docteur en Médecine, natif de la ville de Saint Pierre-le-Moutier, en Nivernois. *A Nyort, chez François Mathé*, 1647. in-8°. tom. 16. pag. 83. 84.

Mars, à Monseigneur, frere unique du Roi. Stances; par *Vincent DE VOYCTURE* (ou *VOITURE*.) *A Paris*, in-12. 1614. tom. 16. pag. 92. & suiv.

Les Oeuvres de Voiture, mises au jour par E. (Estienne) *MARTIN DE PINCHESNE*. *A Paris*, *Augustin Courbé*, 1650. in-4°. *ibid.* pag. 101. & suiv.

Les mêmes, cinquieme édition, par le même, corrigée & augmentée. *ibid.* 1656. in-4°, *ibid.*

Les mêmes, à *Amsterdam*, 1657. in-12. édition fort jolie. *ibid.*

Les mêmes, à *Paris*, *Thomas Jolly*, 1672. in-12. *ibid.*

Les mêmes, *ibid.* *veuve Mauger*, 1685. in-12. 2. vol. *ibid.*

Les mêmes, *ibid.* *Michel Guygnard*, 1713. in-12. 2. vol. *ibid.*

Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque durant sa captivité; par *François DE CAUVIGNY*, Seigneur de Colomby. *A Paris*, 1616. in-12. tom. 16. pag. 107.

Diverses Poésies du même. Dans le Cabinet des Muses, à Rouen, 1619. in-12. & dans les Délices de la Poésie Française, à Paris, Toussaint du Bray, 1620. in-8°. depuis la page 443. jusqu'à 482. *ibid.* p. 107. 108.

Poème de l'Institution du Prince, à M. de Vendosme, & autres Poésies; par Nicolas VAUQUELIN, Sieur DES IVETEAUX. Dans les Délices de la Poésie Française, chez Toussaint du Bray, à Paris, 1620. in-8°. tom. 16. pag. 112. & suiv.

Stances Chrétiennes pour louer Dieu; par Charles MAIGNART, Prêtre de l'Oratoire & Curé de Sainte Croix à Rouen. A Paris, 1638. in-4°. tom. 16. pag. 122.

Ode sur la mort du Maréchal de Schomberg; par Balisafar BARO, de l'Académie Française. Dans le Recueil de 1632. tom. 16. pag. 125.

Autre Ode du même, pour M. le Cardinal de Richelieu, contre l'Auteur d'un Libelle; A Paris, 1637. in-4°. *ibid.*

Diverses pieces de Théâtre du même dont on peut voir le détail dans l'Histoire du Théâtre François; par MM. Parfait, tomes 4. 5. 6. & 7. *ibid.* p. 124. 125.

Regrets funébres sur le trépas de Henry le Grand, Roi de France & de Navarre; par Estienne MORINIER, Prêtre, Docteur en Théologie & en Droit Canon & Civil. Dans le Recueil des Poésies Lat. & Fr. sur le même

394 BIBLIOTHEQUE

sujet, mis au jour par Guillaume DU PEY-
RAT, in-4°. 1611. à Paris, au folio 109. &c.
tom. 16. pag. 126.

Diverses autres Poésies du même : dans
ses *Oeuvres mêlées, recueillies après son*
decez d'entre les mains de ses amis. A Tolose,
Arnaud Golemicz, 1691. in-8°. ibid. pag.
128, 129.

Diverses Poésies de Jean ROTROU, tom.
16. pag. 134. & suiv.

Tombeau de Philippe des Portes, par Jean
DE MONTEREUL, Avocat au Parlement de
Paris, dans le *Parnasse des plus excellens*
Poëtes de ce temps, 1608. tom. 2. & dans quel-
ques éditions des Poésies de des Portes, tom.
16. pag. 138.

Diverses Poésies de Jean DE MONTEREUL,
Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat &
privé, Secrétaire des Commandemens de M.
le Prince de Conti, l'un des 40 de l'Acadé-
mie Française, dans les Recueils de son
temps. *ibid. pag. 142.*

Sonnet de N. DE MONTEREUL, sœur du
précédent, dans le Recueil de Sercy de
1653. & dans le *Parnasse François de M.*
Tiron du Tillet, in-fol. p. 445. ibid. p. 143.

Diverses Poésies de Jean-Baptiste DE CRO-
SILLES, ou CROISILLES, dans les Recueils
de son temps. tom. 16. pag. 147.

Epîtres amoureuses à l'imitation des Epi-
tres héroïnes d'Ovide en 1619. in-8°. par le
même. *ibid. pag. 144. & suiv.*

Tyrçis & Uranie, ou la Chasteté invincible, par le même. Bergerie en prose avec les Chœurs en vers. *Paris, Simon Feurier, in-8°. 1633. ibid. pag. 147.*

Le jeu de Tricque-Trac, réduit en ses maximes (en vers) par *Estienne DE JOLLY-VET*, Sieur DE VOTILLEY; à la suite du Traité en prose du même, sous ce titre: L'excellent jeu de Tricque-Trac, très-doux esbat ès nobles compagnies. *A Paris, Jean Promé, 1651. in-12. t. 16. p. 148. 149.*

Poème à l'honneur du sacré vœu de Virginité & de continence, avec plusieurs remarques & avis pour le salut des âmes & conversion des Dévoyez; par *Jacques AVOND*, Prestre de la ville de Dye, & Sacristain d'Aouste en Dyois. *A Grenoble, Pierre Fremon, 1651. in-4°. tom. 16. pag. 149. 150.*

Poésies diverses de *Claude DE L'ESTOILLE*, Seigneur du Sauffay, de l'Académie Française, dans les Recueils de son tems, & dans le t. 1. de la *Bibliothèque Poétique* de M. le Fort de la Morinière. t. 16. p. 152.

La Belle Esclave, Tragi-Comédie, par le même. *Paris, 1643. in-4°. ibid. p. 151. 152.*

L'intrigue des Filoux, Comédie, du même. *Paris, 1648. in-12. ibid. p. 151. 152.*

Les Poésies & Rencontres du sieur DE NEUGERMAIN, Poète hétéroclite de Montseigneur, frere unique du Roi; imprimé par

396 BIBLIOTHEQUE

commandement de mondict Seigneur. *A Paris, Jacques Jacquin, 1630. in-4°. tom. 16. pag. 156. & suiv.*

La seconde partie du Livre intitulé, les Poésies & Rencontres du sieur DE NEUFGERMAIN, Poëte hétéroclite de Monseigneur, frere unique de Sa Majesté, par commandement de mondict Seigneur, 1637. in-4°. Ce vol. est sans nom de ville ni de Libraire, mais il paroît avoir été imprimé comme le premier, à Paris, chez Jacquin : c'est le même papier & le même caractère. *ibid.*

Vers au Roy & à la Royné de Poulogne, sur le mariage de leurs Majestés ; par le même. *Paris, 1645. in-4°.*

Stances à la Royné de la grande Bretagne, par le même. *ibid. 1645. in-4°.*

La Théologie Mystique de S. François de Paule, à faire le retour de l'ame à Dieu par le cercle de l'amour divin. Dédicée à son Altesse Madame l'Electrice Adélhaïde, par un Religieux de l'Ordre des Minimes, du Convent de Munich (frere *Adrien ROUSSEL*.) Plus, le portrait de S. François de Paule en la personne du très-Révérend Pere Balthazar d'Avila, Général de l'Ordre des Minimes ; présenté à la même Electrice, par le même. *A Munich, Luc Straab, 1653. in-16. t. 16. pag. 161. & suiv.*

Paraphrase des Pseaumes Graduels, & Poésies sur divers sujets ; par François D'ARBAUD, Ecuier, Sieur DE PORCHERES, *Paris, 1633. in-8°, t. 16. p. 164.*

Ode du même, au Roi (Louis XIII.) dans
le *Parnasse Royal*. Paris, Sébastien Cramoi-
sy, 1635. in-4°. *ibid.*

Sonnet du même, dans *le Sacrifice des*
Muses au grand Cardinal de Richelieu. *ibid.*
1635. in-4°. *ibid.*

Pseaumes traduits en vers François, par
Jean d'ARBAUD, Sieur DE PORCHERES,
Gentilhomme ordinaire de la Chambre du
Roi. A Grenoble, 1651. & à Marseille, 1684.
ibid. pag. 167.

Vers d'un Ballet sur la naissance de M. de
Vendosme, par Honorat LAUGIER, Sieur DE
PORCHERES, 1594. *ibid.* p. 168.

Stances du même, sur les cheveux de Ma-
dame la Marquise de Monchaux; & Sonnet
sur les yeux de la même. *ibid.*

Stances du même, sur la vie, la mort &
les écrits du feu Sieur de Sponde, & Sonnet
à Madame de Sponde sur la mort de son
mari : dans l'*Académie des modernes Poëtes*
François, à M. de Nerveze. A Paris, An-
toine du Breuil, 1599. in-12. & dans des Re-
cueils postérieurs. *ibid.* pag. 169.

Le Tombeau de la Duchesse de Beaufort,
les Regrets de Polémandre sur la mort de
Calisthée, & les Regrets du Roi sur la mort
de Madame la Duchesse; par le même. Dans
le Temple d'Apollon, en 1611. *ibid.* Du même,
Stances du sieur DE PORCHERES sur les
Courtes & la Pastorale du Parc, faites à

398 · BIBLIOTHEQUE

Thurin devant son Altesse. *ibid.* pag. 169.
& 170.

Consolation de PORCHERES au Duc de Savoye sur la mort de son fils , & Sonnet du même en réponse à un Sonnet de desYverreaux pour Madame la Printesse de Conty. Dans le *Parnasse des plus excellens Poëtes de ce temps*, ou les Muses Françoises ralliées de diverses parts , in-12. 1607. *ibid.* pag. 170. & *suiv.*

Les Oeuvres de Jean-François SARASIN, données par Gilles Ménage, avec un Discours de Paul FONTANIER PELISSON sur les Oeuvres de Sarasin. Paris, Augustin Courbé, 1656. in-40. tom. 16. pag. 179. & *suiv.* jusqu'à 186.

Les mêmes, augmentées, imprimées à Rouen, & se vendent à Paris chez le même. 1658. in-12. *ibid.*

Les mêmes, à Paris, chez Billaine, 1663. in-12. *ibid.*

Les mêmes, à Amsterdam, 1694. in-12. *ibid.*

Nouvelles Oeuvres de Jean-François SARASIN, en deux parties. A Paris, Claude Barbin, 1674. in-12. 2. vol. *ibid.* pag. 187. & *suiv.*

Ouvrages Poétiques de M. LE VASSEUR, Secrétaire de Monseigneur le Maréchal de Gramont. A Paris, Charles de Sercey, 1655. in-12. tom. 16. pag. 198. & *suiv.*

La Mufette de D. S. D. (du fleur DALIBRAY, Charles VION.) *A Paris, Toussaint Quinet, 1647. in-12. ou plutôt petit in-8°. Le Privilege est du 18 Mai 1646. t. 16. p. 193.*

Les Oeuvres Poétiques du fleur DALIBRAY, divisées en vers bachiques, satyriques, héroïques, amoureux, moraux & chrestiens. *A Paris, Jean Guignard, 1653. in-8°. ibid. pag. 194. & suiv.* Plusieurs pieces de ces deux Recueils ont paru séparément en divers temps.

Les Amours du fleur TRISTAN. *Paris, Pierre Billaine, 1638. in-4°. Les mêmes, sous ce titre : Les Amours de feu M. TRISTAN, & autres pieces très-curieuses A Paris, Gabriel Quinet, 1662. in-12. tom. 16. p. 206. & suiv.*

La Lyre du fleur TRISTAN. *Paris, Aug. Courbé, 1641. in-4°. ibid. & p. 208. & suiv.*

Les vers héroïques du fleur TRISTAN. l'Hermite. *A Paris, chez l'Auteur, au Marché du Temple; & J. B. Loyson, 1648. in-4°. ibid. & pag. 211. & suiv.*

Deux Sonnets, signés TRISTAN, in-4°. sans date. *ibid.* A M. le Marquis d'Effiat, Ode signée TRISTAN. 1618. in-4°. Ode à M. le Grand, signée TRISTAN, in-4°. 1641. *ibid. pag. 215.*

La Men, à Monsieur, frere du Roi, Ode; par le même. *Paris, Nicolas Callmont 1611. in-4°. ibid. pag. 211.*

Recueil de diverses Poésies héroïques ; contenant la belle Recluse, la vieille laide, l'amour honneste, & autres pieces curieuses recueillies par le même. *Paris, veuve Gabriel Loyson, 1652. in-4°. ibid.*

Pieces Dramatiques du même. *Voyez ce présent ouvrage, t. 16. pag. 213. 214.*

Poésies choisies du même, dans la Bibliothèque Poétique de M. le Fort de la Moriniere, in-4°. tom. 1. *ibid.*

La Métamorphose des yeux de Philis en Astres ; par Germain HABERT, Abbé de Corisy. *Paris, 1639. in-8°. & dans plusieurs Recueils du temps. t. 16. pag. 216. & suiv.*

Poésies diverses dans les Recueils de son temps, & paraphrase des Pseaumes 49. 84. & 138. dans la Bibliothèque Poétique de M. le Fort de la Moriniere, tom. 1. in-4°. *ibid.* pag. 216. & suiv.

Les Bachanales, ou Loix de Bacchus ; Prince de Nise en Arabie, Roi d'Egypte & des Indes, & Dieu des Beuveurs. Ouvrage Lirofophique, dans lequel on voit les divers & merveilleux effets du vin, les extravagantes & ridicules saillies où il porte l'homme par les excès & le mauvais usage de cette précieuse & charmante boisson ; bref, tout ce que peut produire la fumée d'un long & libre repas. Ensemble l'éloge du Tabac, tiré des burlesques du sieur DE LA GARENNE, sur l'original composé à Turin par le même Auteur en l'année 1630. imprimé d'abord

à Chambéry; puis par les soins de l'Auteur, à Grenoble, chez André Gales, 1657. in-8°. tom. 16. pag. 221.

Le faut mourir, & les excuses inutiles qu'on apporte à cette nécessité : Le tout en vers burlesques, par M. Jacques JACQUES, Chanoine créé de l'Eglise Métropolitaine d'Ambrun. A Lyon, Michel Duhan, 1657. in-12. en deux parties. Item, à Rouen, chez Besongne, 1710. in-12. tom. 16. p. 222. & suiv.

La Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit DE BEAUCHASTEAU (François-Mathieu CHASTELET DE.) Dédicée au Roi. A Paris, Charles de Serce & Guillaume de Luynes, 1657. in-4°. avec figures. tom. 16. pag. 224. 226. & suiv.

Les Satyres du sieur DU LORENS, divisées en deux Livres. A Paris, chez Jacques Vallery, 1624. in-8°. (dédiées au Roi Louis XIII.) t. 16. p. 239. & suiv.

Satyres de M. (Jacques) DU LORENS; Président de Châteauneuf. A Paris, chez Antoine de Sommaille, 1646. in-4°. tom. 16. *ibid.*

Oeuvres Poétiques de Pierre DU RYER, à la suite d'Argenis & Poliarque ou Théocrine, Tragi-Comédie du même. A Paris, Nicolas Bessin, 1630. in-8°. tom. 16. p. 253. & suiv.

Désespoirs amoureux, avec quelques Lettres amoureuses (au nombre de 20.) & Poë-

402 BIBLIOTHEQUE

fies (sous le titre de Vers amoureux ,) par le fleur (*Guillaume*) COLLETET. *A Paris, Gervais Alliot, 1622. in-12.* Les Poésies remplissent environ 140 pages de ce volume. *ibid. pag. 261. & suiv.*

Poésies diverses de *Guillaume COLLETET* ; dans le Cabinet Satyrique , en 1619. réimprimées dans le *Parnasse Satyrique* en 1623. Autres , dans les Délices de la Poésie Française. *A Paris, Toussaint du Bray, 1620.* (marquées aussi 1621.) in-8°. depuis la page 1157. jusqu'à 1173. t. 16. p. 261. & suiv.

Du même, Scévole, Chant Pastoral sur la mort de (Scévole) de Sainte-Marthe , excellent Poète Latin & François , 1623. in-4°. tiré des Oeuvres de MM. de Sainte-Marthe , & dans le *Tumulus Sc. Sammarthani* , in-4°. pag. 97. tom. 16. *ibid.*

Du même, Chant de la Victoire sur la réduction de la Rochelle en l'obéissance du Roi. *A Paris, Mathurin Hénault, 1624. 8°.* avec plusieurs Sonnets sur la paix , la défaite des Anglois en l'Île de Ré , & pour le Cardinal de Richelieu. *ibid.*

Le Poète Yvrongne , à ses amis ; par le même. *Paris, Robert Estienne, 1631. in-8°.* précédé d'un Sonnet à un Poète buveur d'eau. Le Poème est en vers héroïques : c'est un Éloge du vin & de la bonne chère ; il est suivi d'autres *Gayetez de Carefme-prenant* , du même ; sçavoir Dialogue d'un amant & d'un yvrogne , & de quatre Sonnets. Le Poète *Yvrongne* est aussi dans l'ouvrage suivant.

Les Divertissemens du fleur COLLETET, *A Paris, Jacques Dugast. in-8°. 1633. seconde édition. La premiere est de 1631. ibid. de l'Imprimerie de Robert Estienne.*

Les Lauriers du Roi, présentés à Sa Majesté le premier Mai 1633. par le même. *A Paris, Jean Martin, 1633. in-8°. Poème en vers héroïques. Plus, Poème de même espeece, intitulé : Le Triomphe de la paix faite avec les Anglois, & sur la réduction des rebelles du Languedoc après la prise de la Rochelle, l'an 1629. suivi de divers Sonnets & d'une Élégie à M. Hartman, Prince de Lichtenstein & de Nichelsbourg, sur ses voyages. t. 16. p. 261. & suiv.*

Vers du même, au devant de la Traduction en vers du Zodiaque de Palingenius, par le fleur DE RIVIERE, en 1619. & dans les vers amoureux de COLLETET en 1622.

Diverses Poésies du même, à la suite de sa Traduction de l'*Aléxiade* du P. François DE RÉMOND, Jésuite de Dijon, intitulée, *Désespoirs amoureux, 1622. ibid.*

Poème sur la naissance de M. le Dauphin. in-4°. *Paris, 1638.*

Ode du même, sur l'alliance des deux illustres Maisons de Béthune & de Seguiers. *Paris, 1640. in-4°. ibid.*

Monologue de la Comédie des Thuilleries, par le même, 1638. in-4°.

Cyminde, ou les deux Victimes, Tragi-Comédie, du même. *Paris*, 1642. in-4°. *ibid.*

Discours du même, à M. Seguier, Chancelier de France. *A Paris*, Jacques Langlois, 1648. in-8°. suivi d'une Ode & de cinq Sonnets.

Vers funébres du même, sur la mort de M. de Magalotti, Général de l'Armée du Roi en Lorraine, tué d'un coup de mousquet au siège de la Motte. *Paris*, Camusat & le Petit, 1645. in-4°. avec plusieurs Sonnets du même, dont un sur la mort d'Hortensia Buffalini, mere du Cardinal de Mazarin; le second sur la Traduction des éloges de Sc. de Sainte-Marthe, par COLLETET lui-même, &c. t. 16. p. 261. & suiv.

Sonnets du même, sur la prise de Courtray par M. le Duc d'Orléans; sur celle de Dunkerque & sur la Pucelle d'Orléans, 1646. *ibid.*

L'illustre buveur, à ses amis, dernière édition revue par l'Auteur; avec autres gayetez du Carefme-prenant, tirés de ses *Diversifsemens*. in-4°. 1640. chez Somnaville, à *Paris*. *ibid.*

Epigrammes du sieur COLLETET, avec un Discours sur l'Epigramme. *Paris*, Louis Chamhoudry, 1653. in-12. Ce Recueil est suivi de quelques Sonnets du même. *ibid.*

Poésies diverses du même, contenant des sujets héroïques, des passions amoureuses, &

d'autres matieres burlesques & enjouées, *Paris*, in-12. 1646. *ibid.*

Nouvelle Morale du fleur COLLETET ; contenant plusieurs Quatrains moraux & sententieux, *Paris*, 1658. in-4°. & in-12. *ibid.*

Divers Sonnets & Madrigaux du même, avec son Art Poétique en prose. *Paris*, *Som-maville*, 1658. in-12.

Diverses Poésies du même, dans le Recueil intitulé, *Les Muses Illustres*, donné par son fils. *Paris*, *Louis Chamhoudry*, 1658. in-12.

Le Banquet des Poètes, par le même, *Paris*, *Nicolas Boisset*, 1646. in-8°. *ibid.*

A M. le Comte de Servient, Ministre d'Etat, Sonnet, avec des Stances & une Epigramme sur la Grotte de Meudon ruinée ; par *Guillaume COLLETET*, in-fol.

Aux nobles Chasseurs, à S. Hubert sur sa Sainte Confrairie, Avis salutaires aux nobles Confreres de S. Hubert, sur la belle vue & les peintures de la Galerie de l'Hôtel Abbatial de S. Vincent de Senlis : quatre Sonnets par le même. *tom. 16. pag. 261. & suiv.*

Les Entretiens de la Semaine Sainte, Quatrains traduits du Latin du R. P. Dom Dominique, Chartreux ; par *François COLLETET*, *Paris*, 1650. t. 16. p. 287.

Le parfait portrait de Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Poème du même. *Paris*, *J. B. Loyson*, 1652. in-4°. *ibid.* 292.

Les heureuses prédictions sur la grossesse de la Reine, en vers, par le même. *Paris, Charles Chesneau, 1661. in-4°. ibid. p. 292.*

Les Couches Royales, ou le berceau de M. le Dauphin, avec l'origine du nom des Dauphins de France; par le même. *ibid. 1661. in-4°. ibid.*

La Hollande vaincue par Louis XIV. triomphant. Poëme héroïque du même. *in-4°.*

Les Tracas de la ville de Paris, en vers burlesques, par le même. *ibid. p. 290.*

Poëmes, Stances, Sonnets, Epigrammes, Odes, Madrigaux, du même, dans *les Musés Illustres. A Paris, Louis Chamhondry, 1658. in-12. ibid. pag. 290. 291.*

Recueil d'Enigmes, par le même, cité dans le Diction. de Trévoux. *ibid. p. 293.*

La Muse Coquette, ou les nouvelles Poësies amoureuses, galantes & récréatives. (Recueil publié par François COLLETET, & qui contient un grand nombre de Poësies de lui-même & de plusieurs de ses Contemporains.) *A Paris, J. B. Loyson, 1665. & 1637. in-12. en quatre parties. t. 16. p. 288. & suiv.*

La seconde partie a pour titre : la Muse Coquette, ou les Délices de l'honneste amour & de la belle galanterie, seconde partie, recueillie par le sieur COLLETET. Le titre de la troisième & quatrième partie est : L'Académie familière des filles, Lettres

& diversités folâtres de prose & de vers , suite
de la Mule Coquette. *ibid.*

Noëls nouveaux, & Cantiques spirituels ,
composés & mis en lumieres sur les plus beaux
airs de Cour & chants du temps. Dédiés à
Madame la premiere Présidente, par le sieur
(François) COLLETET. *A Paris, chez An-
toine de Raslé, 1660. in-8°. Les mêmes ,
revûs, corrigés & augmentés, ibid. 1669. in-
8°. Les mêmes, revûs de nouveau, corrigés
& augmentés, ib. 1675. in-8°.*

Noëls nouveaux & Cantiques pieux & hé-
roïques sur les plus beaux airs de l'Opera qui
se chantent cette présente année 1676. par le
même. *ibid, 1676. 8°, t. 16. p. 291. & suiv.*

Les Oeuvres Poétiques de (Charles) BEYS,
*A Paris, Toussaint Quinet, 1651. in-4°. La
dédicace à M. de Gargan, Conseiller du Roi
en ses Conseils, & Intendant des Finances de
France. t. 16. p. 295. & suiv. 300. & suiv.*

Emanuel , ou Paraphrase Eyangélique ,
comprenant l'Histoire & la Doctrine des qua-
tre Evangiles de J. C. N. S. Poëme chré-
tien divisé en 15. Livres. Dédié à Madame
la Duchesse de Rohan, Princesse de Léon,
&c. par Philippe LE NOIR Ministre à Blain,
*A Paris, chez Louis Vendosme, 1638. in-8°,
Le même, ibid. 1659. in-8°. Le même, ibid.
1661. in-8°. Le même, à Amsterdam, chez
Zacharie Châtelain, 1729. in-8°, sur l'édi-
tion de 1659, t. 16. p. 303. & suiv.*

Du même, Paraphrase des Pseaumes en
vers François, citée par le Pere le Long

408 BIBLIOTHEQUE

dans sa *Bibliothèque Sacrée. ibid. p. 304.*

Oeuvres de (Paul) SCARRON. 2. vol. in-4°. à Paris, 1645. it. 10 vol. in-12. à Paris, 1685. it. 1695. 1696. &c. *ibid.* 10 vol. in-12. 1. 16. p. 305. & *suiv.*

Oeuvres de M. SCARRON, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de quantité de pièces omises dans les éditions précédentes. On y a joint une Epître dédicatoire à l'Auteur, l'Histoire de sa vie & de ses ouvrages, & un Discours sur le style burlesque (par M. BRUZEN DE LA MARTINIERE.) A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1727. 10 vol. in-12. *ibid.* & pag. 329.

Les Oeuvres du sieur de SAINT-AMANT. (Marc-Antoine DE GÉRARD, Ecuyer, Sieur de SAINT-AMANT.) A Paris, de l'Imprimerie de Robert Estienne, pour François Formery & Toussaint Quinet, 1629. in-4°. c'est la première partie de ses Oeuvres, avec la Préface de FARET.

Les Oeuvres du sieur DE SAINT-AMANT, première partie, avec une suite. *ib.* chez Toussaint Quinet, 1642. in-4°.

Les Oeuvres du sieur DE SAINT-AMANT, seconde partie. *ibid.* 1643. in-4°.

Les Oeuvres du sieur DE SAINT-AMANT, troisième partie, *ibid.* 1649. in-4°.

Les Oeuvres du sieur DE SAINT-AMANT, revues, corrigées, & de beaucoup augmentées,

F R A N Ç O I S 409
tées en cette dernière édition ; imprimées à
Orléans, & se vendent à Paris chez Guillaume
de Luyne, 1661. in-12. Cette édition,
quoi qu'en dise le titre, est très-peu augmen-
tée, & on n'y trouve point la Préface de
Faret, ni les Epîtres dédicatoires & les Aver-
tissemens de l'Auteur, qui sont dans les
3. vol. in-4°.

Moyse sauvé, Idylle héroïque du même.
Paris, Augustin Courbé, 1653. in-4°. Le même,
à Amsterdam, 1664. in-12.

Stances du même, sur la grossesse de la
Reine de Pologne & de Suède. 1650. in-4°.

Stances du même, à M. Corneille, sur
son Imitation de Jesus-Christ. Paris, 1656.
in-4°. tom. 16. pag. 336.

La Rome ridicule, caprice (en vers) du
même. in-4°. sans date. *Idem*, in-12. sans date.
Idem, 1643. in-8°. sans indication du lieu de
l'impression.

Le même Poëme, avec des Remarques
historiques, dans le tom. 2. des Oeuvres di-
verses du sieur D. A Amsterdam, 1714.

Fin du Catalogue.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes quinziesme & seiziesme de la *Bibliothèque Francoise*; je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression; & J'ai cru que l'Ouvrage seroit utile, & feroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains François. De la Bibliothèque du Roi; ce 4 Octobre 1753.

Signé, SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & fidèles Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: S A L U T: Notre amé HYPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il auroit entrepris de continuer l'impression d'une Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déjà publié huit Volumes in-folio: Et considérant cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'exposant dans des dépenses considérables, si Nous très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilège, tant pour l'impression dudit Livre, que pour l'impression ou la réimpression de plusieurs autres, dont les Privilèges sont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & encourager par ses

exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés, *Bibliothèque Françoisse par M. l'Abbé Goujet*, &c. en tels Volumes, forme, marge, caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant les tems de vingt années consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédents Privilèges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter lesdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans

notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier ; Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MACHAULT ; Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires ; foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro, Clame Normande , & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-neuvième jour du mois de Juin , l'an de grace mil sept cent cinquante-trois , & de notre Règne le trente-huitième ; Par le Roi en son Conseil.

Signé , SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 212. fol. 170. conformément aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris , le 21. Août 1753.

Signé , DIDOT , Syndic.

